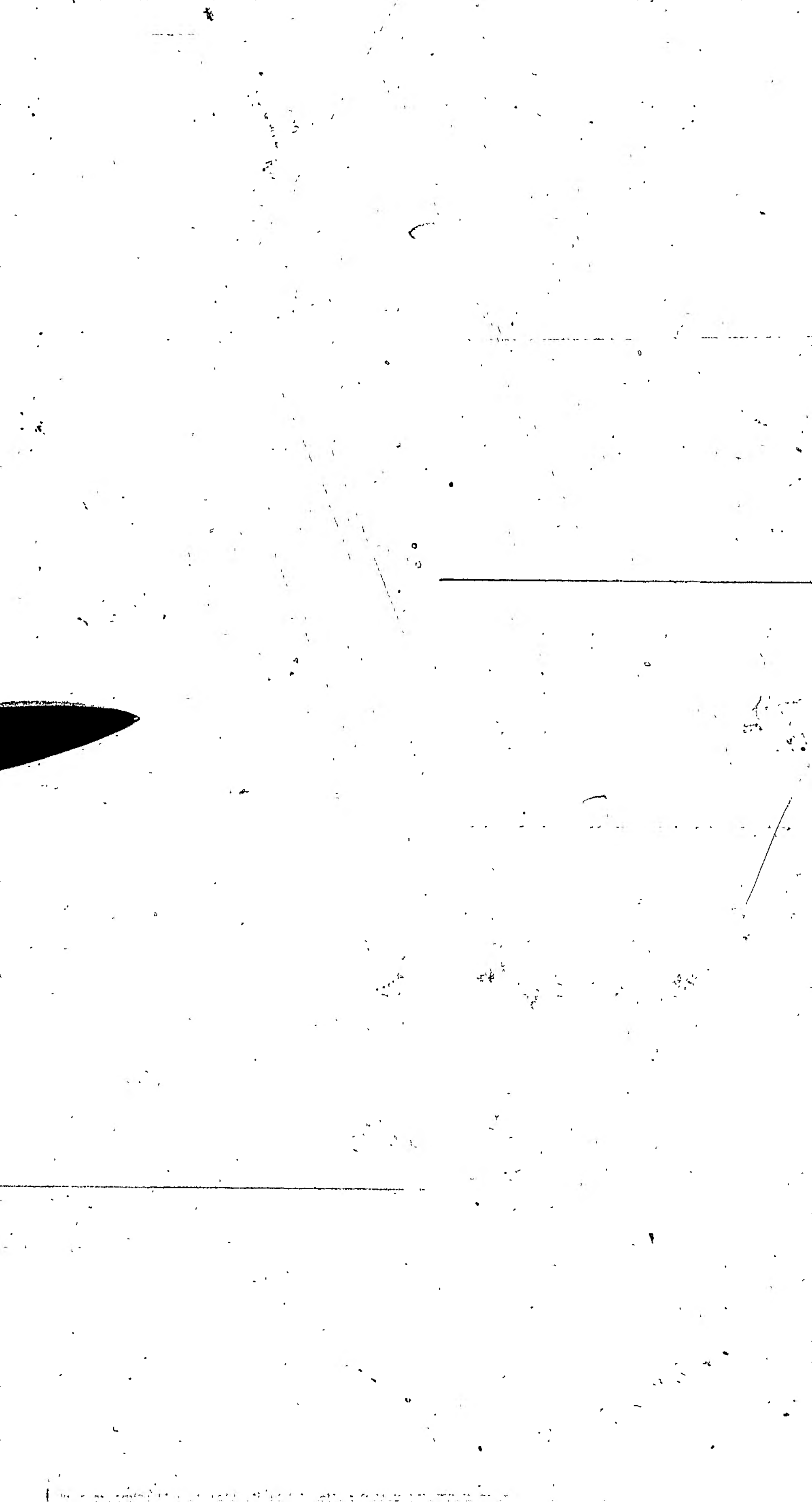


GERMAIN LESAGE, O.M.I.
Missionnaire au Keewatin





« CAPITALE D'UNE SOLITUDE »



BIBLIOTHÈQUE OBLATE

II

"CAPITALE D'UNE SOLITUDE"

Par

le P. GERMAIN LESAGE, O.M.I.

Missionnaire au Keewatin.

Préface

de

Son Excellence Monseigneur Martin LAJEUNESSE, O.M.I.,

Vicaire Apostolique du Keewatin.

ÉDITIONS DES *ÉTUDES OBLATES*

Avenue des Oblats, Ottawa

1946

Nihil obstat :

30 décembre 1945.

Maurice GILBERT, O.M.I.,
censeur ad hoc.

Imprimatur :

3 janvier 1946.

† Martin LAJEUNESSE, O.M.I.,
vicaire apostolique du Keewatin.

PRÉFACE

En refermant ce volume après une lecture attentive, il faut conclure qu'il est beau, intéressant *et* édifiant.

Ce *volume est* beau.

Il est beau par son titre d'abord. En appelant l'Île-à-la-Crosse « Capitale d'une solitude », Paul Coze en avait bien saisi le caractère distinctif. Sans doute, toutes les Missions canadiennes sont dans la solitude; mais peu, comme l'Île-à-la-Crosse, peuvent se dire « capitales », car elle fut toujours un centre : centre de commerce d'abord, puis centre d'évangélisation.

Le contenu du livre est aussi beau que son titre; il nous décrit, en effet, la belle vie des missionnaires qu'il nous fait suivre, au jour le jour, dans leurs travaux, leurs peines ou leurs joies.

Le style s'adapte bien au sujet; il est exempt de gloses romantiques et laisse parler les personnages qu'il présente; ce livre n'est donc pas un catalogue de réactions sentimentales à l'occasion des événements, mais il nous montre des réalités qui s'interprètent par elles-mêmes.

Ce *volume est* intéressant.

Il présente l'intérêt du nouveau, étant le premier de ce genre : aucune Mission particulière n'avait eu encore une histoire complète. Et l'Île-à-la-Crosse fut, pour bien dire, la première *Mission indienne, la « Mission-mère » des autres. Ce travail a donc une valeur spéciale en faisant soupçonner la magnitude de l'effort qui fut déployé pour l'évangélisation de tout le grand Nord.*

En vertu de son caractère à la fois scientifique et populaire, ce livre intéressera l'historien et le public en général, fournissant à l'un et à l'autre des faits sûrs et prouvés, pour des travaux critiques ou pour une vue d'ensemble des labeurs missionnaires.

Ce volume est édifiant.

Il édifie, parce qu'il dépeint sur le vif la vie quotidienne et réelle, souvent héroïque et toujours fervente, des missionnaires : Pères, Frères ou Sœurs. Maintes fois, ce sont les acteurs mêmes de cette épopée mystique qui nous décrivent, en leurs propres textes, leurs travaux ou leur état d'âme.

Nous sommes donc heureux d'avoir proposé à l'auteur, quand il était missionnaire à l'Île-à-la-Crosse, de composer cet ouvrage pour le centenaire prochain de l'établissement de l'Église dans cette « Capitale d'une solitude ». Les lecteurs y puiseront, sans nul doute, un esprit missionnaire plus profond; des jeunes, surtout, espérons-le, sauront y découvrir une vocation à la vie généreuse qui leur est décrite sous son vrai jour.

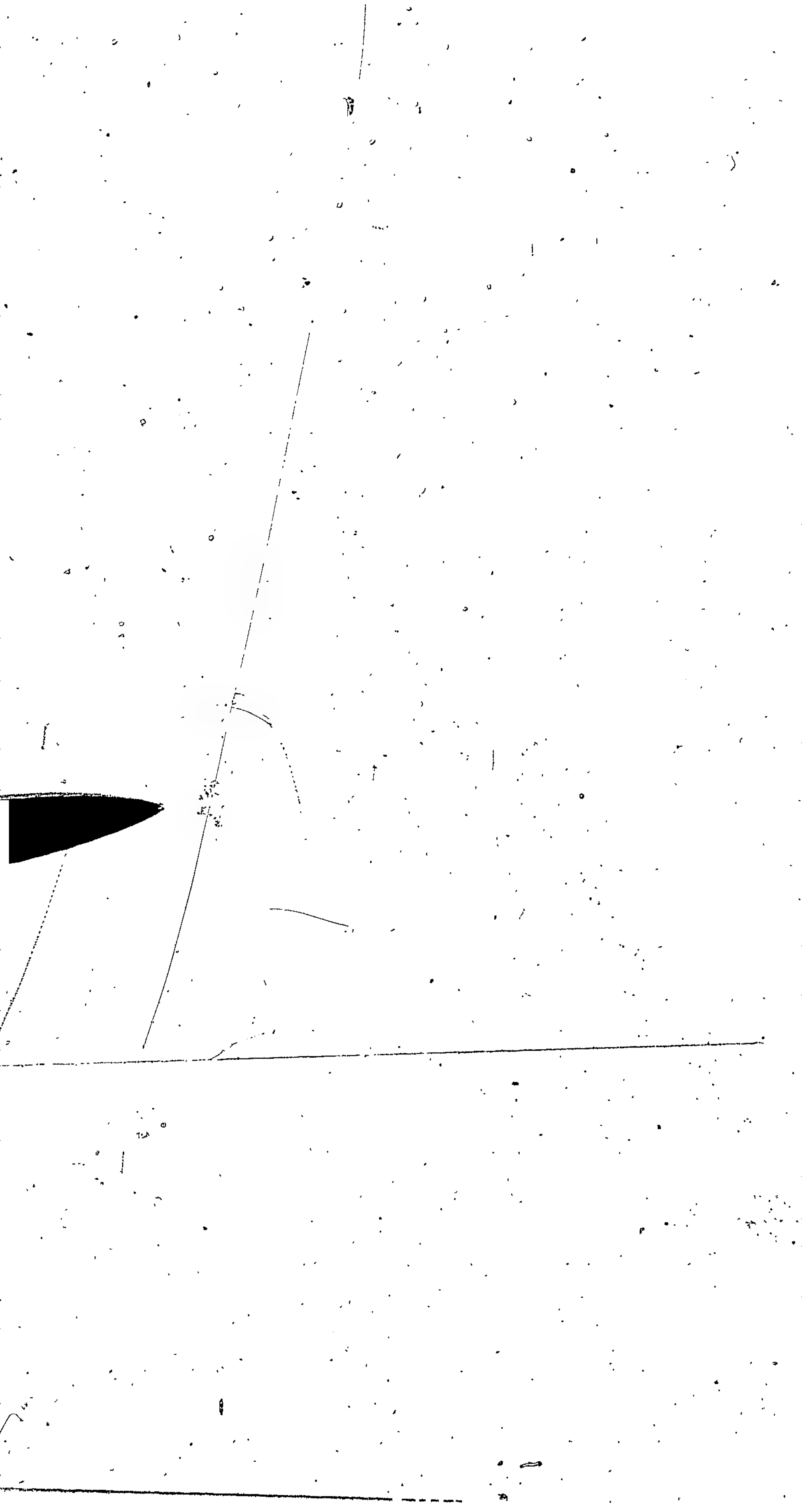
Nous souhaitons donc que cet ouvrage soit diffusé partout, surtout chez les écoliers, pour qu'ils connaissent davantage ces héros de la Croix, qu'ils les admirent et les imitent.

† Martin Lajeunesse, O.M.I.,
Vicaire Apostolique du Keewatin.

LIVRE PREMIER

CAPITALE DU PAGANISME

(............-1846)



CHAPITRE PREMIER

RACES INDIENNES

En ce temps-là, nul visage-pâle n'était venu aux sources de la *Misinipiy,* la Grande-Rivière.

Les tribus montagnaises, « gens-aux-fourrures-pointues » comme les appelaient les Cris, erraient, pacifiques, au pays de *Sakittawak*[1].

Ils subissaient, d'un an à l'autre, leur existence monotone, sans même compter les « lunes » qui se succédaient et ne désirant rien autre que les ressources natives de leur royale solitude.

À peine reliés au passé par de vagues légendes déformées en des siècles de redites sous les wigwams, ils se croyaient presque seuls au monde.

Sans autres instruments que ceux d'une industrie malhabile, individualistes invétérés, ils ne savaient guère prévoir les hasards d'un lendemain capricieux. Si le gibier fuyait leur flèche rapide, si le poisson ne se prenait point dans leurs rêts de lanières frustes, le jeûne s'installait dans les humbles loges de branches. Il fallait ignorer leur genre de vie pour s'enquérir s'ils avaient vécu, déjà, trois jours sans nourriture: dix jours, au moins, sans aucun aliment c'était le sort commun, une banale aventure que tous, bon an, mal an, devaient expérimenter !

---

[1] Cf. Mgr A.-A. TACHÉ, O.M.I., « Etude sur les Montagnais », dans *Rapport de l'Association de la Propagation de la Foi pour le diocèse de Montréal,* janvier 1852, pp. 67-93; J.-M. PÉNARD, O.M.I., « Dans le nord de la Saskatchewan », dans *Le Devoir,* du 4 juillet au 3 août 1916, *passim.*

Le mot *Misinipiy* est le nom cris de la rivière Churchill, dite rivière aux Anglais.

L'Ile-à-la-Crosse s'appelle en cris *Sakittawak,* c'est-à-dire « lieu où les eaux se réunissent ».

Ces Montagnais ou *Dénés* n'étaient point des sauvages si l'on entend par là férocité et barbarie. Ils étaient doux, au contraire; certains priaient un « Créateur » et un « Puissant » dont ils se formaient pieusement de vagues concepts.

Il ne faisait pas bon, tout de même, vivre parmi eux, dès que l'âge avançait ou si l'on n'était pas du côté des forts.

Il n'est rien de triste sous le soleil comme le sort de l'orphelin montagnais affligé jusqu'à la vieillesse d'un air stupide imprimé par les mauvais traitements de son enfance.

Les femmes n'avaient chez eux que le nom du chien, le dernier être dans la zoologie de ces peuples; et leur rang social répondait complètement à cette appellation: elles étaient les victimes de maris tyranniques, aimables partout sauf au foyer. La dignité féminine était inconnue du Montagnais comme les divinités de l'Olympe !

Et les vieillards ! Êtres inutiles, insupportables fardeaux ! S'ils tardaient à disparaître au gré des leurs, par un soir d'hiver on «faisait leur campement»: un grand feu s'allumait auprès duquel on déposait la victime, mettant à portée de main quelques morceaux de bois pour le foyer, l'abandonnant sans provisions, sans abri, à la morsure du froid et à la dent des loups. Et l'on partait, l'âme légère, s'attendant soi-même à pareille aventure au temps de la décrépitude.

Ces hommes aux « bonnets-de-peau-pointus » n'étaient pas seuls pourtant sur la terre d'Amérique. Longtemps auparavant, des steppes asiatiques, avait immigré la nation des Cris, qui se croyait, comme les *Dénés* d'ailleurs, la crème de notre espèce: ils s'appelaient *Iyiniwok*, les « hommes par excellence ». Ils erraient dans les plaines, chassant le bison, ne rêvant que de guerre, adorant le soleil.

Par fantaisie ou nécessité, ils remontèrent un jour au nord, chassant les Montagnais de leurs territoires séculaires et introduisant dans leur patrie nouvelle leurs superstitions, leur sorcellerie et leurs coutumes. Ils apportèrent aussi leurs amusements: le jeu-de-mains, la danse, le tambour, la crosse; la « grosse-île », dans le lac « où-les-eaux-se-réunissent », les vit longtemps se lancer avec

adresse une balle grossière, au moyen de longs bâtons courbés, lácés de cuir. Ce fut l'Île-à-la-Crosse des premiers explorateurs.

Ces deux nations n'étaient pas faites pour la bonne entente. La langue douce et régulière des Cris, leur tempérament mobile, leur avidité pour le sang, s'accordaient peu au dialecte guttural des Montagnais, paisibles par nature, et facilement lâches: ce fut la guerre avec les atrocités et les horreurs que peuvent dissimuler des sous-bois touffus.

Un jour, à la fonte des neiges, tandis que vieillards, enfants et femmes se réfugient sur l'île où l'on joue à la crosse, les guerriers partirent en grande force : « Il y en avait ! Il y en avait ! »

Pendant des mois on attendit leur retour. Vainement. On était déjà à la veille des glaces quand deux misérables, décharnés, mourant de faim et de misère, revinrent seuls du grand Nord. Ils racontèrent leur triste histoire.

Au moment où les Cris de l'Île-à-la-Crosse se préparaient à la bataille, les Montagnais avaient levé, eux aussi, la hache de guerre. Après une longue marche, ayant traversé le lac des Cris sur la glace solide, les Dénés tombèrent sur les pistes des envahisseurs en route vers leur propre camp et rebroussèrent chemin pour les surprendre. Mais ceux-ci, à leur tour, avaient découvert des traces et exécutaient, en sens inverse, une manœuvre identique. Après une série habile de marches et de contre-marches, les deux armées se rencontrèrent un jour, face-à-face, à l'extrémité d'un grand lac.

La bataille fit rage, féroce, longtemps indécise. Soudain, une troupe nombreuse de guerriers inconnus s'avance du nord-est. Les Montagnais n'ont laissé chez eux qu'un seul adulte, Eberoltrin, et des jeunes gens sans expérience: ce renfort n'est donc point pour eux. Aussi les Cris poussent-ils à cette vue un hurlement de triomphe et se précipitent vers les nouveaux venus, à la suite de leur chef qu'une cuirasse recouvre des pieds à la tête.

L'armée crise allait se mêler aux arrivants quand une flèche, habilement lancée, s'abat dans l'œil droit de son général: Eberoltrin n'avait pas voulu partager le sort des femmes et venait, avec des adolescents, prendre une part de la gloire ! Déconcertés, sans

commandant, les Cris lâchèrent pied et ce fut le massacre, horrible, sans pitié, selon la loi de la jungle.

Les survivants qui apportaient à l'Île-à-la-Crosse cette terrifiante nouvelle donnèrent du coup le signal de la fuite en des régions plus accueillantes.

Pendant que le récit des escarmouches indiennes occupait les soirées sous les wigwams, des bruits étranges s'infiltraient peu à peu dans les plaines et les bois, portés, de village en village, de demeure en demeure, par des bouches promptes aux nouvelles. Des étrangers au visage pâle étaient débarqués, disait-on, sur les rives de la « grande-eau ». Ils donnaient, en échange de fourrures, des objets insolites, des arcs à feu qui tuaient au loin, des couteaux, des haches plus dures que la pierre des tomahawks; ils apportaient des habits brillants, des couvertures, des colliers multicolores, une eau forte qui rend les hommes fous.

La Compagnie de la Baie d'Hudson venait d'entrer en scène à York Factory. Sur le calendrier des « faces-pâles », on lit alors: 1670.

Après quatre-vingts hivers, d'autres Blancs apparurent, plus près, à dix jours de marche. L'on put alors, de l'Île-à-la-Crosse, aller chercher des merveilles aux magasins des Français: car François de la Vérendrye avait établi un poste au site actuel du Pas.

Quand Luc de la Corne, successeur de la Vérendrye, eût quitté l'Ouest pour défendre, au pays de Québec, son sol natal, d'autres vinrent s'établir sur les ruines françaises. En 1774, deux forts rivaux commençaient, au Cumberland, un demi-siècle de sauvages batailles. Sakittawak n'échappa point à la rage des traiteurs qui s'entre-tuaient pour des peaux de bêtes. Il y eût des guerres, des assassinats, des duels, des vols: rien ne manqua au scandale. Quand, en 1821, les sociétés ennemies se fusionnèrent en une seule, un mal immense avait été fait: des crimes sans nombre avaient jeté, dans l'esprit des indigènes, un doute indélébile sur l'honnêteté et la valeur morale des Blancs.

CHAPITRE II

AVANT L'AUBE

Avant même que les firmes rivales eussent signé la paix, une rumeur bénie semait l'espérance dans toutes les loges de cette lointaine solitude: les « hommes-de-la-prière », si ardemment attendus, étaient arrivés à la Rivière-Rouge. Messieurs Norbert Provencher et Sévère Dumoulin avaient entrepris, en 1818, la conversion du Nord-Ouest mystérieux; des voyageurs, revenant de la mer, annonçaient que, bientôt, l'un des « priants » viendrait à l'Île-à-la-Crosse apporter la Bonne Nouvelle, baptiser les enfants, catéchiser les adultes, préparer l'établissement d'une Mission [2].

Pendant vingt-cinq années encore, l'on attendra vainement, dans le pays « où-les-eaux-se-réunissent », la venue des messagers de l'Évangile.

Le christianisme pourtant n'était pas inconnu sous les loges montagnaises. Depuis bien des hivers déjà, les « Voyageurs » canadiens avaient semé en ces lieux des germes vivants de foi. Ils avaient inspiré aux indigènes, aux enfants surtout qu'ils avaient eus de leurs épouses indiennes, l'amour de Dieu et le désir de la religion.

Pour se rappeler les dimanches et les fêtes, ces anciens, venus du Québec, burinaient sur des morceaux de bois des entailles multiples qui leur servaient de calendrier. Au cours des ans, d'invo-

---

[2] Cf. S. DUMOULIN, ptre, Lettre à Mgr J.-O. Plessis, Saint-Boniface, 25 août 1820, dans GRACE LEE NUTE, *Documents Relating to Northwest Missions.* 1815-1827, St. Paul, Alvord Memorial Commission, 1942, pp. 272-273; Mgr J.-O. PLESSIS, Lettre à M. S. Dumoulin, Québec, 10 avril 1821, *ibid.*, p. 292; S. DUMOULIN, ptre, Lettre à Mgr J.-O. Plessis, Saint-Boniface, 16 août 1821, *ibid.*, p. 314.

lontaires erreurs durent altérer, sans doute, leur naïve liturgie; mais leurs intentions pures leur furent sûrement imputées à justice !

Parfois, le soir, dans leurs pauvres foyers, ils exposaient les vérités chrétiennes à des auditeurs émus. Ils prédisaient qu'un jour viendraient dans le pays les prêtres du « créateur », hommes à la robe noire qu'il faudrait tous écouter et aimer.

Cent ans plus tard, un vieillard racontait que, pendant son enfance, il entendait son père répéter aux siens: « D'après ce que disait mon grand-père, il paraît que certains se disent « priants » mais ont femme et enfants comme nous: ceux-là ne sont pas plus des « priants » que les Plats-côtés-de-chiens ne sont des Montagnais. Les vrais « priants » n'ont point de femmes; ils viendront ici, car ils vont partout: ce sont ceux-là qu'il faut écouter [8]. »

Quand les tribus autochtones désiraient ainsi les « hommes-de-la-prière », les Dénés de l'Île-à-la-Crosse virent passer chez eux d'étonnants voyageurs dont ils méditèrent la belle histoire.

L'un des pèlerins était Baptiste Tourangeau que tous connaissaient. Fils d'un Canadien de Montréal et d'une Montagnaise, il était allé, dans la Métropole, faire sa première communion et acquérir quelque savoir. À douze ans, il vint, avec son père, à l'Île-à-la-Crosse; puis épousant une fille du pays il était allé vivre au lac Athabaska.

C'est là qu'un soir d'hiver deux jeunes Canadiens, Baptiste Saint-Cyr et Antoine Morin parlaient ensemble de leur triste sort: quel crève-cœur, en ces déserts lointains, de n'avoir plus les secours religieux du pays natal ! L'enfer surtout inquiétait ces bonnes âmes. L'épouse de Tourangeau saisit un mot insolite:

— Qu'est-ce que c'est ça que l'enfer ? demanda-t-elle, intriguée.

La courte théologie des deux causeurs satisfit vite son attente.

— Je ne puis vous croire, leur dit-elle; vous voulez vous moquer de moi. Quand mon mari arrivera, je vais le lui demander.

---

[8] Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., « Dans le nord de la Saskatchewan », dans *Le Devoir*, 17 juillet 1916, p. 1.

Trois jours plus tard, Tourangeau apparut au large, sur le lac, à la suite de ses chiens tirant une lourde traîne. À peine l'eût-elle reconnu que sa femme se précipita à sa rencontre, lui criant de loin:

— Est-ce bien vrai, Baptiste, qu'il y a un enfer ?

Le mari, ému de la demande et du trouble de son épouse, arrêta son attelage et s'assit avec elle, silencieux. Mais la femme reprend:

— Comment ne m'as-tu pas dit cela ? Mes enfants et moi, nous ne voulons pas aller en enfer. Je croyais que tu m'aimais; je vois bien que tu ne m'aimes pas.

— Ah ! si nous avions des prêtres comme en Canada ! murmure Baptiste songeur.

— Que fais-tu donc, matin et soir, quand tu te mets à genoux et que tu sembles parler à quelqu'un ?

— Je prie le bon Dieu.

— Tu pries le bon Dieu ! Tu sais, toi, ce qu'il faut faire pour ne pas aller en enfer; tu dis que tu m'aimes et tu ne me l'as pas appris ! Si tu m'aimes, tu vas me le prouver en nous conduisant, moi et mes enfants, là où il y a des prêtres, pour qu'ils nous montrent à ne pas aller en enfer.

Ce n'était pas une entreprise facile. Les prêtres étaient à Saint-Boniface, à deux mille milles de distance ! Il fallait renoncer à son salaire, et partir avec trois ou quatre enfants pour un pays inconnu, sans ressources et presque sans vivres.

Tourangeau, cependant, eut ce courage. Et quand, un an plus tard, on le vit revenir, c'était une famille chrétienne, baptisée et instruite qui retournait à Athabaska pour y gagner sa vie et donner le bon exemple [4].

De tels modèles édifiaient les vieux Indiens mais ne suffisaient pas, bien sûr, pour changer leurs mœurs; et, comme dans les siècles passés, les vieillards étaient abandonnés, les orphelins maltraités,

[4] Cf. E. Jonquet, O.M.I., *Mgr Grandin, O.M.I.*, Montréal, Beauchemin, 1903, pp. 66-68; A.-G. Morice, O.M.I., *Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest*, Montréal, Granger, 2e édit., 1912, au mot « Tourangeau ».

les femmes méprisées. Les sorciers poursuivaient leurs envoûtements tyranniques; les superstitions terrorisaient toujours ces peuples simples, prompts à la terreur.

Les Indiens de l'Île-à-la-Crosse subissaient comme les autres cette loi de crainte et de croyances irraisonnées: un rien surexcitait au paroxysme leurs imaginations indomptées.

L'histoire nous a gardé le récit d'une hallucination collective à cette époque.

L'établissement de la Baie d'Hudson, entouré d'une palissade, comprenait un édifice où les chasseurs apportaient leurs fourrures et réglaient leurs affaires; à droite de cette maison, formant un angle avec elle, s'élevaient le magasin des marchandises et l'entrepôt des pelleteries; à gauche se rangeaient les demeures des subalternes et, en arrière, celles des chefs, toutes sans étage.

Une vingtaine de serviteurs, mariés pour la plupart, demeuraient avec leurs familles dans cette étroite enceinte. Une centaine de personnes de tout âge y formaient une agglomération remuante à laquelle s'ajoutait la troupe mobile et tapageuse d'autant de chiens en liberté. Avant de rencontrer semblable village, il faudrait parcourir, sur les rivières et dans les bois, des centaines de milles, aux quatre points cardinaux.

Tel était, en ce temps-là, l'aspect de l'Île-à-la-Crosse, vraie « capitale d'une solitude ».

Il faisait nuit comme aux dernières semaines de l'été. De rares et caverneux aboiements profanaient seuls le silence. Autour de l'âtre primitif où flamboyait une souche capricieuse, le père de famille tenait les siens rivés aux récits joyeux des scènes prodigieuses du temps passé. Le sommeil, déjà, avait clos des paupières: l'unique pendule du fort marquait dix heures.

Un cri navrant rebondit tout à coup dans le calme: un homme, agité comme la feuille par la brise d'automne, pâle comme un mort, articule avec peine un mot fatidique: « l'ennemi ! »

« J'arrivais de la chasse, explique-t-il, prêt à pénétrer dans le fort, quand un « ennemi » s'est précipité pour me saisir: je pus tout juste me barricader dans l'enceinte... »

Suit un tumulte sans nom: cris de désespoir des femmes, pleurs horrifiés des enfants, hurlements des bêtes qui sursautent. Les plus courageux des héros risquent un œil sur la forêt: ils aperçoivent, ô malheur ! un, deux, puis trois « ennemis » accroupis non loin et masqués par la nuit. La défense s'organise: chacun saisit son fusil de chasse, le « Bourgeois » apporte un baril de poudre et un sac de balles. La petite troupe mitraille sans répit les assiégeants, immobiles dans les futaies, jusqu'à ce qu'un nuage, en les couvrant de son ombre, les dérobe à la vue.

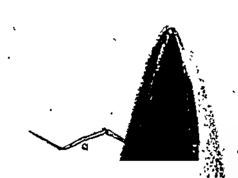
Il y eut en cette nuit autant de cauchemars que de songes et l'odieux ennemi hanta le sommeil de bien des braves. Il était jour quand, le lendemain, les défenseurs furetèrent du regard le refuge des assaillants. Rien n'y paraissait plus, mais la frayeur universelle tint les portes barricadées tout le jour et seuls les plus hardis des hommes se risquèrent à puiser l'eau du lac et à chercher, tout près, le bois nécessaire à la cuisine.

La journée fut sans alarmes. Mais dès le soir les « ennemis » reparurent dans les fourrés. Pendant huit jours ils revinrent ainsi au grand désespoir de tous. Un employé, n'y tenant plus à la longue, remarqua le lieu exact où se cachaient les agresseurs; il s'y rendit, dès le matin, au mépris de la terreur des siens. Il n'y découvrit rien: pas une trace humaine, pas un brin d'herbe brisé sous le poids d'un corps accroupi, pas une goutte de sang ! Il vit trois barils vides, jetés là au rancart, et tout criblés de balles sur un sol labouré par la mitraille. L'on projeta les barils au loin et personne ne revint plus.

Les Indiens toutefois, les femmes et les enfants, certains de la venue des « ennemis », n'osèrent longtemps s'aventurer en ces lieux [5].

Souvent, au fond des bois, si un bruit alarmait une oreille inquiète, une tribu entière subissait pareille panique. Imaginations maladives qui se forgeaient un « ennemi » chimérique: *dénédjéré* pour les Dénés, *ayatsiyiniw* pour les Cris. Personne, pourtant,

[5] Cf. V. Végreville, O.M.I., *Le Nehiyaw-Iyiniw*. Etudes manuscrites sur les Cris, environ cent pages. Archives de la Maison provinciale des Oblats, Edmonton.



n'avait pu voir ces lâches, hôtes fantastiques des nuits d'été, qui n'osaient vagabonder l'hiver, quand leurs traces sournoises pourraient être décelées sur la neige !

Les traiteurs de fourrures n'avaient point tiré l'indigène d'une servitude plus brutale encore, celle des sorciers. Ils constituaient, chez les Cris surtout, une caste tyrannique qui dominait le culte des esprits, prétendait guérir les malades et conjurer les mauvais sorts. La plupart étaient, sans doute, des chevaliers d'industrie dont les tours innocents récréaient les badauds. Il y avait quand même de réels herboristes dont les cures n'étaient pas douteuses. Plusieurs étaient des enchanteurs dont les néfastes sortilèges imposaient aux indigènes une intolérable servitude.

Un de ces charmeurs, le « vieux Small », jouit longtemps à l'Île-à-la-Grosse d'une popularité retentissante.

Un soir d'été, vers 1840, il récitait bellement aux serviteurs du fort d'antiques anecdotes. Il allait remplir sa pipe quand il interrompit soudain son histoire.

— Il y a quelque chose qui te préoccupe, mon grand-père, lui dit alors un homme.

— Oui, mes petits-enfants. Voyez-vous cette corneille, sur le toit de la grange ? Dans son langage de coua-coua-coua, elle me dit un mensonge, bien sûr. Avant que tu aies fini de hacher ton tabac, me raconte-t-elle, il va paraître une barge à la pointe. Mais c'est faux: une barge ! quelle barge ? Celles d'Athabaska sont déjà descendues, les nôtres ne reviendront pas de sitôt; et puis, une barge ne vient pas seule dans ce pays !

Tous écoutaient, le regard sur la pointe à deux milles de là, tandis que le vieillard tirait sa chibouque. Un cri résonne comme un coup de tonnerre:

— Une barge ! une barge à la voile !

C'était, en effet, une unique barge venue de la Rivière-Rouge contre toute attente. Personne, disait-on, n'avait pu la voir ni l'annoncer au vieux: la corneille seule lui avait parlé. Certains restant sceptiques, Small se vanta, pour les convaincre, d'avoir fait bien mieux autrefois. Le prenant au mot, M. MacKenzie, le chef du

poste, lui promit un complet neuf s'il parvenait, après avoir été lié sur une île, à revenir avant ses conducteurs.

Le charmeur accepte, enlève ses vêtements et embarque dans un canot qui le conduit sur un îlot du large, à une demi-lieue du fort. On l'y abandonne seul, fortement garrotté, immobile sous sa couverture. Aux deux guides qui s'éloignent, le vieillard crie, railleur:

— Dépêchez-vous de vous en retourner pour que je n'attende pas trop longtemps là-bas!

Ils étaient encore à deux cents verges de la rive quand le vieux Small les apostrophe du sein de la foule:

— Courage, courage! Dépêchez-vous, il y a belle lurette que je vous attends...!

Il était là, sans une goutte d'eau sur sa couverture et réclamant son complet de fines étoffes [6].

Les sorciers cependant, n'étaient pas tous, hélas! d'inoffensifs magiciens qui récréaient les oisifs. La plupart se faisaient payer cher leurs services, exigeant des dons considérables pour soigner et des sommes énormes aussi pour ne point faire de tort. Ils imposaient aux leurs une crainte superstitieuse qui engendrait un intolérable esclavage.

Au terme d'une vie de parias, jamais exempte de terreurs et de servitude, les Montagnais mouraient dans la tristesse, sans consolation et sans espérance. C'est pourquoi ils appelaient alors de tous leurs vœux des missionnaires qui leur apporteraient les vérités libératrices. Sir Henry Lefroy, visitant l'Île-à-la-Crosse en 1844, notait, dans son journal, « les histoires poignantes qui circulaient sur leur vif désir d'être instruits de la foi chrétienne [7] ».

Ces vœux, bientôt, vont être comblés: l'heure divine va sonner pour ce peuple docile, premier-né de l'Église dans les déserts nordiques.

---

[6] Cf. Id., *ibid.*

[7] W. S. Wallace, « Sir Henry Lefroy's Journey to the North-West in 1843-4 », dans *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 1938, section II, p. 85.

CHAPITRE III

PRÉLUDE

C'est en avril 1845. L'abbé Jean-Baptiste Thibault est parti d'Edmonton, où il missionne dans les larmes, pour visiter le peuple montagnais dont on lui chante la docilité, la religion et la constance [8].

Arrivé à l'Île-à-la-Crosse vers le 10 de mai, il y demeure trois semaines, catéchisant des auditeurs avides, se servant d'interprètes pour les instruire, le mieux qu'il peut, des vérités fondamentales de la foi. Il leur enseigne des prières françaises qu'ils répèteront mot à mot jusque dans leur vieillesse [9]. L'enthousiasme magnétise la foule.

Le 24 mai, l'abbé Thibault put écrire à son évêque:

> Il y a quinze jours que je suis arrivé ici sur un petit canot, avec un seul compagnon. J'ai été accueilli avec distinction par M. MacKenzie. Je suis à l'œuvre le jour et la nuit. Sans cesse je suis entouré de quatre-vingts familles montagnaises, dont je ne saurais satisfaire la faim et la soif de la justice de Dieu. La miséricorde divine paraît ici avec éclat. Le jour et la nuit, je suis employé aux exercices de la mission, et mes bons sauvages, dévorés d'une sainte avidité de connaître Dieu et les moyens de le servir, semblent se reprocher les instants du repos et du sommeil. Hâtons-nous, se disent-ils, car nous allons peut-être mourir bientôt, et nous n'aurions pas le bonheur de voir Dieu. Je leur fais espérer qu'ils auront, l'an prochain, des missionnaires qui apprendront facilement leur langue, et qui les instruiront avec plus de facilité et de fruit que je ne puis le faire [10].

---

[8] J.-B. THIBAULT, ptre, Lettre à Mgr Provencher, Edmonton, 5 avril 1845, dans *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec*, juillet 1847, No 7, p. 56.

[9] Cf. J.-M. PÉNARD, O.M.I., art. cit., dans *Le Devoir*, 18 juillet 1916, p. 1.

[10] J.-B. THIBAULT, Lettre à Mgr Provencher, Ile-à-la-Crosse, 24 mai 1845, *loc. cit.*, pp. 57-58.

Malgré le désir des adultes qui demandaient le Baptême, le missionnaire ne le conféra qu'aux seuls enfants; puis il se rendit au portage la Loche où il apprit que toutes les nations connues jusqu'au pôle « soupirent après la connaissance du Dieu vivant... »

Il retourna alors au lac Sainte-Anne, résolu de se rendre, l'été suivant, aussi loin que possible vers l'Océan Arctique.

Il revint, en 1846, au pays des Montagnais. De l'Île-à-la-Crosse, il écrivit, le 3 juin, à Mgr Provencher:

Le Seigneur a voulu éprouver la fidélité de son serviteur par l'humiliation. Depuis plus de deux mois que je suis en marche, je n'ai pu que me rendre ici, c'est-à-dire que j'ai marché pendant deux mois pour parcourir un espace de douze journées, et encore mes chevaux amaigris et rendus se refusent à une marche ultérieure. Je ne trouve personne à instruire ici; le bruit s'étant répandu que j'avais été assassiné par les Pieds-noirs, mes néophytes, après m'avoir attendu longtemps, se sont dispersés, et je suis dans la solitude. Ce contretemps ne suffisait pas; il me fallait des chagrins pour expier mes fautes; la main de Dieu les a déversés sur mon pauvre cœur avec abondance: puissent-ils mériter à mes néophytes une plus large part des bénédictions célestes ! L'ennemi de tout bien a travaillé à son œuvre infernale pendant mon absence de ce poste. Un méchant homme, poussé par l'esprit du démon, a causé à mon cher troupeau des maux que je ne pourrai peut-être jamais guérir. Dans le cours de l'hiver, des Montagnais, en assez grand nombre, se rendirent jusqu'au fort de la Montée[11]. Un homme que sa position devait mettre en garde contre toute tentative d'hostilité à l'égard des missionnaires catholiques, si la justice ne suffisait pour l'éclairer; cet homme, dis-je, sans doute dans le délire de l'ivrognerie, voyant des croix et des chapelets au cou des sauvages, en prit occasion de leur dire tout ce que l'enfer pouvait lui inspirer de blasphèmes contre notre sainte religion. Et comme les blasphèmes ne suffisaient pas à sa haine fanatique, il eut recours à l'arme ordinaire de l'hérésie, la calomnie contre les missionnaires. « Vous êtes bêtes, disait-il, vous Montagnais, de prier et d'écouter M. Thibault, qui cherche à vous baptiser pour avoir une grosse pièce d'argent à chaque personne qu'il baptise. La prière n'est pas faite pour vous qui êtes noirs, mais pour ceux que Dieu a faits avec de la terre blanche. Vous allez tous faire pitié; les maladies vont vous prendre; vous allez mourir. Tous ceux qui sont baptisés vont être pris et emmenés à la guerre. M. Thibault se rit de vous et se vante de vous avoir dupés. Ne l'écoutez donc plus, rejetez toutes vos mauvaises prières, parce que vous allez mourir, etc. »

Ces noirceurs volent de bouche en bouche, comme un courant électrique; et ce pauvre peuple, frappé de stupeur, est dans un état de trouble et d'anxiété que je ne puis dissiper, parce que mon arrivée trop tardive les a fait disperser.

---

11. C'est le fort de Carlton dont Patrick Small Jr fut chargé jusqu'à sa mort survenue au début de 1846.

Ces horreurs trouvent d'autant plus à prendre racine dans les idées des sauvages qu'une maladie épidémique, qui règne parmi eux, a déjà fait plusieurs victimes. Ce misérable a depuis été rendre compte au Souverain Juge de ses actions: puisse-t-il avoir trouvé miséricorde! Les Cris et les Sauteux, de leur côté, ont toujours quelques histoires calomnieuses à répandre, au loin comme au proche, contre la sainte doctrine. Ce sont de véritables enfants de Bélial qui vivent dans le mal comme dans leur élément naturel.

Ainsi je me trouve dans l'obligation pénible d'abandonner le projet que j'avais formé de me transporter jusqu'au premier fort de la rivière Mackenzie. Je n'ai point de guide ni d'interprète, et avec mes chevaux excédés, je n'arriverais pas à temps au rendez-vous fixé pour rencontrer les sauvages, et je me verrais comme ici, à chaque poste intermédiaire, dans une solitude qui dévore le cœur d'un missionnaire. Mon confrère, M. Laflèche, devant arriver ici bientôt, je vais lui laisser par écrit des renseignements qui l'aideront à réparer la brèche que l'ennemi du salut a faite à notre camp. Les Montagnais sont naturellement bons; j'espère que l'impression causée par la calomnie dans leurs cœurs se dissipera avec l'aide du Ciel [12].

L'établissement d'une Mission stable à l'Île-à-la-Crosse devait effectivement se réaliser. L'année précédente, l'abbé Thibault, qui y avait été accueilli alors par une fusillade triomphale, avait conseillé à Mgr Provencher de remettre à plus tard les Missions des Sauteux pour entreprendre la conversion plus assurée des peuples montagnais. L'évêque s'était rendu à ce désir. Trois jours avant de l'ordonner prêtre, il avait pris à part le frère Alexandre-Antonin Taché, O.M.I., arrivé à Saint-Boniface depuis six semaines, et lui avait proposé la fondation nouvelle. Et le jeune diacre avait accepté de tout cœur, avec sa générosité coutumière [13].

Le père Taché irait donc, avec M. Louis-François Laflèche, prêtre séculier, asseoir les bases de la future Église. Quelle imprudence, semble-t-il, pour ces deux jeunes, d'aller prêcher le règne du Christ dans une pareille solitude, loin de tout confrère et sans aucune ressource! Folie, pour sûr, mais folie de la Croix! Imprudence, certes: imprudence de l'homme, sagesse de Dieu!

Ce coup hardi hâta d'un demi-siècle au moins l'évangélisation du Nord. Si l'on s'était étendu lentement aux environs de Saint-

---

[12] J.-B. Thibault, ptre, Lettre à Mgr Provencher, Île-à-la-Crosse, 3 juin 1846, *loc. cit.*, pp. 62-63.

[13] Cf. Mgr A.-A. Taché, O.M.I., « Quelques notes sur les commencements de l'histoire religieuse de ce pays », dans *Les Cloches de Saint-Boniface*, t. XXXVIII, 1939, p. 160.

Boniface, les sectes protestantes, déjà actives, se seraient établies partout, rendant ensuite excessivement difficile la fondation d'œuvres catholiques.

Et dès ses débuts, l'Église de l'Île-à-la-Crosse devint un centre irrésistible de rayonnement. C'est de là que partirent les ouvriers apostoliques pour porter le flambeau de la foi jusqu'aux rivages de la mer glaciale. Ce coup de maître étendit, d'un seul bond, la religion jusqu'au pôle [14]... !

Le mercredi, 8 juillet 1846, l'abbé Laflèche et le père Taché reçurent de leur évêque la mission d'aller, aussi loin que possible, porter la bonne nouvelle du salut aux peuples qui gisaient encore dans les ténèbres. Ils se rendirent à cheval au fort de Pierre, sur la rivière Rouge. Ils y furent aimablement reçus par Sir George Simpson, gouverneur de la Baie d'Hudson, qui leur remit des lettres de recommandation pour les « Bourgeois » de sa Compagnie dont les services pourraient être utiles.

Ils montèrent, le soir, à bord du petit vaisseau qui partait pour Norway-House. Parmi leurs compagnons de voyage se trouvait Paul Kane, jeune touriste anglais qui conquit plus tard la célébrité par ses reportages artistiques sur cette expédition chez les Peaux-Rouges.

Nous ne fîmes que quitter le port pour nous aller ancrer plus bas, écrit le père Taché. Comme la chaleur était excessive, nous ne crûmes pas indigne de nous, de suivre l'exemple du grand apôtre des Indes et nous couchâmes, sinon sur les cordages, du moins sur les voiles de notre vaisseau. Les « maringouins », avides de jouir des agréments de notre société, se liguèrent pour nous empêcher de nous livrer au sommeil; puis une pluie abondante qui survint tout à coup nous força d'entrer dans notre cabane. Malheureusement nos chers « cousins » s'en étaient constitués les propriétaires; et, jaloux de leurs droits, ils n'eurent pour leurs hôtes aucun égard. Il me fut impossible de clore l'œil de la nuit [15].

Le voyage, quand même, se poursuivit joyeusement et l'on peut croire, que, selon la coutume, les voix des missionnaires s'unirent à celles des « Voyageurs » pour faire redire aux échos

---

[14] Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus de l'Ile-à-la-Crosse*, t. I, 1898, p. 6.

[15] Mgr A.-A. Taché, O.M.I., « Mon itinéraire », Ile-à-la-Crosse, janvier 1847, dans Dom Benoît, *Vie de Mgr Taché*, Montréal, Beauchemin, 1904, t. I, p. 108.

infinis du lac Winnipeg les vieux chants de la patrie. Le père Taché dut, bien sûr, égayer les rameurs par son refrain favori:

> Quand trois poules s'en vont aux champs,
> La première passe en avant,
> La deuxième suit la première,
> La troisième passe la dernière [16]...

Cependant, rendu au large, le missionnaire éprouva ce que c'est que le ballottement d'un navire en mer et il lui fallut, bon gré mal gré, rendre hommage à « la maladie des marins ». M. Laflèche fut plus gravement atteint d'un mal épidémique qui décimait le pays et le père Taché se fit, à Norway-House, son médecin vigilant. Il profita d'un séjour à ce village pour y prêcher une retraite aux employés catholiques de la Baie d'Hudson qui s'y trouvaient en grand nombre.

Le 25 juillet, les missionnaires reprirent la route dans de nouvelles embarcations. Leur « brigade » se composait cette fois de deux barges, montées par treize rameurs, et chargées chacune de cinq tonnes de marchandises. Deux autres voyageurs complétaient la caravane: MM. MacKenzie, père et fils. Le vieillard, âgé de soixante-douze ans, marchait à l'aide d'une béquille; il était en tête du poste de l'Île-à-la-Crosse et chef du district de la rivière Churchill. Son fils était, lui aussi, gérant d'un magasin au fort de Traite. Tous deux parlant français et jouissant d'une autorité suprême, leur présence fit oublier bien des désagréments.

> Nos hommes, tous employés de l'Île-à-la-Crosse, raconte le père Taché, sont aussi de braves gens et paraissent se réjouir de nous avoir avec eux. Il y a entre autres trois Montagnais qui se montrent très zélés pour apprendre leurs prières en français et qui sont nos précepteurs dans leur langue, véritable jargon qui, pour la prononciation, offre des difficultés qu'on a peine à comprendre avant d'y avoir goûté. Nous ne perdons pourtant pas courage, et avec le secours de vos prières, nous espérons en venir à bout. Seulement M. Laflèche m'exprimait ces jours derniers la crainte de se déraciner la luette, tant il faut que la pauvre langue fasse de contorsions dans la bouche. En dédommagement de ces difficultés, les Montagnais sont, comme je vous l'ai dit, de très bons sauvages, qui désirent s'instruire et qui ont une très grande facilité. Deux de ceux qui sont ici n'ont passé que huit jours avec M. Thibault l'été dernier et, en ce court espace de temps, ils ont appris toutes les prières

[16] Cf. Récits de Sœur Cusson, S.G.M., *ibid.*, p. 67.

nécessaires à la récitation du chapelet, et cela, *en français* quoiqu'ils ne sachent pas cette langue[17].

En traversant le lac Winnipeg, les missionnaires, retenus sur un îlot par la violence du vent, passèrent trois jours à catéchiser ces Montagnais, leur apprenant des prières et étudiant leur « ratapias ». Le dimanche, les voûtes aériennes de la basilique agreste retentirent de leurs cantiques et des sermons qu'ils donnèrent à leur humble auditoire.

Le dix août, les barges passaient au Pas, ancienne Mission de l'abbé Darveau, prêtre de Québec, assassiné par un Indien deux ans plus tôt. Le treize, les voyageurs entraient dans le lac Cumberland, puis s'engageaient dans la rivière Maligne et, traversant le lac Castor, ils atteignirent le portage de la Pente. Le père Taché y aida un jeune homme, gravement indisposé, à traverser l'obstacle. Le malade s'y étant revêtu de linge neuf parut un peu mieux et se reposa dans le sentier.

> Pendant ce temps, raconte le missionnaire, les hommes étaient occupés à monter les barges et nous les examinions vaincre vigoureusement les difficultés qu'offre ce rapide. Le premier qui mit pied à terre s'écria: « Le Montagnais est mort! » Nous courûmes à lui, il était sans connaissance; néanmoins nous crûmes sentir quelques palpitations de son cœur. M. Laflèche lui donna le baptême sous condition et, un instant après, il ne donnait pas le moindre signe de vie. Ainsi, en moins de quatre jours de maladie, un jeune homme d'une vingtaine d'années, plein de force et de vigueur, ne laissa entre nos mains qu'un cadavre inanimé. Nos voyageurs furent d'autant plus affectés que plusieurs d'entre eux étaient atteints de la même maladie et avaient lieu d'appréhender le même sort. Ce jeune Montagnais en nous voyant pour la première fois, avait dit: « Je suis content de voir des prêtres et de voyager avec eux. J'ai été bien malade à York; ce que je redoutais le plus, c'était de mourir sans baptême; si je retombe malade, je ne serai point privé de ce bonheur. » Le bon jeune homme retomba malade et mourut au milieu de nous. Son désir ardent aura attiré sur lui, je l'espère, la miséricorde du Dieu de bonté. Nous fîmes le lendemain la cérémonie de la sépulture. Pauvre jeune homme! Il est mort subitement, loin des siens, en voyage! Je compris alors combien il est vrai de dire que nous sommes tous voyageurs sur la terre. Peu de morts ont fait sur moi une aussi vive impression[18].

L'équipage endeuillé reprit sa route et arriva, le 23 août, au fort de Traite, sur la rivière Churchill. Des Montagnais du lac

---

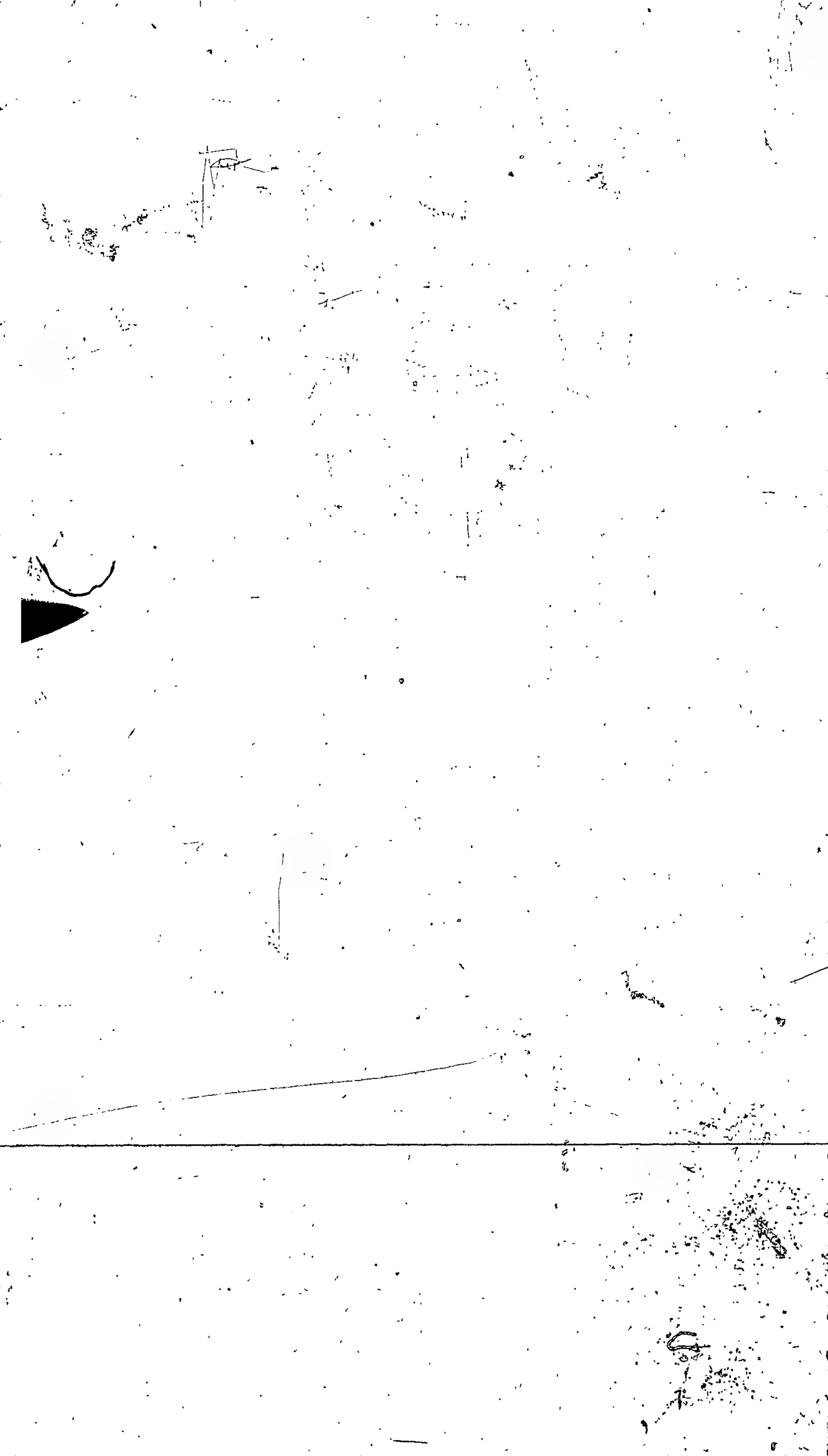
[17] Mgr A.-A. Taché, O.M.I., « Mon itinéraire », *ibid.*, p. 113.
[18] Id., *ibid.*, pp. 118-119.

Caribou y prièrent les prêtres de ne point les négliger; M. MacKenzie recommanda de son côté à Charles Thomas, en tête d'un magasin à l'entrée de ce lac, de favoriser le travail des missionnaires dans cette tribu.

Les voyageurs approchant du terme de leur course, le père Taché résuma, pour sa mère, les impressions de son voyage:

La nature sauvage, écrit-il, offre sans doute des beautés auxquelles je ne suis pas indifférent; mais quand on voyage des mois entiers sans rencontrer de traces d'habitations, ni même de civilisation, le modeste clocher d'un village réjouirait peut-être plus que les sublimes horreurs de la nature dans son état primitif. Ne pensez pas cependant que le voyage m'a été pénible; je ne voyageais pas comme amateur et je ne souffrais pas de l'absence de ce que je ne cherchais point. Au contraire, pendant tout ce voyage, j'ai été content et satisfait de ma position. Plusieurs choses qui me répugnaient la première fois, m'étaient devenues indifférentes ou même agréables. Par exemple, la tente que je n'aimais pas en arrivant à la Rivière-Rouge, se trouvait maintenant pleine de charmes, et tous les soirs, en y entrant, j'éprouvais une jouissance que ne goûtent certainement pas les monarques à la vue de leurs lambris dorés [19].

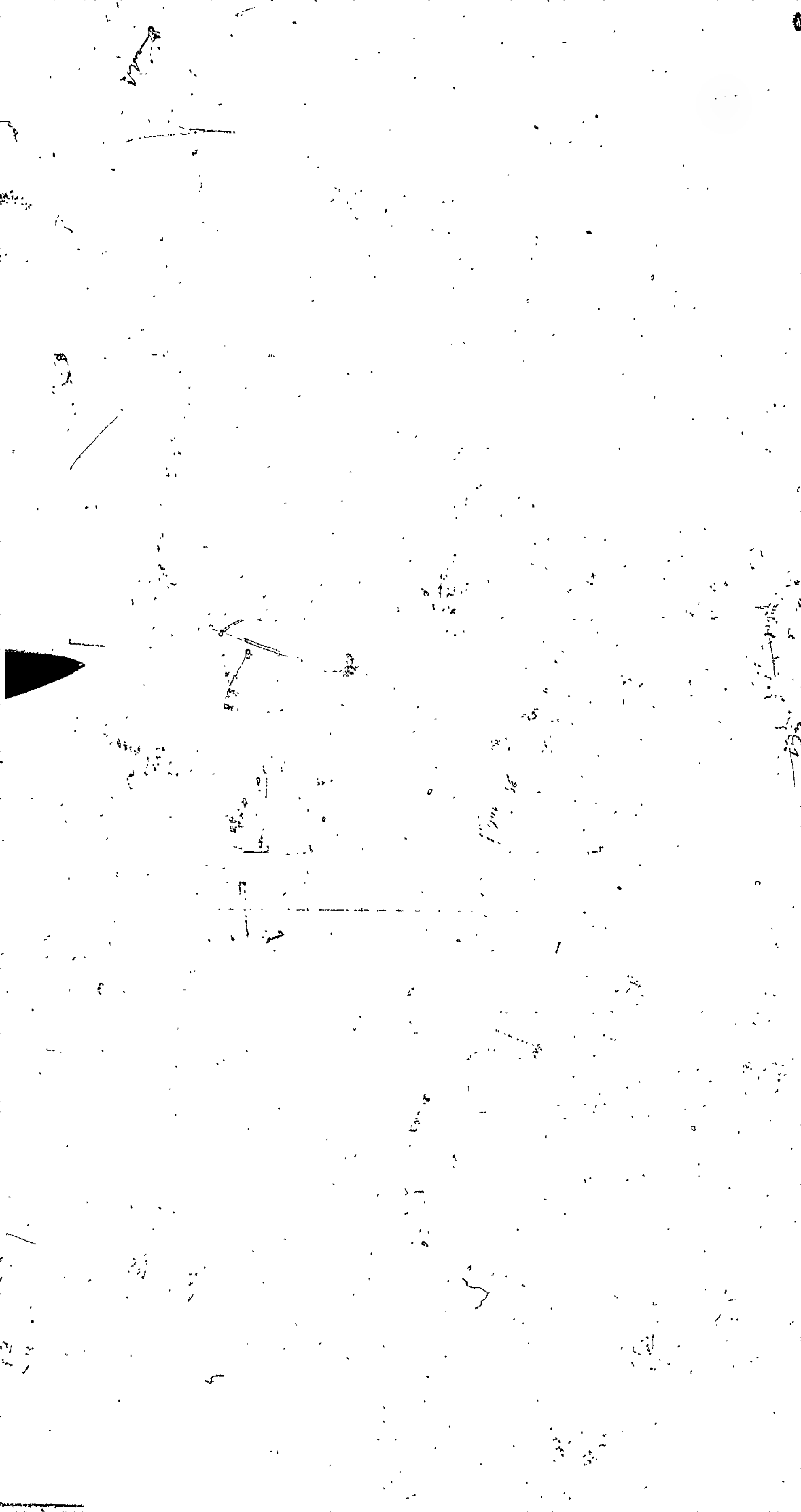
[19] ID., *ibid.*, p. 121.



LIVRE DEUXIÈME

LA VIE A VAINCU LA MORT

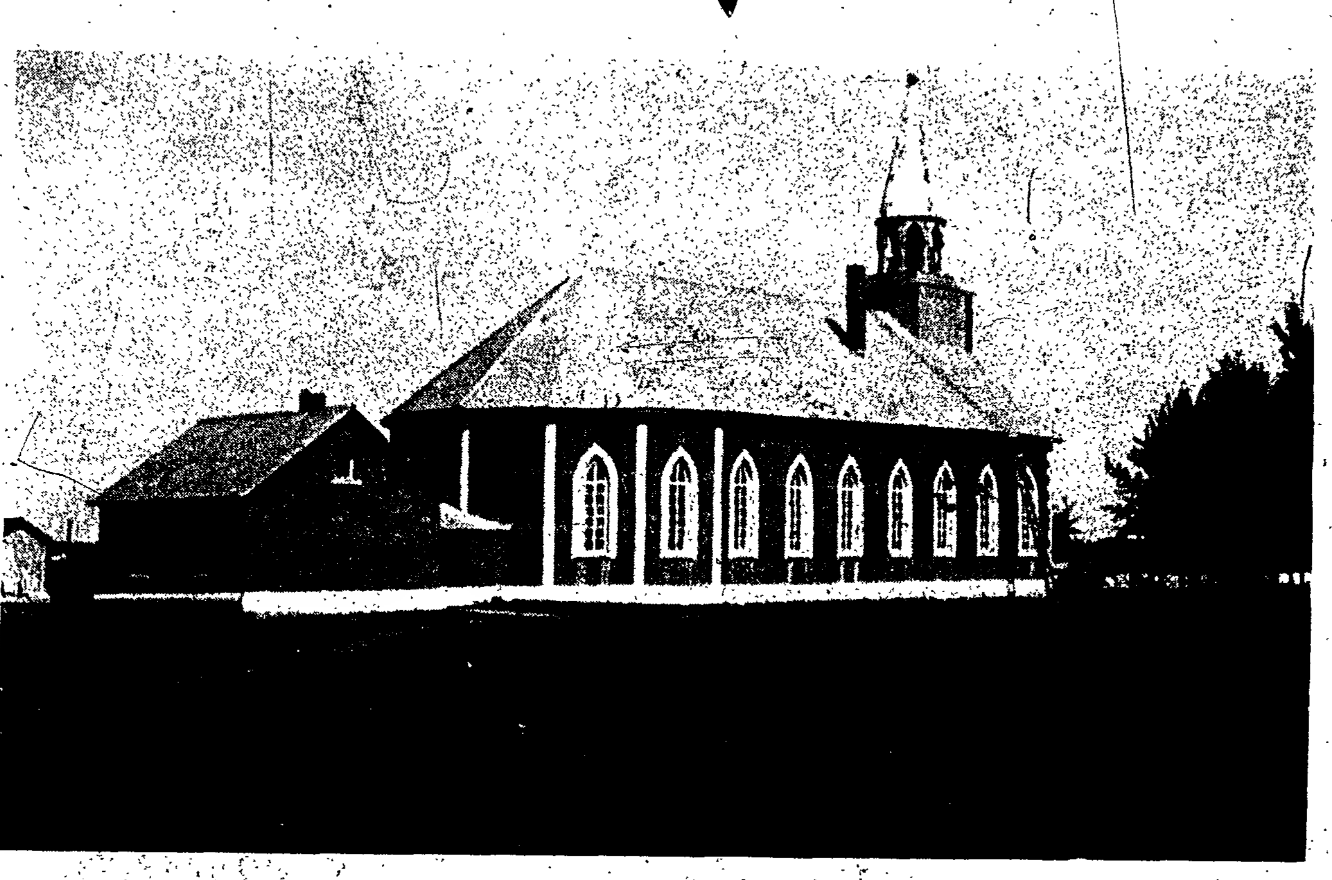
(1846-1867)





Courtoisie du C.A.R.C.

Vue générale de la Mission de l'Île-à-la-Crosse



L'extérieur de l'église.

CHAPITRE IV

L'HEURE DE DIEU

Le 9 septembre 1846, les barges des « envoyés de Dieu » voguaient sur les eaux de l'Île-à-la-Crosse; le lendemain après-midi, elles abordaient au fort de la Baie d'Hudson; la Mission Saint-Jean-Baptiste possédait enfin ses fondateurs.

Les prêtres furent reçus avec une joie délirante par des centaines d'Indiens qui attendaient sur la rive. Les Montagnais retardèrent d'un mois leur départ pour la forêt, afin d'être instruits et baptisés par ces « Priants » dont la bonté les charmait et qu'ils remerciaient sans cesse à grands cris.

M. Thibault avait apprécié justement leur bon cœur en prévoyant qu'ils se repentiraient d'avoir cru si vite aux propos d'une mauvaise langue.

Faute d'interprète et ne sachant point leur langage, les deux apôtres enseignèrent à ces gens des prières françaises. L'abbé Thibault avait laissé pour eux des cantiques en cris. L'abbé Laflèche, réel virtuose, les apprit tout de suite et les exécuta devant les indigènes saisis de ravissement. Jamais pareille harmonie n'avait enchanté ces lieux ! Comme leurs antiques vocalises, saccadées et sans mots, paraissaient ternes auprès de ces mélodies neuves qui faisaient chanter leur langue ! Nulle extase ne fut jamais si sublime !

Le père Taché, médiocre musicien, jouit donc d'abord de moins de prestige auprès des natifs à l'oreille naturellement musicale. Un néophyte lui dit un jour, naïvement:

— Toi, tais-toi: tu chantes trop mal. Je vais aller trouver M. Laflèche qui chante bien mieux...

Quand les Indiens eurent regagné leurs territoires de chasse, les missionnaires, incapables de se construire un gîte en cette saison tardive, allèrent temporairement résider chez le chef du district.

M. MacKenzie n'avait pas vu tout d'abord d'un bien bon œil la venue des prêtres, murmurant à qui voulait l'entendre: « Ils vont gâter mes sauvages ! » Il jugeait ces nations inconvertissables. Et, d'autre part, la jeunesse des deux apôtres les desservait auprès de gens qui ne comprenaient point une science acquise par l'étude et mesuraient l'expérience selon l'âge. Et le problème linguistique ! Nul Blanc encore n'avait maîtrisé le dialecte guttural des nations dénées; les jeunes « Priants » parviendraient-ils à vaincre l'obstacle ? Le vieux « Bourgeois » en doutait fort.

Il fut vite conquis pourtant par l'amabilité charmante des nouveaux venus, avec lesquels il aurait passé toutes ses journées [20]. Mais ses visites incessamment répétées dérobaient aux missionnaires un temps qui valait de l'or. Trop courtois pour éconduire un hôte dont ils goûtaient la bonté, ils eurent recours à un gracieux stratagème. Quand le choc des béquilles annonçait le vieillard, les deux amis s'agenouillaient; et le visiteur, les voyant par la porte ouverte, respectait leur prière et s'en allait, assourdissant sa marche et disant à tous: « Ces prêtres-là sont toujours à prier ! Les Sauvages ont bien raison de les appeler les « hommes-de-la-prière ! »

Son instruction étant plutôt modeste, M. MacKenzie interrogeait ses pensionnaires sur beaucoup de choses, toujours surpris de leurs réponses persuasives. Il fut littéralement stupéfait de voir M. Laflèche mesurer un arbre à distance au moyen d'un graphomètre; dès que le missionnaire fut disparu, il fit vérifier l'opération, avec une corde, par un serviteur: le résultat fut le même, à un pouce près: « Ces prêtres catholiques savent tout », conclut-il émerveillé [21].

Mais une énigme l'étonnait plus encore: comment deux personnages aussi aimables, distingués, vertueux et savants, pouvaient-ils rechercher, comme ils le faisaient, des gens grotesques

---

[20] Cf. G. DUGAS, ptre, « La mémoire de Mgr Taché », dans *Les Cloches de Saint-Boniface*, t. XXXVIII, 1939, pp. 292-293; Mgr A.-A. Taché, O.M.I., « Quelques notes... », *ibid.*, pp. 160 ssq.

[21] Cf. DOM BENOÎT, C.R.I.C., *Vie de Mgr Taché*, t. I, pp. 129-130.

et débauchés, parfois si cruels ? Comment se plaire à les instruire, à insinuer que ces pouilleux valaient autant que nul autre aux yeux de Dieu ? Pourquoi ne pas chercher, sur un théâtre plus favorable, l'avancement et le succès ? Son esprit positif n'y comprenait rien. Il voulut un jour élucider le problème:

— Vous devez être payés cher, leur dit-il, pour venir passer les plus belles années de votre vie dans une Mission aussi pénible ?

— Cela va vous surprendre, répond M. Laflèche, mais pour tout salaire, j'ai cinquante piastres et le père Taché, lui, n'a rien du tout !

— Eh bien ! à tout prendre, d'opiner le vieillard, je préfère le sort du père Taché; car cinquante piastres, c'est ridicule pour le salaire d'une année dans ces Missions; au moins, le père Taché a tout le mérite !

Et, complètement renversé, il confia à son épouse ses appréhensions:

— Catherine, qu'allons-nous donc devenir, nous qui ne faisons rien pour notre salut, si ces hommes-là, comme ils nous le disent, ne sont pas rassurés pour eux-mêmes [22] !

En l'absence des Indiens, les missionnaires ne restaient pas inactifs. Ils s'étaient mis allègrement à l'étude ardue des langues, consacrant au cris les heures de la matinée et réservant l'après-midi au montagnais. Leur unique professeur était un *Cris* aveugle qui ne savait pas un seul mot de français, mais possédait très bien la langue montagnaise. Utilisant les notions de sauteux et de cris acquises à la Rivière-Rouge, ils comprenaient tant bien que mal leur maître improvisé; systématisant alors ses directives, ils fixèrent des principes fondamentaux de grammaire qui furent utilisés ensuite par tous leurs successeurs.

Déjà pourtant, le ministère leur apportait plus de joie que le travail aride des dialectes. Ils avaient ramenés à la foi ces Dénés polygames qu'un rien avait failli, peu de mois auparavant, river à leurs honteuses pratiques.

---

[22] Cf. *Missions des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée*, t. XLVII, 1933, pp. 373-374.

Restaient les Cris, moins simples, plus fiers et attachés à leurs anciennes coutumes. L'un d'eux, personnage influent, se trouvait à l'Île-à-la-Crosse pour l'arrivée des missionnaires. Pendant deux semaines, Petit-Ours s'était emprisonné dans sa loge pour ne pas même les voir, jurant par ses grands dieux que nul de sa race ne se laisserait prendre à leur parole. Or, quand arriva le courrier d'hiver, il annonçait que Petit-Ours, malade, demandait aux prêtres d'aller le visiter: « Je meurs, disait-il, et je crois à la prière... » Ce message, répété par d'autres voyageurs, fit sensation dans le village: on voyait en cela une punition du ciel. M. MacKenzie, pourtant, ne s'émut point, croyant que Petit-Ours n'avait certes pas d'âme... Le père Taché, étant d'un autre avis, alla aussitôt au lac Vert instruire et baptiser le malade, premier converti de la nation crise en ces contrées [28].

A peine de retour du lac Vert, l'Oblat reprit la route pour se rendre au lac Caribou. Il y parvint le 25 mars, jour de l'Annonciation, après une course pénible de onze jours. Le cérémonial de sa réception se résuma en une poignée de mains de la part du commis et une salve de « merci, merci », répétés par quelques montagnaises qui se trouvaient au fort; bientôt, cependant, les Indiens se présentèrent en nombre.

Le père Taché ne pouvait maîtriser encore ni le cris ni le montagnais; il recourut aux services de M. Thomas, qui comprenait le français, pour servir d'interprète auprès des Cris; mais comme personne ne savait à la fois le montagnais et le français, le missionnaire, pour prêcher aux Dénés, donnait un sermon français; M. Thomas le traduisait en cris, et un Montagnais païen rendait en sa langue la version du commis protestant. Cette addition d'interprètes pouvait facilement multiplier les erreurs et soustraire une large fraction d'efficacité à l'enseignement. Aussi, dans les conversations ordinaires, le père Taché préférait-il communiquer directement avec ses interlocuteurs, même si ses phrases montagnaises ou crises n'étaient pas toujours des chefs-d'œuvre littéraires.

---

28. Cf. Mgr A.-A. Taché, O.M.I., « Quelques notes... », dans *Les Cloches de Saint-Boniface*, t. XXXVIII, 1939, pp. 161-162.

À la fin de mai, le zélé voyageur quitta ses néophytes du lac Caribou qui le supplièrent de revenir l'année suivante, lui promettant de se réunir tous, alors, pour l'écouter. Le 15 juin, il rentrait à l'Île-à-la-Crosse.

L'abbé Laflèche y avait pris possession d'une maisonnette que M. MacKenzie avait élevée pour les prêtres. Mesurant trente-six pieds par vingt-quatre, elle était construite, à la façon du pays, en billots superposés et taillés en queue d'aronde. La plus dure partie du travail terminée, le « Bourgeois » la donna aux missionnaires en disant gracieusement: « Je ne fais pas entrer le coût de cette bâtisse dans les livres de la Compagnie; car elle est si misérable que je craindrais d'encourir des reproches... »

Cette maison s'élevait à un mille du fort, au site même du premier magasin de traite. Quand, plus tard, un ancien « Voyageur » canadien, du nom de Larocque, apprit qu'une église se dressait sur cette pointe qu'il connaissait bien, il se mit à pleurer, s'écriant: « Est-ce possible que le bon Dieu demeure maintenant en un lieu où il a tant été offensé autrefois ! »

Le père Taché décrivit alors à sa mère le château et le fief:

Notre maison, sans être bien belle, sera passable pour le pays. Notre petit champ de patates promet de nous dédommager de l'absence du pain. A deux longueurs de canot de notre porte, le poisson se presse en foule dans nos rêts. La plus belle vache du troupeau nous est destinée, sans compter quelques chiens pour aller chercher de la viande dans le bois. Tout cela, n'est-ce-pas ? va à merveille. Puis par-dessus tout, la joie, la paix, le contentement, le bonheur: n'en voilà-t-il pas assez pour satisfaire les désirs les plus ambitieux ? Nous n'avons point d'argent, mais il n'a pas cours en ce pays, et par conséquent ce manque n'est pas une privation. Nos amis, nos parents, ma mère est loin, bien loin, voilà sans doute un chagrin; mais telle est la volonté de Dieu, et ce Maître libéral sait bien m'en récompenser [24].

En dépit des efforts de l'Oblat pour calmer les inquiétudes maternelles, il reste sûr que les misères abondaient en cette bicoque dont l'unique salle, sans plafond et sans meubles, brillait surtout par sa pauvreté.

Un bel *Ecce Homo*, pourtant, décorait le mur, près de la table où se disait la Messe. Le vieux « Bourgeois », ayant vu les Indiens

---

[24] Mgr A.-A. Taché, Lettre à sa mère, dans Dom Benoit, *op. cit.*, t. I, pp. 138 ssq.

médusés par ce tableau, était tout étonné: « Jusqu'ici, disait-il, je n'avais pas compris le culte des images. Maintenant que j'ai vu faire les Sauvages, je crois que c'est utile pour eux. »

L'abbé Laflèche, que la nécessité rendit habile, fit, au fond de l'appartement, une espèce d'alcôve où il plaça le Tabernacle, « la grande consolation du missionnaire ». Il y créa aussi des cellules pour lui-même et son compagnon. Tout le reste servait de nef pour les cérémonies religieuses.

Pendant les offices, le repas devait nécessairement se préparer en ce lieu; c'est-à-dire qu'une chaudière contenant du poisson était suspendue à la cheminée de torchis.

Pendant une grand'messe, en chantant « Dominus vobiscum », le père Taché aperçut son confrère, en surplis, tenant avec un torchon la marmite du dîner, dont il agitait le contenu, tandis qu'il entonnait de sa plus belle voix: « Et cum spiritu tuo ». Le célébrant eut peine à garder son sérieux en voyant cumuler par un seul individu les fonctions disparates de maître-chantre et de cuisinier; mais les assistants trouvaient tout naturel qu'on prépare à manger à cette heure tardive.

Cette résidence, pompeusement baptisée « Château Saint-Jean », était donc d'une exiguité gênante. La même pièce servant de réfectoire et de salon, il arrivait aussi que les Indiens y entraient de plain-pied pendant le repas des missionnaires. S'ils voyaient alors une place libre à table, ils allaient s'y placer; ou s'assoyant sur le plancher, ils prenaient eux-mêmes ce qui était à leur portée. Et ce ne fut pas facile de leur faire comprendre que cette façon d'agir n'était point d'usage dans un monde poli [25]...

---

[25] Cf. Dom Benoît, *ibid.*, p. 153; J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus*, t. I, pp. 19-20.

CHAPITRE V

AU LOIN

Laissant M. Laflèche à son ministère, à ses travaux de menuiserie et de jardinage, le père Taché s'embarqua, le vingt août 1847, dans un canot qui l'emmenait à quatre cents milles au nord, au lac Athabaska.

Au portage la Loche, le missionnaire donna une mission aux néophytes instruits par M. Thibault deux ans auparavant. Hésitant encore à se lancer dans l'éloquence montagnaise, il pria un « Voyageur » intelligent et pieux, Antoine Morin, de lui servir d'interprète. Au fil du sermon, le prédicateur parla de *chasteté*, vertu, dit-il, qui demande beaucoup de précautions, de prudence, de défiance de l'ennemi, de réserve vis-à-vis des femmes, etc... Le brave Antoine qui n'était docteur ni en théologie ni en montagnais continue sa glose avec assurance:

> Le Père, explique-t-il, dit qu'il faut faire la *chasse d'été*. Nous ne devons donc pas nous contenter de la chasse d'hiver, paresseux de Montagnais que nous sommes. Mais attention, mes amis! La chasse d'été est bien difficile: il faut beaucoup de précautions pour approcher les orignaux dans le bois, car ils entendent de loin. Et puis, défiez-vous de l'ennemi, le *dénédjéré*, qui vous guette partout dans les broussailles. Fuyez, si vous le voyez. Et puis encore, il ne faut plus emmener les femmes avec nous à la chasse d'été, de peur qu'elles ne mangent les muffles des orignaux et que nous ne puissions plus rien tuer alors. Tout de même c'est dûr ce que dit le petit père, car c'était bien commode, les femmes, pour faire sécher la viande au soleil, quand les hommes avaient fini de tuer! Mais, que voulez-vous, le père a parlé: il faut faire ce qu'il nous dit [26]...

Au cours de cette retraite, il semble, un autre merveilleux interprète traduisit pour sa part un sermon sur le mariage. Nous

---

[26] P. Duchaussois, O.M.I., *Aux Glaces Polaires*, Lyon, 1921, p. 153.

savons que la polygamie était le vice radical des Montagnais qui rejetaient facilement leurs épouses. Après leur baptême, quand ils surent qu'une fois mariés devant le prêtre ils ne pourraient plus se séparer, le mariage leur parut une tout autre affaire; il serait bien imprudent, crurent-ils, de s'embarquer sans précautions dans cette galère. Ils voulurent donc se prendre « à l'essai » pendant quelque temps pour voir si le ménage pourrait réussir.

Au passage du père Taché, plusieurs couples, paraît-il, se trouvaient dans ces conditions. Il fallait leur faire comprendre qu'il n'y a pas de noviciat au mariage. Mais le vieux Sylvestre, interprétant le missionnaire, ajouta que ceux qui se trouvaient ensemble étaient indissolublement mariés. Naturellement, il n'avertit point le prêtre de cette addition sans importance, et ce dernier repartit pour Athabaska sans se douter qu'il avait unis tous ces gens malgré eux [27].

Malgré ces mécomptes, qu'il connut plus tard lorsqu'il maîtrisa la langue, l'expédition du père Taché fut des plus fructueuses. Il était le premier prêtre à pénétrer dans le bassin du Mackenzie. Quand il quitta les Dénés, le 27 septembre suivant, des larmes abondantes lui prouvèrent clairement l'affection et la bonne volonté de ces âmes où il venait d'implanter la religion et la foi.

Revenu à l'Île-à-la-Crosse le 15 octobre, il y trouva la maison encore ouverte au froid. Il fallait se hâter pour la rendre habitable avant l'hiver qui s'annonçait. Pendant quinze jours, avec l'abbé Laflèche, il bousilla de torchis les interstices des pièces de bois. Par malheur, la cheminée rudimentaire, mal construite, renvoyait dans la maison la fumée du foyer; après deux semaines de souffrances, « à la veille d'être métamorphosés en jambons », les deux bâtisseurs durent en élever une autre de leurs propres mains [28].

Par suite, sans doute, des fatigues de l'été, M. Laflèche vit ses douleurs rhumatismales augmenter alors d'une façon alarmante. Il souffrait aussi de trois plaies à la jambe et de six aux

---

[27] Cf. J.-M. PÉNARD, O.M.I., *Codex Historicus*, t. I, pp. 15-16.
[28] Cf. Mgr A.-A. TACHÉ, O.M.I., Lettre à un Oblat, 16 avril 1848, dans DOM BENOÎT, *op. cit.*, t. I, p. 148.

bras. Durant deux ans, le seul remède dont disposa le père Taché, son infirmier bénévole, fut de l'eau naturelle. Mais jamais le malade ne perdit sa joie en dépit des souffrances que multipliait la pauvreté. Comme on n'avait, en effet, ni poêle ni bois, il fallait, à chaque quart d'heure, cesser d'écrire pour se chauffer les mains. On se récréait en lavant la vaisselle, et le reste du temps passait à la prière ou à l'étude des langues. Pendant trois mois, il n'y eut à manger que du poisson sans sel. Cette misère extrême fit dire à un Canadien, Lafleur, qui vint les visiter: « Après la passion de Notre-Seigneur, il n'y a rien de plus triste que le sort de ces pauvres prêtres. »

Le premier novembre, une tempête terrible rageait au dehors. « Pour mettre le comble, dit l'abbé Laflèche, il faudrait qu'on vienne nous chercher pour des malades. » Il finissait sa phrase quand on frappa à la porte: un Indien réclamait précisément les services d'un missionnaire: « Mon frère se meurt, dit-il; il demande que tu viennes le baptiser. »

Le Montagnais, venu de loin, était harassé; le père Taché n'avait point, d'autre part, d'équipement de voyage: impossible de partir par cette nuit noire. Très tôt, le lendemain, l'Oblat emprunta des raquettes au fort, et l'on partit. La moitié du lac fut traversée en canot; le reste le fut à pied dans l'eau qui recouvrait la glace. Sous les bois, deux pieds de neige molle alourdissaient la marche. La nuit surprit les voyageurs qui durent coucher en route: ils arrivèrent au point du jour, à la loge du malade. Après un exposé des vérités chrétiennes, le père Taché confère au malheureux le sacrement régénérateur, puis sans retard, pour profiter du chemin de la veille, il revint à la Mission, épuisé, mais heureux d'avoir admis une âme dans le vrai bercail. Peu de temps après, l'Indien, guéri, venait lui-même remercier le père [29].

Le travail le plus ardu peut-être des deux missionnaires n'était point l'ennuyeuse étude des dialectes indigènes ni les pénibles excursions du ministère. Il fallait surtout former à une mentalité chrétienne les membres de l'Église naissante. On ne peut

---

[29] Cf. Id., « Quelques notes... », dans *Les Cloches de Saint-Boniface*, t. XXXVIII, 1939, pp. 184-185; Dom Benoît, *op. cit.*, t. I, pp. 153 ssq.

guère comprendre ce qu'exigeait de sacrifices et de patience l'éducation de ces natures indomptées. Comment soumettre aux préceptes évangéliques ces enfants des bois qui n'avaient d'autres règles que leurs caprices, ni d'autres lois que leurs passions !

Avec les Montagnais, la tâche fut consolante, toute la nation s'étant pour ainsi dire convertie en bloc à la première apparition du prêtre. M. Laflèche et le père Taché, tous deux excessivement bons, avaient quand même le bras ferme et trouvèrent du premier coup la juste méthode. Ils parvinrent à extirper rapidement des pratiques innées qui laissaient des plaies béantes dans la vie morale de cette nation.

Il n'en fut pas ainsi pour la race crise, vendue aux jongleurs, plus fière et plus superstitieuse que les peuples Dénés. Elle n'avait pas été entraînée, par ailleurs, comme les tribus montagnaises, par l'exemple édifiant des « Voyageurs » canadiens. Il n'y eut point de conversion massive en son sein[80]. Le père Taché, qui signale les nobles aspirations de quelques natifs du lac Vert, ne manque pas de noter :

C'est bien parmi ces pauvres infidèles que l'on voit les efforts que fait le père du mensonge pour retenir dans ses liens ceux qui y sont engagés. Quelques-uns de ces Cris, peut-être plus mauvais que les autres, ont, à notre arrivée ici, répandu toutes sortes de bruits parmi leurs frères, en sorte que plusieurs étaient tout à fait effrayés et appréhendaient fort de nous voir, nous regardant comme de grands sorciers qui, par la force de nos enchantements, pouvions attirer sur eux toutes sortes de calamités. Ces préjugés ridicules sont en partie tombés d'eux-mêmes. Les rapports que nous avons eus avec quelques-uns, leur ont montré que nous ne sommes pas des mangeurs d'hommes, et que même, nous ne sommes venus de si loin que pour leur faire du bien.

C'est chose assez singulière d'entendre les histoires qui se font sur notre compte. Chez les Montagnais ces histoires sont toutes du bon côté, et nous peignent comme des gens extraordinaires, tout comme faisait Mahomet en parlant de lui-même. Les Cris, au contraire, font de nous des monstres hideux, sinon quant à la forme, du moins quant au caractère[81].

Faisant trêve au ministère accoutumé, le père Taché partit, le 8 mars 1848, pour aller revoir ses néophytes du lac Caribou. Il couvrit la distance en deux semaines, dans une neige fondante

---

[80] Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus*, t. I, pp. 10 ssq.

[81] Mgr A.-A. Taché, O.M.I., Lettre à sa mère, 27 juin 1848, dans *Les Cloches de Saint-Boniface*, t. II, 1903, pp. 380-381.

qui glaçait les mocassins et le força à s'atteler au traîneau avec les chiens épuisés. Longtemps, il ressentit les douleurs causées par ces misères surhumaines.

L'Oblat, cette fois, connaissait bien les langues et se dispensa d'interprète. M. Thomas, le recevant de nouveau chez lui, le traita avec égards:

Mon hôte, protestant de naissance, écrit le prêtre, persévère dans sa croyance, parce qu'il pense que le protestantisme est la doctrine que saint Paul a prêchée en Angleterre, pendant que saint Pierre en enseignait une autre à Rome; mais il est loin d'être fanatique, respecte notre religion et traite ses ministres bien mieux que ne feraient un grand nombre de catholiques eux-mêmes. Il assiste tous les dimanches à la Messe, et d'après ses offres, je l'ai établi mon unique chantre au lutrin. Tous les jours, pour satisfaire son goût pour la musique, je lui donne une leçon de chant [32].

Le père Taché quitta cet endroit le 22 mai, « remerciant Dieu des consolations qu'il avait goûtées ». Il atteignit l'Île-à-la-Crosse trois semaines plus tard avec des peines inouïes; il était parti en traîne, incommodé par les pluies; il revenait en canot, embarrassé par la neige et les glaces.

Afin de soulager l'Oblat que la santé chancelante de M. Laflèche laissait seul pour les longs voyages, Mgr Provencher envoya du renfort à la Mission Saint-Jean-Baptiste. Le père Henri Faraud, O.M.I., partit de Saint-Boniface le 4 juin pour aller demeurer au « Château Saint-Jean ».

Le père Faraud était un cœur missionnaire, courageux et gai. « Brillant élève et franc tapageur », il avait, pendant son enfance, donné des inquiétudes à sa mère, qui lui dit un jour:

— Si tu continues à agir ainsi, tu ne feras rien de bon.

Ces paroles frappèrent l'enfant qui lui promit alors:

— Je veux faire quelque chose de bon, je veux être un homme !

— Puisqu'il en est ainsi, répondit-elle, consacre-toi à Celui qui est mort pour nous. Au jour de ta naissance, je t'ai offert intérieurement à Dieu; viens maintenant te donner toi-même à lui.

A genoux, dans l'église paroissiale, au pied du crucifix, le bambin entendit cette prière: « Mon Dieu, je vous offre mon enfant...

---

[32] ID., Lettre à sa mère, 10 avril 1848, dans DOM BENOÎT, *op. cit.*, t. I, p. 158.

qu'il fasse un jour votre gloire »... Joignant son âme à celle de sa maman, il comprit l'immensité de son holocauste: « J'étais devenu un autre être, dira-t-il, je venais de recevoir un second baptême: le baptême des larmes. » Dès cet instant, sa vocation fut décidée[33].

Venu à Saint-Boniface le 8 novembre 1846, ordonné prêtre en mai suivant, il s'en vient aujourd'hui dans un « Berceau d'évêques ». À la fin de juillet 1848, il était accueilli avec une joie sans bornes par le père Taché qui n'avait pas vu d'Oblat depuis deux longues années. Quelle satisfaction aussi, pour l'abbé Laflèche, de voir que son compagnon ne serait plus seul, désormais, pour les épuisantes pérégrinations !

Le père Faraud, par contre, fut surpris et peiné de l'extrême pauvreté de l'établissement: comme ses confrères avaient dû souffrir dans cette masure dévastée ! Il employa aussitôt sa force et son talent à réparer ce « château » qui menaçait ruine. Il refit la charpente, ferma des brèches que la pluie et la neige avaient pratiquées dans le toit de chaume; il rajusta le plancher disjoint. Après quelques mois de travail, la maison était moins accessible aux intempéries. Habile menuisier, il put fabriquer des meubles, des objets mieux tournés pour la petite chapelle.

Afin de soulager un peu l'abbé Laflèche, le père Faraud alla un jour avec lui, sur une île du lac, à la cueillette de baies sauvages. La température d'été était idéale.

Mais le vent s'élève, soudain, déchaînant les eaux, redoublant de fureur. Passerait-on la nuit de la sorte, à la belle étoile ? Quelle inquiétude pour le père Taché, seul à la maison, les sachant aux prises avec la tourmente !

— Non ! il faut partir, décide l'abbé Laflèche: des missionnaires ne meurent pas !

S'élançant dans la bourrasque, ils franchissent quelques arpents et la tempête, furieuse, menace mille fois d'engloutir leur frêle vaisseau d'écorce. M. Laflèche, impassible, prononce:

— Dieu ne perd pas les siens !

---

[33] Cf. F. MICHEL, *Dix-huit ans chez les sauvages*, Paris, Ruffet, 1866, pp. 13-15.

Après une heure de luttes inexprimables, le père Taché, pâle et tremblant, les accueille enfin sur la rive [34].

Le 28 août, il s'embarque à son tour pour revoir Athabaska. Il y trouva les Indiens moins enthousiastes, mais plus chrétiens: « La rosée des grâces célestes, écrit-il, avait fait germer les meilleures dispositions; les rayons du Soleil de justice promettaient de faire mûrir une moisson abondante de fruits de salut [35]. » Pendant quatre mois, il arrosa lui-même, de ses paroles et de ses travaux, ces épis naissants. Le 2 janvier 1849, il repartit pour l'Île-à-la-Crosse où il arriva deux semaines plus tard, au moment où ses confrères s'apitoyaient sur la nuit difficile qu'il devait entreprendre, en plein air, par un froid de loup.

Peu de temps après, les trois missionnaires, jouissant ensemble de leur vie de famille et peinant de concert sur les textes montagnais, furent consternés par cette nouvelle: la révolution menaçait de tarir en France les ressources de la Propagation de la Foi et l'on parlait, en haut lieu, d'abandonner la Mission. Les pères Taché et Faraud répondirent à leur supérieur:

> La nouvelle que contient votre lettre nous afflige, mais ne nous décourage pas; nous savons que vous avez à cœur nos Missions; et nous, nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes, nos nombreux catéchumènes; nous espérons qu'il vous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et du vin pour le Saint-Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose: la permission de continuer nos Missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence; les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas [36].

Un autre nuage planait tristement sur les missionnaires quand ils reprirent leurs travaux de linguistique, de ministère, de cuisine ou de menuiserie: une lettre de l'évêque, remise par le même courrier, rappelait l'abbé Laflèche à la Rivière-Rouge.

C'est au début de l'été que s'effectua le départ. Le père Taché accompagna son confrère à la Rivière-au-Rapide où ils arrivèrent le 14 juin. L'Oblat voulait se rendre au nord du lac Caribou où les Dénés devaient le rencontrer. L'impossibilité de trouver un

---

[34] Cf. *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. XLVII, 1933, p. 374-375.

[35] Mgr A.-A. Taché, O.M.I., *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, Montréal, Sénécal, 1866, p. 27.

[36] Id., *Ibid.*, p. 30.

guide le jeta dans une cruelle perplexité: il tenait pourtant à garder sa promesse, craignant de manquer au devoir. Devant l'obstacle, M. Laflèche lui conseilla de renoncer au voyage; et tandis que ce dernier voguait vers Saint-Boniface, le père Taché reprit, « le cœur gros », la direction de l'Île-à-la-Crosse.

L'abbé Laflèche ne reverra plus la « capitale de la foi » qu'il a contribué à édifier dans la solitude sans limites. En 1856, paraissant, malgré son jeune âge, « un invalide de l'apostolat », il dut retourner au pays natal. Il y retrouva la santé et la force. Onze ans plus tard, Rome lui confia le siège épiscopal des Trois-Rivières qu'il fit briller, pendant plus de trente ans, d'une gloire digne des grands âges de l'Église: on l'a appelé le Chrysostome du Canada. À ses derniers instants, le 14 juillet 1898, il s'écria, sublime: « Quel bonheur de croire en face de la mort ! »

CHAPITRE VI

LE PREMIER-NÉ DU BERCEAU D'ÉVÊQUES

Après le départ de l'abbé Laflèche, le père Taché devenait supérieur de la Mission naissante; la Congrégation des Oblats en prenait la direction définitive.

Une grande joie inaugura cette administration : peu de semaines après le retour du père Taché, le frère Louis Dubé, O.M.I., natif de Kamouraska, vint révolutionner la vie matérielle de la Mission Saint-Jean-Baptiste. Les deux pères

> ...firent volontiers au nouveau venu l'abandon complet des marmites, chaudrons, vaisselle et autres admirables instruments que l'art de la gourmandise a inventés à profusion. Leur libéralité alla jusqu'à se démettre, sans regret, des nobles fonctions de cuisiniers qu'ils exerçaient eux-mêmes depuis leur entrée en scène sur le théâtre des missions. Leur abnégation à cet égard reçut de suite et par la suite une abondante récompense, puisque le bon frère les traitait mieux qu'ils ne se traitaient eux-mêmes. Leur amour-propre subit, en retour, l'humiliation de voir que le nouveau cuisinier était plus habile que les anciens [87].

Pour la première fois, en des occasions solennelles, l'on vit des desserts, desserts de rien, paraître sur la table du Château Saint-Jean !

N'ayant point de local pour réunir leurs fidèles, les missionnaires voulurent transformer leur résidence en chapelle: « Je la cède au bon Dieu, dit le père Taché, mais à regret, puisqu'elle n'a que des enduits de terre et des chassis de parchemin, et que de plus je n'ai pas une seule planche pour en habiller l'intérieur et la rendre quelque peu digne du saint usage auquel elle va être consacrée [88]. » Les Oblats s'installèrent dans une mauvaise hutte

---

[87] ID., *ibid.*, p. 32.

[88] ID., Lettre à sa mère, Ile-à-la-Crosse, 4 août 1849, dans DOM BENOÎT, *op. cit.*, t. I, p. 175.

bâtie l'année précédente pour les employés; ils y adossèrent une cuisine « dont les vastes parois avaient chacune quinze pieds ». Les travaux de transformation durèrent deux mois, pendant lesquels ils scièrent eux-mêmes madriers et cloisons.

A la fin de l'été, le père Faraud partit pour Athabaska, disant adieu à la pauvre maison où il avait passé des « heures de tristesse et de doux épanchements... » Initié au cris par les travaux de ses confrères, il ne possédait encore qu'un mince bagage de montagnais; mais il partait avec joie, confiant dans la grâce de Dieu.

Sauf un voyage qui lui coûta la peau du nez et des joues, le père Taché demeura onze mois complets à l'Île-à-la-Crosse, priant, étudiant, prêchant, s'occupant de menuiserie et de jardinage avec le frère Dubé.

Il accueillait avec une aménité héroïque les indigènes qui se pressaient à la Mission, leur enseignant le catéchisme, des prières et des cantiques. Cela n'allait point sans fatigue, on s'en doute bien. Un soir, en présidant une réunion, il dit au frère Dubé qui travaillait au ménage:

— Le sommeil me gagne: je vais commencer un cantique, et pendant que les gens chanteront le refrain, je dormirai. A la fin du refrain, marchez-moi sur le pied pour me réveiller...

Ainsi fut dit et ainsi fut fait, car il dormait aisément et pouvait faire un somme pendant un Ave.

En mai 1850, il prêcha seul une grande retraite aux Indiens, pendant leur séjour habituel au fort; ils assistèrent en grand nombre aux exercices, se montrant tous de mieux en mieux formés aux pratiques chrétiennes. Mais bientôt, la population s'éloigna pour trouver de quoi vivre dans les forêts, car une disette sans précédent régnait dans le pays. Le père Taché voulut tenter encore la visite du lac Caribou sacrifiée depuis deux ans; il accompagna M. MacKenzie qui quittait l'Île-à-la-Crosse au grand regret des missionnaires. Au fort de Traite, l'Oblat apprit que son expédition serait inutile, la famine tenant partout les Indiens dispersés; il ajourna de nouveau cette course et revint chez lui où le père Faraud l'attendait.

Ni l'un ni l'autre, écrit-il, n'avaient vu de prêtre, depuis plus de dix mois qu'ils s'étaient séparés; aussi comme elle fut vive la joie de se rencontrer! Il faut avoir compté les mois d'isolement, il faut, jeune et sans expérience, avoir ressenti toutes les incertitudes, toutes les craintes qu'inspire la solitude, à des centaines de lieues de tout confrère, pour comprendre les émotions de l'âme, les battements du cœur, lorsqu'on voit se combler ce vide immense dans lequel on s'agite et se trouble lors même que d'ailleurs on est content de son sort[39].

Le bonheur de la réunion augmenta encore quand, après quelques semaines, les pères Tissot et Maisonneuve rejoignirent les deux amis. Les missions allaient donc se développer davantage grâce au zèle de cette phalange d'Oblats!

Dès le mois d'août, le père Faraud repartit pour le Nord, laissant les autres à l'étude et au ministère. Après six mois de vie paisible, le courrier apporta, comme un coup de foudre, cette grande nouvelle: le père Taché était nommé évêque d'Arath et coadjuteur de Saint-Boniface.

Cette élévation avait toute une histoire. Quand l'abbé Laflèche quitta l'Île-à-la-Crosse, Mgr Provencher l'appelait pour lui succéder; mais en voyant les infirmités de l'élu, il abandonna son projet. Que faire? Reste le père Taché, homme de talent, sans doute, « mais il ne fait que de naître... » La jeunesse est cependant un défaut dont le Saint-Siège dispense et dont un missionnaire, se corrige trop vite hélas! en un pays où la vigueur et la force sont essentielles. Aussi le choix fut arrêté sur cet apôtre actif qui connaissait le pays, les Indiens, les langues, qui était vaillant et robuste. Et le père Taché, évêque-élu depuis le 14 juin, recevait, en ce début de 1851, l'ordre de se rendre sans retard à la Rivière-Rouge.

Il y parvint le 4 juillet, pour y apprendre que le Fondateur des Oblats tenait à lui conférer la dignité épiscopale. Après une visite à Boucherville pour consoler sa mère d'une absence qu'elle avait crue éternelle, le jeune prélat partit pour la France. Le 9 novembre il était à Marseille; Mgr de Mazenod y reçut avec sa bonté légendaire cet enfant de sa famille qu'il voyait pour la première fois. Il lui révéla que sa promotion conservait les Oblats

[39] ID., *loc. cit.*, t. I, p. 182.

aux Missions de l'Ouest. Ému par des messages qui peignaient défavorablement ce pays, il avait décidé le rappel des siens quand il apprit, par la voix des journaux, la nomination du père Taché. C'était un événement providentiel dont Mgr Provencher se félicita, car il assurait la survie et le développement de ses œuvres: « La Congrégation des Oblats, écrit-il, va maintenant se trouver chargée de tout. »

Le 23 novembre, à l'âge de vingt-huit ans et cinq mois, le père Taché reçut l'onction des pontifes. Mgr de Mazenod était assisté du futur cardinal Hippolyte Guibert, O.M.I., et de Mgr Prince venu du Canada avec le nouvel évêque.

Deux jours après, ce dernier accompagna son consécrateur à Marseille, y demeurant jusqu'au 9 décembre, date de son embarquement pour Rome. Il passa dans la Ville Éternelle des jours d'admiration et de délices, accueilli deux fois par Pie IX avec une tendresse paternelle.

Après avoir recommandé ses ouailles à tous les saints dont il visitait les sanctuaires, Mgr Taché partit de Rome, au soir du 12 janvier, pour commencer un pèlerinage en France, passant à Marseille, à Viviers, à Montélimart, à Lyon, à Paris. Le 17 février, il part avec le père Henri Grollier, O.M.I., pour Calais, Londres et Liverpool. À la mi-mars, il est au Canada. Il y reprend les visites: au collège de Saint-Hyacinthe, son *Alma mater*, à Montréal, à Berthier où le père Lacombe brûlait de se donner aux missions indiennes. Passant ensuite par Buffalo, Détroit et Saint-Paul, il parvint à la Rivière-Rouge le 27 juin. Il trouva la colonie ruinée par un déluge qui avait emporté les édifices et empêché les semailles. Ayant reçu de Mgr Provencher une touchante bénédiction d'adieu, l'évêque d'Arath repartit, le 8 juillet, avec le père Grollier.

Il avait une hâte extrême de rentrer à l'Île-à-la-Crosse. Les Indiens, y voyant les prêtres s'éloigner dès qu'ils connaissaient leur langue, et ne comprenant point leur dévouement, soupçonnaient une manœuvre intéressée, craignant qu'ils ne fussent peut-être comme les autres Blancs. Quelques-uns imaginèrent qu'ils venaient uniquement apprendre leur langage pour aller ensuite le vendre avec profit... Cette légende absurde les éloigna des pères

Maisonneuve et Tissot, dans la crainte qu'ils ne vinssent, eux aussi, à voler leur dialecte. Peu de gens assistèrent à la retraite d'automne; au printemps, le petit nombre de ceux qui s'y trouvèrent furent moins bien disposés encore.

Mgr Taché voulait donc être exact au rendez-vous fixé pour cet automne. S'il avait manqué à sa promesse, les contes naïfs qui circulaient auraient pris plus de force, et le progrès de la Mission en eût été indubitablement paralysé [40].

Ce fut donc une joie inexprimable qui l'accueillit à l'Île-à-la-Crosse dans la nuit du 10 au 11 septembre 1852. Et comment dire ce qui se passa en lui quand il se prosterna au pied de l'autel qu'il avait fabriqué de ses mains et qui symbolisait à ses yeux cette chrétienté engendrée par lui à la foi ! Parti prêtre, il revenait évêque ! Il retrouvait des confrères, le père Maisonneuve surtout, épuisés par le ministère, l'étude des langues, les voyages pénibles et longs, par les soucis de toutes sortes. Il retrouvait ses chrétiens au bonheur desquels il avait consacré sa vie, ses Montagnais qui, en son absence, s'étaient montrés indignes des grâces de Dieu et des sacrifices de leurs prêtres.

Et il se mit à l'œuvre. Il revit, l'un après l'autre, ses néophytes, leur adressa des reproches, des avis, des prières; il les lia pour jamais à la vraie foi. Puis, quand en octobre le père Grollier s'achemina vers le Nord, la communauté de l'Île-à-la-Crosse reprit dans la paix ses occupations accoutumées: prière, étude, ministère.

Peu après son retour, Mgr Taché voyait avec bonheur M. Deschambeault, un compatriote, prendre charge du magasin de la Baie d'Hudson. Par sa conduite exemplaire, grâce à la piété de son épouse et de ses enfants, le nouveau « Bourgeois » rendit plus efficace la prédication des missionnaires et entraîna les Indiens par ses bons exemples.

À l'automne, la retraite fut un immense succès. Désormais, une mission bi-annuelle assurera l'instruction de ces gens dispersés dans les bois la plupart du temps. C'est durant ces retraites qu'on infligeait les pénitences: rejet de l'assemblée des fidèles,

---

40 Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus*, t. I, pp. 26 ssq.



refus de la communion pour un temps... Il fallait des mesures fermes pour mâter la nature rude de ces nomades; et plus d'un Montagnais, ayant éprouvé dans sa jeunesse la rigueur du père Taché, lui attribuera plus tard sa persévérance dans le bien[41].

Pendant l'absence du supérieur, les assises matérielles de la Mission s'étaient développées à merveille.

Nous avons cueilli près de deux cents minots de pommes de terre, écrit l'évêque à sa mère, en sorte que si nous ne devenons pas Irlandais, ce sera faute de foi, et non manque de patates. Trois minots d'orge nous ont donné l'espoir qu'en cultivant davantage, nous récolterons suffisamment pour notre besoin. Pas encore de blé; nous en sèmerons au printemps. Tous les vendredis, presque, nous mangeons une purée aux pois ou une soupe aux fèves, comme en pays civilisé. Ce sont les pois et les fèves de maman, qui ont réussi on ne peut désirer mieux. Quelques tresses de beaux gros oignons mêlent leur piquante saveur à nos nombreux ragoûts. Un régiment complet des plus gros choux de Siam que j'aie vus de ma vie, prouve que cette place de l'Ile-à-la-Crosse n'est pas si stérile que le pourrait faire croire la paresse des anciens habitants...

Vous ne m'en voudrez pas, poursuit Mgr Taché, de vous conduire un instant à notre étable, puisque c'est une des gloires de notre établissement, et un des plus puissants soulagements de notre existence; partons donc. Quel noble édifice ! Ce n'est plus cette misérable bicoque, dans laquelles notre belle vache blanche, indignée de se voir si mal logée, n'a voulu donner naissance qu'à un être de son sexe, mais bien au contraire une longue, large et belle étable, qui a coûté bien des sueurs à mes chers confrères, et qui ne coûte à moi que le plaisir d'en jouir. C'est ici que quinze bêtes ont la vie et le mouvement; cinq à la vérité n'ont pas encore ouvert les yeux à la lumière; mais nous hâtons, par nos désirs, le moment où leurs mères pourront satisfaire leur tendresse maternelle à la vue de leurs nouveaux-nés. Au printemps, nos deux « blancs taureaux » viendront tendre d'eux-mêmes leurs fronts au joug accoutumé. Trois cent dix livres de beurre prouvent que nos deux vaches ne sont pas de la pire espèce, et qu'il n'est pas besoin de se reporter à l'âge d'or, pour voir couler des ruisseaux de lait. Que sera-ce l'été prochain, puisque, à moins d'accident, nous en aurons cinq ?...

Vous voyez donc que notre position est de beaucoup améliorée, et c'est pour consoler vos inquiétudes maternelles que je vous fais le détail de nos prospérités[42].

Ces adoucissements qui, certes, n'étaient point du luxe, enlevaient en réalité peu de chose aux privations habituelles. Mgr

---

[41] Id., *ibid.*, pp. 22-23.
[42] Mgr A.-A. Taché, O.M.I., Lettre à sa mère, Ile-à-la-Crosse, 4 janvier 1853, dans Dom Benoît, *op. cit.*, pp. 248-249.

Taché nous en décrit spirituellement quelques-unes dans son style le plus vif:

J'ai un palais épiscopal, aussi qualifié pour cet emploi, que je le suis pour le mien, écrit-il. Le dit palais a vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept de haut. Il est enduit en terre. Cette terre n'est point imperméable, en sorte que la pluie, le vent et les autres misères atmosphériques y ont libre accès. Deux châssis, de six verres chacun, éclairent l'appartement principal; deux morceaux de parchemin font les autres frais du système luminaire.

Dans ce palais, où tout peut vous paraître petit, tout au contraire est empreint d'un caractère particulier de grandeur. Ainsi mon secrétaire est évêque, mon valet de chambre est évêque, mon cuisinier lui-même est quelquefois évêque. Ces illustres employés ont tous de nombreux défauts; néanmoins leur attachement pour ma personne me les rend chers et me les fait regarder avec complaisance.

Quand ils paraissent fatigués de leurs emplois respectifs, je les mets tous sur le chemin, et me joignant à eux, je m'efforce de faire diversion à leur ennui. Il faut avouer que j'ai de vastes domaines à parcourir: de l'Île-à-la-Crosse pour centre, j'ai pour rayon moyen la minime distance de quatre cents lieues. Une autre consolation, c'est que les épouvantables voies ferrées et les dangereux bateaux à vapeur n'ont point encore fait explosion dans nos parages... Nous avons en retour un fameux mode de transport, et voici en peu de mots en quoi il consiste en hiver. Deux souliers de trois ou quatre pieds de longueur chaussent Sa Grandeur, vraies pantoufles épiscopales parfaitement adaptées à la finesse du tissu du blanc tapis sur lequel il faut marcher. Elles conduisent mon individualité avec toute la vitesse que leur imprime ma force musculaire. Sur le soir, cette force égale à peu près zéro, et alors la marche est suspendue. Une heure de travail suffit pour improviser mon habitation. La neige si belle, si blanche, est déblayée avec une minutieuse précaution; quelques branches de sapin et d'autres arbres forment l'élégant parquet de mon nouveau palais. Le dôme, c'est le ciel; la lune et les étoiles en sont les brillants et riches flambeaux. Un horizon sans bornes ou une épaisse forêt en sont les lambris somptueux; mes quatre chiens, les gardiens fidèles; les loups et les hiboux se chargent de la partie musicale. La faim et la fatigue font tressaillir à la vue de tant d'apprêts. Les membres, engourdis par le froid, font bénir le foyer bienfaisant qu'alimentent les cadavres des géants de la forêt. Après avoir pris possession d'une si riche habitation, les propriétaires s'invitent à un festin commun. Les chiens sont les premiers servis. Vient ensuite monseigneur. Celui-ci a pour table ses genoux, pour ustensiles de cuisine un couteau de poche, un pot et un plat de fer-blanc; il conserve aussi précieusement un vieil outil de famille, c'est une fourchette à cinq fourchons qui, dans maintes circonstances, lui a déjà rendu les services les plus signalés. Le *Benedicite omnia opera Domini Domino* ne tarde pas à retentir à l'oreille des voyageurs: la nature est trop belle, trop grande, malgré ses rigueurs, pour qu'on puisse oublier son auteur: aussi, vives, fortes et touchantes sont les pensées qui m'occupent dans ce campement. C'est un devoir de les communiquer à mes compagnons de voyage et de les inviter à aimer

le créateur de tant de merveilles et l'auteur de tant de bienfaits. Après nos devoirs rendus à notre Dieu, chacun songe à réparer ses forces et à se préparer aux fatigues du lendemain. Le valet de chambre de monseigneur dépouille alors Sa Grandeur du « capot » qu'elle portait pendant le jour; il l'étend de son mieux et lui donne le nom de matelas; les mitaines et le « casque », à la faveur des ténèbres, prennent les noms d'oreillers. Deux couvertures de lit doivent défendre au vent, au froid et à tout le reste de troubler le sommeil du prélat. Menacent-elles de ne point réussir, la Providence vient à leurs secours, en envoyant une aimable petite couche de neige qui nivelle les conditions et étend sur l'évêque et sa suite un manteau protecteur, sous lequel tous dorment d'un sommeil profond, sans même comprendre la surprise qu'éprouverait un des enfants de la civilisation, si reculant cette neige, il trouvait dessous, évêque, sauvages et chiens [48].

Mais l'évêque-coadjuteur devait bientôt abandonner ses courses et quitter son peuple pour un théâtre plus grand. Le 17 juillet 1853, le père Valentin Végreville, O.M.I., arrivant de Saint-Boniface en compagnie du frère Reynard, annonça le décès de Mgr Provencher survenu à la Rivière-Rouge le 7 juin précédent.

Mgr Taché ressentit douloureusement cette perte d'un père qui rejetait sur lui le poids d'un diocèse occupant un empire, de l'Ontario aux Rocheuses et des États-Unis à l'Arctique. D'après l'avis de son prédécesseur, il voulut demeurer dans les Missions montagnaises jusqu'à ce que d'autres fussent habitués au ministère et initiés à la langue.

Il partit donc, le 19 juillet, avec le frère Alexis Reynard, pour aller visiter le poste d'Athabaska. Après y avoir pris les mesures nécessaires au progrès de l'Église, il revint à l'Île-à-la-Crosse, y passant l'hiver en compagnie des pères Végreville et Tissot et du bon frère Dubé.

Dès les débuts de 1854, l'on fit bûcher dans la forêt le bois d'une église qui remplacerait le « Château Saint-Jean » transformé en chapelle. Mgr Taché et le père Végreville voulant un jour rencontrer les bûcherons ne les trouvèrent qu'à dix-huit milles du chantier, manquant presque de vivres. L'évêque n'avait pris, le matin, qu'un maigre déjeûner de poisson; il voulut quand même retourner sans manger pour ne pas gêner les hommes. Après quelques milles de marche à la raquette, les sueurs l'aveuglant, il

[48] ID., Lettre à Mgr Prince, 10 avril 1854, *ibid.*, pp. 250 ssq.

tomba évanoui; un moment de repos, et il reprit sa route, défaillant encore un quart d'heure plus tard. Revenu à lui, il dit à son confrère: « Si je retombe, ensevelissez-moi dans la neige, puis courez à la maison chercher du secours... »

Il fallut en venir là; et le père Végreville, ayant enneigé son évêque, partit à la course. Mgr Taché, recouvrant ses sens, craignit de mourir de froid; il se leva de son tombeau, marchant prudemment pour se réchauffer sans fatigue. Il atteignit l'entrée de la rivière Canot où il se reposa sous un bosquet de saules, avant de se traîner au large. Il parvenait à un abri de pêche lorsque Pierre Bruce, charpentier de Saint-Boniface, accourut en criant: « Monseigneur, êtes-vous en vie ? »... Un instant après, enveloppé dans une traîne, il partait pour la Mission, gardant à la jambe, comme souvenir, de vives douleurs qui le firent boiter longtemps [44].

Le 27 février, il repartait déjà, pour aller visiter ses sujets éloignés. Au moment du départ, l'on cherchait vainement le guide, Pierre Morin, quand on le vit sortir de l'église avec un calme majestueux. Après avoir marché tout le jour, l'on se rendit, tard dans la soirée, à l'extrémité du lac Canot. Les voyageurs furent reçus par une famille fervente, avec « toute la courtoisie qu'on doit attendre d'un Montagnais qui n'a rien ». Le prélat souffrait de tension musculaire causée par les raquettes; un enfant du logis promit de le guérir: il alla dans ce but chercher au dehors une perdrix blanche, lui coupa les pattes et mit celle de gauche sur la raquette droite de l'évêque... Le remède fut souverain car Mgr Taché raconte joyeusement qu'il se sentit tout dispos dans la suite et que le mal ne revint plus !

Le second jour, on campa en plein air. À la fin du souper, se reposant près du feu, Pierre dit tranquillement:

— C'est curieux, monseigneur, comme on peut être heureux sur terre ! Hier, quand je vous ai fait attendre, j'entendais bien qu'on m'appelait, mais j'étais si ravi en priant que je ne pouvais quitter l'église... !

---

[44] Cf. Dom Benoît, *op. cit.*, t. I, pp. 270-271; Mgr A.-A. Taché, O.M.I., « Quelques notes... », dans *Les Cloches de Saint-Boniface*, t. XXXIX, 1940, p. 214.

N'était-ce point touchant de la part d'un homme qui, dix ans plus tôt, ne savait pas qu'il y eût un Dieu [45] !

Mgr Taché passa ainsi au lac Froid, visita le fort Pitt sur la rivière Saskatchewan, se rendit au fort Auguste, au lac Sainte-Anne et au lac la Biche; il quitta ce dernier poste le 8 mai au matin pour descendre la rivière Castor dans toute sa longueur et atteindre la Mission Saint-Jean-Baptiste une semaine plus tard.

Bientôt, le père Végreville se rendit au lac Froid pour fonder une Église que les Oblats de l'Île-à-la-Crosse dirigèrent pendant vingt-cinq ans. De son côté, le père Tissot fit, au portage la Loche, un séjour de deux mois qui lui procura de grandes joies. Mgr Taché, seul pendant tout l'été, commença la chapelle désirée depuis si longtemps. L'herbe croissait, abondante, sur le toit de l'ancien temple et, à la moindre pluie, l'intérieur s'inondait de l'eau du dehors et de paquets de boue. On peut certes penser que le divin Jésus était mieux partagé dans l'étable de Bethléem.

Dès le 19 juillet, le prélat annonçait que l'édifice nouveau était couvert, le clocher debout, les fenêtres posées: il serait, c'était sûr, la première merveille du pays.

Au retour de ses assistants, il prêcha avec eux la retraite ordinaire; puis, comme l'hiver s'annonçait, sans attendre la clôture des exercices, il partit pour Saint-Boniface où il prit possession de son siège épiscopal le 5 novembre, après un voyage de misère noire.

---

[45] Cf. Mgr A.-A. TACHÉ, « Quelques notes... », *ibid.*, pp. 288-289.

CHAPITRE VII

ASSISES D'UNE CHRÉTIENTÉ

Au départ de leur évêque, les pères Tissot et Végreville dirigèrent de leur mieux la petite chrétienté. En dépit des progrès constants, le royaume qui leur échouait n'était pas encore un Eden.

Autant il y a de différence entre le temple de Jérusalem et l'église de l'Île-à-la-Crosse, autant il y en a entre le palais de Salomon et le palais épiscopal de Mgr Taché. Il est moins grand que l'église, mais à part le lambrissage dont il n'est pas pourvu, il est construit de la même façon... Heureusement, nous ne sommes pas riches: tout notre trésor se compose de quelques malles renfermant nos habits, de deux tables, l'une grande et l'autre petite, et de quelques livres. Mais c'est trop encore dans le mauvais temps: la pluie traverse le toit, puis le plancher, inonde une partie de notre maison; il faut se hâter de déplacer tout ce qui s'y trouve. L'eau pénètre bien vite par un autre coin encore; même cérémonie... !

Le régime alimentaire va de pair avec le palais:

Le matin, du poisson bouilli dans l'eau douce; à midi, du poisson cuit dans son jus, et le soir, du poisson cuit dans l'eau douce. Notre boisson est le thé. Après chaque repas, nous prenons une galette, c'est-à-dire une demi-once de pâte, cuite devant le feu ou sur un feu, et graissée d'un peu de beurre. Parfois pour varier nous faisons un repas de viande, séchée, soit au-dessus du feu, soit au soleil[46].

Pendant ce temps, grâce, sans doute, à la puissance surnaturelle de ces sacrifices, les principes chrétiens s'affermissaient dans les âmes. Au début de 1855, le père Tissot pouvait dire de ses fidèles:

...Nous en voyons qui feraient rougir beaucoup de bons chrétiens des pays civilisés. Nous voyons des gens peu instruits encore de la nation des Cris, d'un caractère violent, à passions vives, qui il n'y a pas longtemps, au-

---

[46] V. Végreville, O.M.I., Lettre à sa sœur, Ile-à-la-Crosse, 28 juillet, 1855, original, Archives de la maison provinciale des Oblats, Edmonton; Cf. Id., lettre à sa sœur, 1855, *ibid.*

raient cru une grande folie de se refuser quelque chose, parce qu'ils ignoraient la folie de la croix, se prendre corps-à-corps avec leurs passions, continuer avec courage une lutte longue et cruelle, afin de s'assurer du bonheur éternel dont nous ne cessons de leur parler. Ce sont là, on peut dire, de vrais soldats de Jésus-Christ, qui se font violence pour ravir le ciel. Aussi y en a-t-il plusieurs qui, depuis leur baptême, n'ont point offensé Dieu grièvement, et qui, en s'accusant de petites fautes, fondent en larmes, parce que, disent-ils, ils ont été traîtres à leur Dieu. Il y en a qui, quoique habitués à fumer, en esprit de pénitence, s'en privent les jours de dimanche et de fêtes, par respect pour ces jours consacrés au Seigneur. J'en ai questionné quelques-uns, pour savoir s'ils souffraient beaucoup de ne pas fumer ces jours-là; ils m'ont assuré qu'ils aimeraient mieux jeûner que de se refuser la pipe. Cependant ils ont fait ce sacrifice sans y avoir nullement été poussés par les prêtres. Un sauvage Cris, voyant sa jeune fille malade, commande un jeûne de trois jours à toute sa famille, pour obtenir sa guérison, et de fait, il l'a obtenue. Un grand nombre de Cris et de Montagnais qui ont déjà fait leur première communion, ne comptent pour rien la fatigue et le froid qu'ils éprouveront pendant deux ou trois jours de marche, pour avoir le plaisir de s'approcher de la sainte Table.

Presque tous les jours, malgré les rigueurs de l'hiver, je vois une vieille Montagnaise, quasi octogénaire, se rendre à l'église pour dire son chapelet et adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Étant entrée un jour chez nous pour se chauffer, elle me dit qu'elle souffrait beaucoup du mal de jambes. Je lui demandai en riant pourquoi elle souffrait. « Peût-être que c'est parce que j'ai fait trop de mal, me dit-elle »...

Presque tous les Cris qui prient, et ils sont déjà nombreux, lorsqu'ils sont campés autour de notre habitation, n'iront jamais au fort de la Compagnie, même pour se procurer les choses nécessaires, sans nous en demander la permission. Ils voient dans le prêtre le représentant de Jésus-Christ, et ne font rien sans lui demander conseil.

Un vieillard, Montagnais exemplaire, ne veut point quitter la Mission, toutes les fois qu'il y vient, sans avoir vu de près la statue de la Sainte Vierge: parce que sa vue est faible, il faut alors lui permettre d'entrer dans le chœur et l'y accompagner. Je lui ai rendu plusieurs fois ce pieux service. Quand il a regardé un moment la statue de Marie, de grosses larmes viennent la dérober à sa vue et le pauvre vieillard, avec une simplicité d'enfant, se met alors à genoux en sanglotant; il fait à haute voix ses adieux à celle qui a porté dans son sein notre Salut et notre Rédemption, lui recommande tous ses enfants et se recommande lui-même à sa miséricordieuse bonté. Alors il se retire; il est gai et part content.

Pourquoi ne vous dirai-je pas aussi, poursuit le père Tissot, un trait d'un charmant enfant de six à sept ans, qui, l'hiver dernier, a jeûné à peu près deux semaines du carême, quoique sa mère l'engageât à déjeûner? Il sortait tous les jours de sa loge pour s'assurer du moment où le soleil serait parvenu à son plus haut point. Un jour qu'apparemment la faim le pressait plus qu'à l'ordinaire, il sortait plus souvent et dit enfin à sa mère: « Maman! comme le soleil est paresseux aujourd'hui, il ne marche presque pas... ! »

Voilà, sans doute, ce qui nous console dans notre éloignement, dans nos peines et nos privations, et nous encourage à redoubler de zèle pour faire connaître et aimer davantage encore le bon Dieu. Si saint Paul dit aux Thessaloniciens qu'ils sont sa gloire et sa joie, pourquoi ne le dirions-nous pas des sauvages, qui font tant d'efforts pour bien vivre [47] ?

Pendant qu'à l'Île-à-la-Crosse les missionnaires admirent le progrès de leurs chrétiens, l'évêque de Saint-Boniface séjourne dans son Église principale. Mais le 5 juin 1855, il repart pour la Mission Saint-Jean-Baptiste. Il emmène avec lui le père Grandin et le frère Bowes qui tous deux, en des sphères diverses, devaient jouer un rôle primordial dans le Nord-Ouest.

Le père Vital-Justin Grandin, O.M.I., était né au diocèse de Laval, en France. Encore enfant, il fut conduit par son précepteur à Mgr Bouvier, qui lui demanda:

— Aimez-vous bien le bon Dieu ? Pensez-vous quelquefois à lui ?

— Quelquefois je n'y pense pas, avait répondu Vital, ingénûment.

En 1851, il fut admis au noviciat des Oblats. La visite qu'y fit Mgr Taché peu de temps après son sacre enflamma le frère Grandin qui désira ardemment le suivre en Amérique. Ordonné prêtre en 1854, il partit aussitôt pour Saint-Boniface. Il s'en va maintenant seconder les pères Faraud et Grollier dans leur tâche surhumaine: la conversion d'un empire !

Le frère Patrick Bowes, de nationalité irlandaise, était né à Kingston d'une famille distinguée. Il prit l'habit oblat en 1850 et fut novice sous Mgr Guigues, le père Allard et le père Brunet. Excellent religieux, cultivé, architecte et menuisier de talent, il fut un des grands bâtisseurs du Nord et un auxiliaire insigne des missionnaires [48].

Le 16 juillet, les trois voyageurs saluaient, à la Mission Saint-Jean-Baptiste, le père Végreville et le frère Dubé. Le père Tissot

---

[47] J. Tissot, O.M.I., Lettre, Ile-à-la-Crosse, 20 janvier 1855, dans *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec*, N° 12, avril 1857, pp. 33-35.

[48] Cf. Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., *Notes intimes sur le diocèse de Saint-Albert*, manuscrit commencé en 1898, original. Arch. prov. Edmonton; Cf. *ibid.*, dossier du frère P. Bowes.

était parti depuis peu. Le père Grandin raconte son émotion en visitant la chapelle provisoire et le palais de l'Île-à-la-Crosse:

Bon nombre de sauvages étaient réunis, et nous entrâmes dans l'église, pauvre baraque en bois couverte d'écorce, éclairée par de grossiers parchemins peinturés en rouge et en vert. Le père Végréville entonna un cantique en langue sauvage que les chrétiens continuèrent avec entrain, et, de mon côté, je pleurais avec non moins d'entrain [49].

Il dit avoir recommencé ses « trémolos » quatre jours plus tard, quand il se sépara de ses confrères pour se rendre à Athabaska.

L'arrivée de l'évêque et du frère Bowes donnait un nouvel élan aux constructions: au bout de deux semaines, l'église fut bénite et livrée au culte: elle passait pour un chef-d'œuvre, avec son clocher gracieux dominant la verdure des bois. Rien de tel ne se voyait dans la contrée. Trop basse pour être une perle d'architecture, elle était quand même plus digne du divin Maître. Elle mesurait soixante pieds de longueur et douze fenêtres l'éclairaient. Plus tard, le frère Bowes sculptera un autel dont les souples dentelures ornent, aujourd'hui encore, le temple de Dieu.

Les fidèles en étaient d'autant plus fiers qu'ils avaient été généreux pour aider la construction. Les employés de la Compagnie, les seuls qui eussent de l'argent dans la place, avaient souscrit la somme princière de cinq cents louis. Antoine Morin, l'interprète du fort, paya le fer-blanc du clocher, pour expier peut-être ses bévues de prêcheur quand, naguère, il pérorait sur la « chasse d'été [50] ».

Après la retraite d'automne, le père Végreville fit au lac Vert un bref voyage qui eut certains résultats; mais à son retour, une longue maladie le retint à la maison. Mgr Taché fut alors seul pour les labeurs spirituels. La fête de Noël fut éclatante dans la chapelle neuve; à la Messe nocturne, les employés de la Baie

---

[49] Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., *Notes intimes..., ibid.*

[50] Cf. L.-F. Laflèche, ptre, Lettre, Nicolet, 9 avril 1855, dans *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec*, No 11, mars, 1855, pp. 134-135; *Chroniques de la Mission des Sœurs Grises de l'Ile-à-la-Crosse*, t. I, pp. 29-30, original conservé aux Archives de l'Hôpital Général des Sœurs Grises de Montréal.

d'Hudson, M. Deschambault en tête, donnèrent l'exemple en communiant tous.

Au premier de l'an, le prélat écrivit à sa mère:

Je suis à l'Île-à-la-Crosse, c'est assez vous dire que je ne suis point malheureux. Cet établissement m'a toujours été cher, même dès sa plus tendre enfance; comment ne me serait-il pas agréable maintenant qu'il a pris d'heureux développements? Notre petite église, si propre, si gentille, suffit à elle seule pour me procurer de bien douces jouissances; je ne contemple jamais sa flèche argentine sans me sentir pénétré d'une vive émotion; si loin au fond des bois, un élégant petit sanctuaire a un langage éloquent pour le cœur du missionnaire; aussi je ne saurais assez vous dire combien je remercie le bon Dieu de m'avoir mis en état de l'élever à sa gloire. Cette circonstance a une heureuse influence sur nos sauvages; aussi cet automne ils se sont montrés mieux que jamais. Pauvre peuple, autrefois plongé dans toutes les turpitudes de l'infidélité, aujourd'hui ouvrant son cœur à la grâce, ses yeux à la lumière, et bénissant le jour heureux où l'on a commencé à dérouler à ses yeux le tableau si consolant des miséricordes du Seigneur. J'ai eu la consolation d'en admettre encore une quinzaine à la première communion. Leur piété, leur recueillement, leur générosité dans la pratique du bien; tout cela a de quoi émouvoir profondément [51].

Pendant que l'évêque se réjouissait du résultat de ses travaux apostoliques, le frère Bowes renouvelait de son côté les édifices de la Mission. Le premier mai 1856, les Oblats abandonnaient leur réduit misérable pour occuper une demeure plus vaste, à deux étages et couverte en bardeaux. Après avoir logé le bon Dieu et ses prêtres, le vaillant charpentier alla accomplir une pareille œuvre à la jeune Mission du lac la Biche [52].

Au cours de mai, les Indiens, arrivés en foule, ne laissèrent aux pasteurs aucun moment de repos. La splendeur de l'église favorisait les déploiements liturgiques et l'on fit, cette année, la procession de la Fête-Dieu.

C'était donc, écrit le père Végreville, le moment favorable pour remuer les cœurs par une cérémonie la plus splendide que nous ayons encore vue. La veille, nous avons orné l'église de tentures agréablement variées de bleu et d'écarlate; un grand nombre de chandelles a été placé au-dessus de l'autel. Pendant que nous travaillons à l'intérieur, les jeunes gens ont nettoyé la place qui est devant l'église et le bord du lac; puis deux rangs d'arbres formant une magnifique allée par où devait passer la procession, semblaient nés le jour

---

[51] Mgr A.-A. TACHÉ, O.M.I., Lettre à sa mère, Ile-à-la-Crosse, 1er janvier 1856, dans *Les Cloches de Saint-Boniface*, t. III, 1904, p. 274.

[52] Cf. *Chroniques...*, t. I, pp. 29-30.

même pour honorer leur Créateur et crier: « Hosanna au plus haut des cieux[53] » !

C'est sous cette forêt de verdure que se déroula, le lendemain, l'impressionnante liturgie. Des métis de toutes races, français, anglais, américains, s'unissaient aux Montagnais, aux Sauteux, aux Têtes-Plates et aux Cris pour former le cortège du Dieu-Eucharistique se montrant pour la première fois sur les rives du lac en un si grand triomphe.

Rien ne manquait à la parade: bannières, chorale, thuriféraire, acolytes effeuillant en cadence les premières fleurs du printemps. Quatre notables portaient le dais au-dessus de l'Ostensoir tenu par l'évêque; le père Végreville dirigeant la marche, entonnait les chants latins ou les cantiques français, montagnais et cris, auxquels la foule répondait avec harmonie pendant que la voix des vagues et l'écho des îles unissaient la nature à l'allégresse des humains.

Cette solennité scella, à la Mission Saint-Jean-Baptiste, le ministère pénible, mais fructueux et béni, de Mgr Alexandre-Antonin Taché, O.M.I. Le 26 mai, il quittait l'Île-à-la-Crosse. Il n'y reviendra plus qu'en passant; mais il y laisse une partie de son âme. En faisant ses adieux, il peut admirer avec joie le fruit de ses travaux ! Là où dix ans plus tôt régnait le paganisme, rayonne maintenant une mystique chrétienté. Quel progrès pour ces pauvres peuples !

J'ai suivi des yeux de mon corps, comme de ceux de mon cœur, écrira-t-il, les changements opérés parmi eux; j'ai vu disparaître rapidement des usages que l'on assurait ne pouvoir être changés. J'ai passé dix ans à l'Île-à-la-Crosse; je connaissais personnellement les sept cents chrétiens que j'y ai laissés et tous ceux qui y sont morts pendant mon séjour. L'affection que je porte à ces pauvres sauvages et qu'ils nourrissent, je crois, pour moi; la connaissance de leur langue, l'étroite obligation de ne rien négliger de ce qui pouvait contribuer à leur bonheur; toutes ces raisons m'ont fait vivre dans les rapports les plus intimes avec eux. Après cela, je crois n'être pas téméraire en assurant que je connais ces Indiens mieux que qui que ce soit au monde. J'ai vu avec douleur et j'ai regretté amèrement leurs défauts (ils sont fils

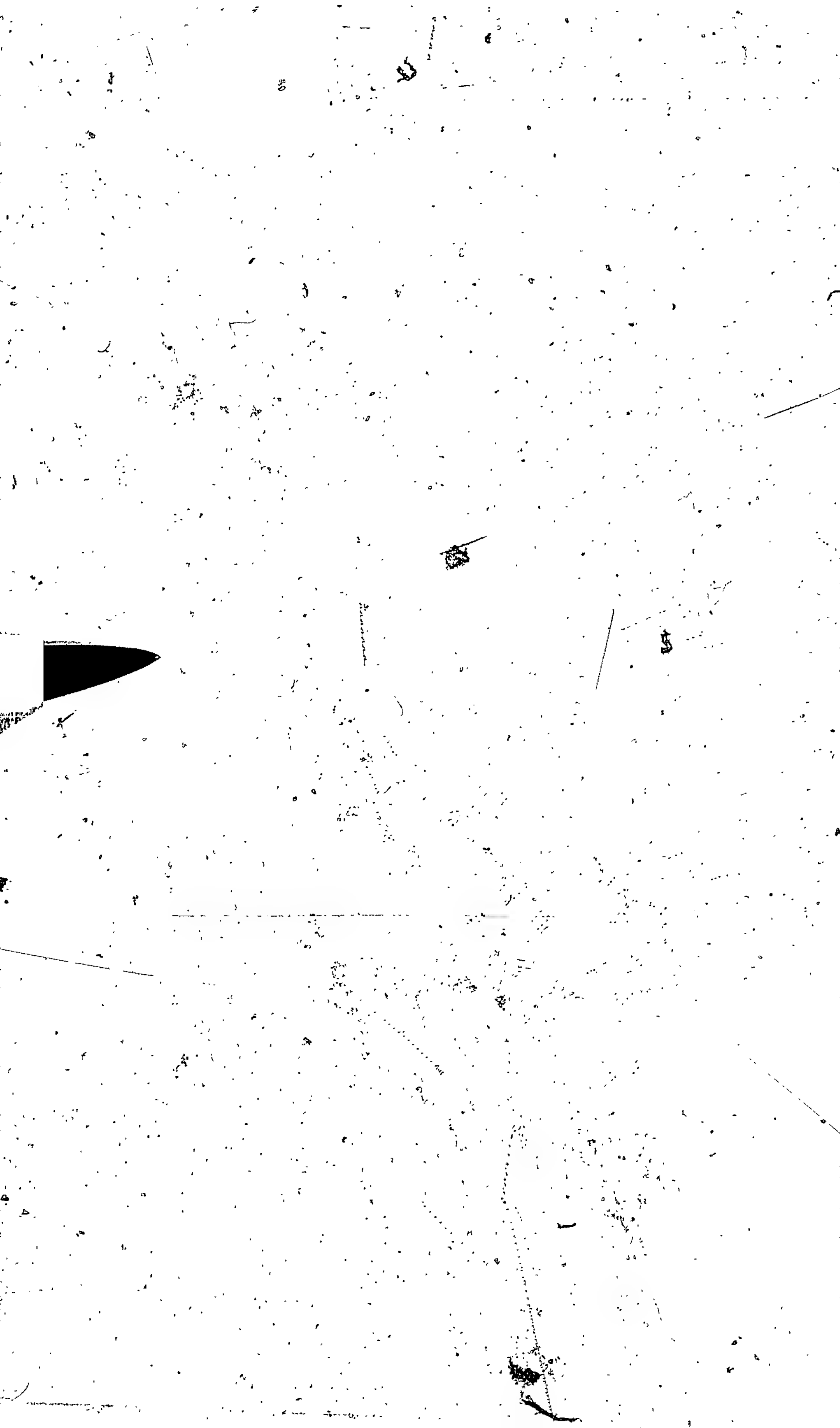
[53] V. VÉGREVILLE, O.M.I., Lettre à sa sœur, Ile-à-la-Crosse, 1856, original, Arch. prov. Edmonton.

d'Adam, nos frères, donc ils ont des défauts); mais, d'un autre côté, j'ai vu leurs qualités et elles sont nombreuses[54].

Certes, les labeurs de ce prélat furent immenses comme son cœur. Il appliqua à la régénération totale de ces races tout son génie et tout son zèle. Les Indiens même l'aimaient de toute leur âme. Quand, plus tard, ils apprirent son décès, les vieillards qui l'avaient connu, qui avaient été baptisés et instruits par lui, le pleurèrent comme des enfants pleurent leur père. La douleur de ces pauvres était juste et faisait de lui le plus éloquent panégyrique, car elle montrait l'impression vive que son zèle avait faite sur ces natures simples, qu'il avait trouvées incultes, idolâtres et aveugles et qu'il avait lui-même amenées à la foi et au bonheur[55].

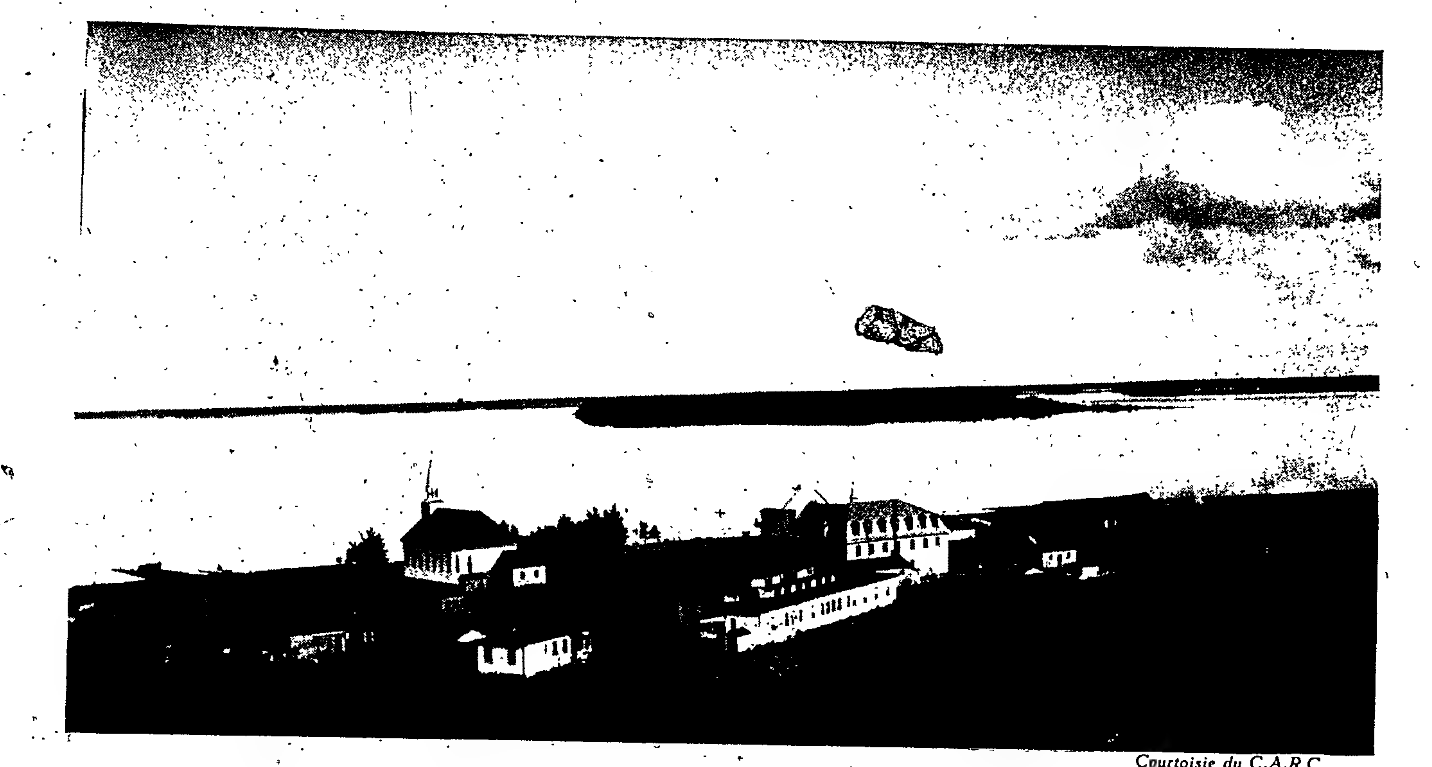
La mémoire de Mgr Taché ne meurt point à l'Île-à-la-Crosse; comme les anciens d'aujourd'hui, ceux de l'avenir se souviendront toujours avec gratitude de ce « grand-chef-de-la-prière » qui a tant peiné, tant souffert et tant prié pour le salut de leur nation.

[54] Mgr A.-A. TACHÉ, O.M.I., Lettre à M. Dawson, Saint-Boniface, 7 février 1859, dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. II, 1863, pp. 174-175.
[55] Cf. J.-M. PÉNARD, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, p. 260.





L'intérieur de l'église.



Courtoisie du C.A.R.C.

Dépendances de la Mission. A l'arrière plan, la Grosse-Île.



La Mission de l'Île-à-la-Crosse en 1860.



Rangée du haut : Mgr de Mazenod, Mgr Taché, Mgr Laflèche, Mgr Grandin.
Rangée du bas : Mgr Faraud, Mgr Pascal, Mgr Charlebois, Mgr Lajeunesse.

CHAPITRE VIII

L'ÉVÊQUE DU « FILS DE DIEU »

À son retour du Mackenzie, Mgr Taché, qui allait à Saint-Boniface, amena un compagnon au père Végreville: le père Grollier, venu d'Athabaska. Grâce à ces deux apôtres, le bien se continua, en dépit des regrets, indélicatement exprimés, que les Indiens éprouvaient du départ de leur évêque.

La mort pieuse d'une jeune fille, Angélique, vint en ces conjonctures consoler les missionnaires. Dès les premiers jours, sa vue avait frappé le père Grollier. Mais après la mission, elle alla avec les siens hiverner dans la forêt où elle tomba bientôt malade. Quelle souffrance pour elle d'être traînée d'un lieu à un autre jusqu'au mois de mai! L'on s'attendait à tout moment à sa fin et on le lui disait; mais sa confiance surpassant toute crainte, elle songeait avec le Prophète: « Je n'ai demandé qu'une seule chose au Seigneur, je l'obtiendrai: c'est de mourir à l'ombre de son sanctuaire, assistée de son ministre. »

Quand elle revint au printemps, sans parole et sans forces, un bonheur lui manquait encore: c'était de participer, ange de la terre, à la nourriture des anges du ciel. Au jour de la Pentecôte, elle reçut pour la première fois le Pain de Vie...

Je visitais assidûment la jeune mourante, sans avoir à lui cacher son heure suprême, écrit le père Grollier; au contraire, je ne lui parlais que des joies du ciel dont elle allait jouir. De son côté, que pouvait-elle regretter en ce monde? Tous ses désirs étaient accomplis. Je lui appliquai l'indulgence plénière *in articulo mortis*; c'était le samedi soir. Le lendemain, dès l'aurore, je me rendis à sa cabane: tout dormait autour d'elle; la mort seule veillait, mais sans son appareil de tristesse. Je m'approchai de la malade, je crus qu'elle dormait: c'était l'agonie, mais si douce, qu'elle ressemblait au sommeil. Je l'appelai. À ma voix, sa paupière se souleva péniblement pour m'annoncer du regard qu'elle n'avait pas longtemps à vivre; je lui parlai une dernière

fois du ciel où elle allait entrer, je lui présentai ma croix qu'elle baisa à plusieurs reprises avec dévotion, en prononçant ces douces paroles: « Jésus, ayez pitié de moi; Marie, ma Mère, secourez-moi. » Comme elle avait sa pleine connaissance, et qu'elle ne semblait pas du tout souffrir, je crus qu'elle vivrait jusqu'au soir; cependant, avant de me retirer, je ne pus m'empêcher de prononcer ces paroles: « Que les anges te conduisent en paradis ! » Sans m'en douter, je venais de donner le signal du départ, et les messagers de la cour céleste, fidèles a mon invitation, descendaient vers leur sœur Angélique pour la transporter au ciel [56].

Certes, comme concluait le père Grollier, quelle atmosphère de miséricorde ne respire-t-on pas sous la pauvre habitation de l'Indien mourant ! On sent que Dieu ne vient pas à lui comme un juge, mais comme un père, tant est grande la confiance avec laquelle il quitte la vie. Si son existence est moins favorisée par la nature, à sa mort il en est bien dédommagé par la grâce.

La petite chrétienté n'était pas toute digne, hélas ! des exemples de la vertueuse disparue. L'opposition grandissante poussa le père Végreville à quitter son compagnon pour aller demander conseil à Saint-Boniface.

C'était à l'été de 1857. Apprenant ce qui se passait dans son ancienne Mission, Mgr Taché écrivit au père Grandin de s'y rendre en toute hâte. M. Anderson, porteur des lettres, oublia de les remettre aux missionnaires en passant à Athabaska. Poursuivant sa route, il se ressouvint du courrier et, l'enveloppant dans une écorce, le suspendit au milieu d'un portage avec quelques mots d'excuse. Suivant les instructions antérieures de l'évêque, le père Grandin s'en allait au grand lac des Esclaves quand, arrivant à ce sentier, il y trouva, dans le sachet d'écorce, sa nouvelle obédience. Ne pouvant revenir immédiatement sur ses pas, il continua sa marche jusqu'à la rivière au Sel, convaincu que chez le « Patriarche Beaulieu », un métis universellement respecté, il trouverait moyen de s'en retourner. Le vieillard était malheureusement à court de vivres et d'hommes:

— Père, dit-il, je n'ai que deux petits jeunes gens à te donner; je leur fournirai du plomb et de la poudre et j'espère qu'ils pour-

[56] H. Grollier, O.M.I., Lettre à Mgr de Mazenod, Ile-à-la-Crosse, 1er août 1857, dans *Annales de la Propagation de la Foi*, Lyon, t. XXX, 1858, pp. 105-107.

ront tuer du canard. Mais à ce compte-là, tu ne pourras pas aller vite.

De son côté, maman Beaulieu ne resta pas indifférente:

— J'ai encore en cache, chuchota-t-elle, un peu de viande pilée, et cette nuit je pourrai en faire du pemmican pour le père [57].

Grâce à ces provisions, le père Grandin put atteindre, quelques jours plus tard, la Mission d'Athabaska où il surprit le père Faraud, qui, non sans peine, organisa son voyage. Il partit donc, le 1er septembre, pour l'Île-à-la-Crosse, avec un guide presque aveugle, un vieux canot qu'il fallait raccommoder à tout instant, et des provisions de poisson pilé et de graisse.

J'arrivai le 14 au grand portage la Loche, écrit-il, après force incidents qui nous avaient fort retardés; par suite de pluies continuelles et de l'eau froide qui rentrait dans le canot, les nerfs d'une de mes jambes s'étaient raccourcis; je ne pouvais plus marcher qu'avec l'aide de béquilles improvisées. Au portage la Loche, je me consolais par la pensée que j'avais fait un excellent chemin de croix. Continuant la route, j'arrivai à l'Île-à-la-Crosse le dimanche 20 septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Deux hommes allaient partir pour Fort-Garry; je profitai de l'occasion pour écrire à mon évêque: « J'arrive, lui disais-je, mais je suis un homme fini pour les missions: je pourrai encore travailler à poste fixe, mais il ne me sera plus possible de voyager, car j'ai une jambe que je ne puis plus allonger ». Heureusement, cette lettre n'arriva pas à destination: les hommes firent naufrage dans un rapide et furent bien contents de se sauver avec la vie; Mgr Taché eût été fort déconcerté s'il eût reçu la lettre que je lui adressais. Par ailleurs, le mal ne fut pas aussi grave que je le présumais: le « Bourgeois » de l'Île-à-la-Crosse, M. Deschambault, avait de l'eau-de-vie camphrée: après quelques jours de friction, ma jambe reprit son état ordinaire [58].

Le père Grandin prêcha alors une retraite aux fidèles, de concert avec le père Grollier qui retourna aussitôt dans les missions du Mackenzie. C'est là qu'il s'épuisa au service des âmes, en ses courses apostoliques. Son âme s'envola vers le ciel au matin du 4 juin 1864. Le père Séguin écrivit à son décès:

Sentant sa fin approcher, il a demandé et reçu tous les sacrements en pleine connaissance avec la plus grande ferveur et dévotion. L'approche de la mort ne l'a point effrayé, au contraire, il l'appelait de tout son cœur. Combien de fois n'a-t-il pas dit au frère, à moi et aux étrangers: oh! si je pouvais

---

[57] Cf. Mgr V.-J. GRANDIN, O.M.I., « Notes sur Mgr Taché, O.M.I. », dans DOM BENOÎT, *op. cit.*, t. I, p. 368.

[58] ID., *ibid.*, p. 369.



mourir, si le bon Dieu voulait m'appeler à lui, que je serais content. Tous mes désirs, à cette heure, sont du côté du ciel, je ne veux plus de la terre [59].

Et il mourut ainsi, heureux, disait-il, parce qu'il avait vu l'étendard de Jésus-Christ planté jusqu'aux extrémités du monde.

Demeuré seul à l'Île-à-la-Crosse, le père Grandin fit peu à peu disparaître les mécontentements, et les Indiens s'attachèrent à lui comme ils s'étaient attachés à son éminent prédécesseur. Au mois de juillet 1858, le passage du père Clut et du frère Kearney, en route pour le Nord, vint mettre fin à sa solitude; puis l'arrivée du frère Bowes et du père Végreville lui apporta un soulagement inappréciable, ce dernier se chargeant aussitôt de la desserte du portage la Loche où il alla passer la saison d'automne.

Mais le père Végreville avait aussi apporté des lettres, et avec elles, le sacrifice. Mgr Taché écrivait au père Grandin: « Le Pape vous fait dire par notre bien-aimé Père Général et par moi: Il a semblé bon à l'Esprit-Saint et à Nous de vous choisir et de vous nommer évêque de Satala *in partibus infidelium* et coadjuteur de Saint-Boniface avec future succession. Mgr de Mazenod vous demande immédiatement [60]. » Le Bref était daté du 11 décembre 1857.

L'humble prêtre se crut la proie d'un songe. Il ne se doutait de rien, malgré les allusions de ses confrères qui prévoyaient tous l'événement. « Il n'était jusqu'au frère Dubé, raconta-t-il plus tard, qui ne se doutât de la chose, et qui ne prît plaisir à m'agacer, en me parlant de ma future mitre, dès le moment de mon arrivée à l'Île-à-la-Crosse. Mais je n'attachais absolument aucune importance à ces plaisanteries du cher frère, que je trouvais même assez déplacées, et dont, parfois, j'avais envie de me fâcher [61]. »

Il ne put donc se résigner sans effort et exposa à son supérieur les motifs qui l'incitaient à refuser le fardeau: jeunesse, ignorance, inaptitude, faible constitution...

Je ne voyais rien qui pût justifier ce choix, écrit-il, sinon cette vérité préconisée par saint Paul, *infirma mundi elegit Deus.* Des qualités de mis-

[59] J. SÉGUIN, O.M.I., Lettre à Mgr Taché, Good Hope, 4 juin 1864, copie, Arch. prov. Edmonton.

[60] Mgr V.-J. GRANDIN, O.M.I., « Notes sur Mgr A. Taché, O.M.I. », dans DOM BENOÎT, *op. cit.*, t. I, p. 398.

[61] J.-M. PÉNARD, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, p. 46.

sionnaire, je n'avais que la bonne volonté de servir et de faire aimer le bon Dieu, ce qui m'était commun avec mes frères, et en plus, de longues jambes qui me permettaient de marcher à la raquette.

Il se plaisait à répéter: « Hélas ! si l'on m'a fait évêque, c'est pour mes jambes et non pas pour ma tête. » Son plaidoyer à Mgr de Mazenod se terminait ainsi: « Monseigneur, vous ne me connaissez pas. Dans ces conditions, quand vous paraîtrez au jugement de Dieu, vous pourrez regretter d'avoir voulu mon élection. »

Après une telle lettre, il se crut sauvé; et par ailleurs, un incident peu banal changea le cours de ses préoccupations: un Montagnais, subitement inspiré, venait de se déclarer le « fils de Dieu »..!

Sa doctrine conduisait évidemment au rejet de la prière et de l'Évangile. Venu autrefois sur terre et mis à mort par les Blancs, il revenait, disait-il, pour adopter les Montagnais. On crut ce fou sur parole, ébloui par un étrange langage où figuraient quelques mots grecs appris on ne sait comment. Il fit des prodiges, un du moins, et fort étonnant pour celui qui connait cette nation: il décida son peuple à détruire tous ses biens: canots, tentes, chiens, ustensiles, pour marcher plus dignement en la compagnie du « fils de Dieu ». Naturellement, il en voulait aux prêtres et détournait d'eux ses adeptes. Le père Grandin avait beau répéter que le Fils de Dieu n'apparaîtrait sur terre qu'à la fin des temps, on lui ripostait aussitôt: « Tu ne l'as pas vu comme nous, toi. Les Blancs l'ont fait mourir parce qu'ils ne l'ont pas reconnu; nous ne voulons pas nous exposer à en faire autant... »

Il décida de se rendre auprès du nouveau Messie. On ne voulut pas l'accompagner: « Père, nous n'avons pas peur de la mort, disaient les gens de la place, mais nous savons qu'il en veut à votre vie, et nous ne pouvons nous faire à l'idée de vous voir massacrer par cette bande de fous. » Au père Végreville, insinuant qu'un futur pontife ne devrait pas s'exposer sans raison, le père Grandin riposta: « Les évêques sont moins importants que le Fils de Dieu ! »

Il partit donc, en canot d'écorce, avec de jeunes Montagnais.

Trois jours plus tard, sur la rivière Churchill, il aperçut la grande fumée qui dominait le campement du prophète. Celui-ci, fils de la « Patte d'ours », l'accueillit par des discours inintelligi-

bles dans lesquels revenait souvent le mot Théos... « Viens, mon fils, cria-t-il au missionnaire, je te ferai voir des merveilles, tu verras les tables de Moïse... » Il tenait dans ses mains deux pièces d'écorce de tremble, longues de six pieds et larges comme la main; il commence à en frapper le prêtre qui dut se réfugier dans son canot. La « pieuse Nanette », la mère du dieu, aussi folle que son fils, se jette dans l'eau glacée pour le retenir: « Pourquoi as-tu peur? Ce n'est pas pour te faire mal qu'il t'a frappé, c'est pour te faire participer à son esprit. C'est ainsi que nous avons tous été traités par lui. » Un pauvre vieillard raconta, en effet, au missionnaire: « On m'avait demandé de venir voir le Fils de Dieu, et en arrivant je reconnus le fils de la « Patte d'ours ». Comme toi, il me frappa et m'obligea à brûler ma loge et mes effets. Alors, tout bas, pour ne pas être entendu, je me disais: Si vraiment tu es le Fils de Dieu, retourne donc au ciel et laisse-nous en paix sur la terre. »

Une fois que cette fureur fut calmée, le père Grandin essaya de ramener l'exalté à de meilleurs sentiments. Mais celui-ci, montrant le gazon vert et les feuilles des arbres: « C'est moi, lui dit-il, qui fais verdir ce gazon et pousser ces feuilles; c'est moi qui guéris les malades... ».

Jugeant donc toute insistance inutile, le père Grandin regagna son embarcation; avant de la pousser au large, il reprocha leur sottise aux Montagnais attroupés:

On m'avait dit que le Fils de Dieu était descendu parmi vous; je n'en croyais rien, parce que je sais qu'il ne doit revenir sur la terre qu'à la fin du monde. On me disait que si ce n'était pas le Fils de Dieu, c'était un personnage puissant, faisant des merveilles et parlant toutes les langues. J'ai eu beau le questionner devant vous, il n'a pu parler aucune autre langue que la vôtre et n'a pu lire aucun de mes livres. L'avez-vous entendu, votre dieu, vous faire admirer la beauté de sa culotte? Que sont devenues vos loges? que sont devenus vos chiens! On dirait que la folie qui le possède s'est aussi emparée de vous. Que signifie ce feu que vous entretenez avec des fourrures qui vous ont coûté si cher, avec des coupons de drap et des vêtements que vous n'avez pas encore payés? Comment allez-vous vivre maintenant? Hâtez-vous de revenir prier à la Mission et de rentrer en grâce avec Dieu que vous avez abandonné!

Le père Grandin revint donc sans convertir ce malheureux qui mourut, vingt ans plus tard, sur les terres des caribous, aban-

donné de tous, et chantant les airs magiques des vieux sorciers montagnais. Mais tous ses disciples d'un jour revinrent bientôt se réconcilier à jamais avec le Dieu de leur baptême.

Le printemps 1859 apporta la réponse de Mgr de Mazenod aux objections du futur évêque: « Je n'approuve pas vos observations, disait-il, et je vous interdis d'en faire de nouvelles. Venez de suite, et n'attendez pas que je sois mort pour obéir à mes ordres. » « Hâtez-vous, lui écrivait aussi Mgr Taché; votre préconisation datera bientôt de deux ans. Le Pape vous regarde déjà comme un vieil évêque, et s'il vous écrivait, il vous donnerait le titre de *Vénérable Frère !* »

Il partit donc pour Saint-Boniface où il arriva le 23 juillet, en un costume aussi peu épiscopal que possible. Sa soutane était de même étoffe que les robes des Sœurs Grises; on l'avait teinte en noir, mais au cours du voyage, la pluie et le soleil firent disparaître la teinture et l'évêque-élu se présenta à la Rivière-Rouge dans un accoutrement extraordinaire.

Dès le 25 août, il quitta Saint-Boniface pour l'Europe. Le Fondateur le sacra à Marseille le 30 novembre.

Après un séjour de quelques mois en France, Mgr Grandin reprit, en avril 1860, le chemin de ses Missions. Le 9 juillet, il reçut à Saint-Norbert l'émouvante accolade de Mgr Taché; scène qui fut suivie, le lendemain, d'un accueil triomphal à Saint-Boniface.

L'évêque de Satala demeura moins de trois semaines auprès de son supérieur: il lui tardait de retourner à l'Île-à-la-Crosse, car les choses, semblait-il, n'étaient pas brillantes là-bas[62].

Le père Végreville et le père Moulin, celui-ci venu l'été précédent, avaient vraiment fort à faire pour garder leurs fidèles dans la piété et la foi. Après le départ de Mgr Grandin, le père Végreville, assailli par les jérémiades des Indiens qui regrettaient le prélat, fut même aux prises avec un cas pathologique fréquent chez les Cris: le *Windigo*.

---

[62] Cf. Id., *ibid.*, p. 57; Dom Benoît, *op. cit.*, t. I, pp. 400 ssq.; E. Jonquet, O.M.I., *op. cit.*, pp. 93 ssq.

Celui qui préoccupa le missionnaire était un Cris du lac Canot du nom d'Opikokiw (la cendre). Natif du lac Poule-d'eau, il s'était adonné aux superstitions idolâtres et passait pour maître en sorcellerie. Converti à l'Île-à-la-Crosse par Mgr Taché, il s'était montré aussi fervent catholique qu'il avait été païen passionné. Il lui fallait des pénitences extraordinaires pour vaincre les tentations violentes suscitées par ses souvenirs et les attaques de l'esprit malin... Un bon jour, il crut entrevoir des spectres, surtout une petite négresse qui l'avertit que l'abandon des croyances de ses pères le rendrait maladroit à la chasse et attirerait sur lui tous les maux. Le missionnaire l'ayant persuadé de mépriser ces fantômes, les visions cessèrent pour un temps. Mais après quelques mois, il mande le père à sa demeure, car il se sent transformer en *Windigo*: déjà la glace se forme dans sa poitrine et il lui prend des désirs fous de dévorer ses enfants [63]. Le prêtre crut plus sage de mépriser ces rêves et lui fit dire de prier avec plus de ferveur et de travailler davantage. Une seconde fois, Opikokiw délégua les siens pour supplier le père de voler à son secours; mais celui-ci prescrivit le même régime et bientôt la glace disparut et avec elle la tentation d'anthropophagie [64].

Le père Végreville était à peine remis de ses transes que deux émissaires, venus du portage la Loche, laissaient prévoir d'autres aventures. C'était au printemps de 1860. Un Montagnais du nom de « Grosse-tête » se sentait une inspiration semblable à celle de son confrère, le fils de la « Patte d'ours ». Il n'était point « fils de Dieu », mais prophète de l'Esprit-Saint. Trois divinités, ou trois anges, lui étaient apparus dans une vision: le premier s'appelait Dieu; le deuxième, Jésus; le troisième, Sainte-Marie. Cette trinité l'avait élu pour l'institution d'un culte nouveau. Il avait fait ouvrir, en pleine forêt, un chemin triomphal pour ses processions... et, chose plus grave, on menaçait de piller le magasin de traite, car les vivres étaient rares et le travail était banni de la religion de « Grosse-tête ».

---

[63] Cf. G. Dugas, ptre, *Un voyageur des Pays d'En-Haut*, Montréal, Beauchemin, 1924, pp. 101 ssq.

[64] Cf. V. Végreville, O.M.I., *Le Nehiyaw-Iyiniw*, p. 62. Arch. prov. Edmonton.

De bonnes âmes, inquiètes de ces lubies, supplièrent le prêtre de se rendre au portage. Il y confondit le visionnaire à la face de tous, en un triomphe facile et complet. En plus d'arguments théologiques, la légende rapporte qu'il se servit d'une preuve plus simple. Quand le prophète eût dépeint ses dieux dans tous leurs détails, le père demanda si l'esprit lui avait donné la main en l'abordant.

— Assurément, répond l'autre.

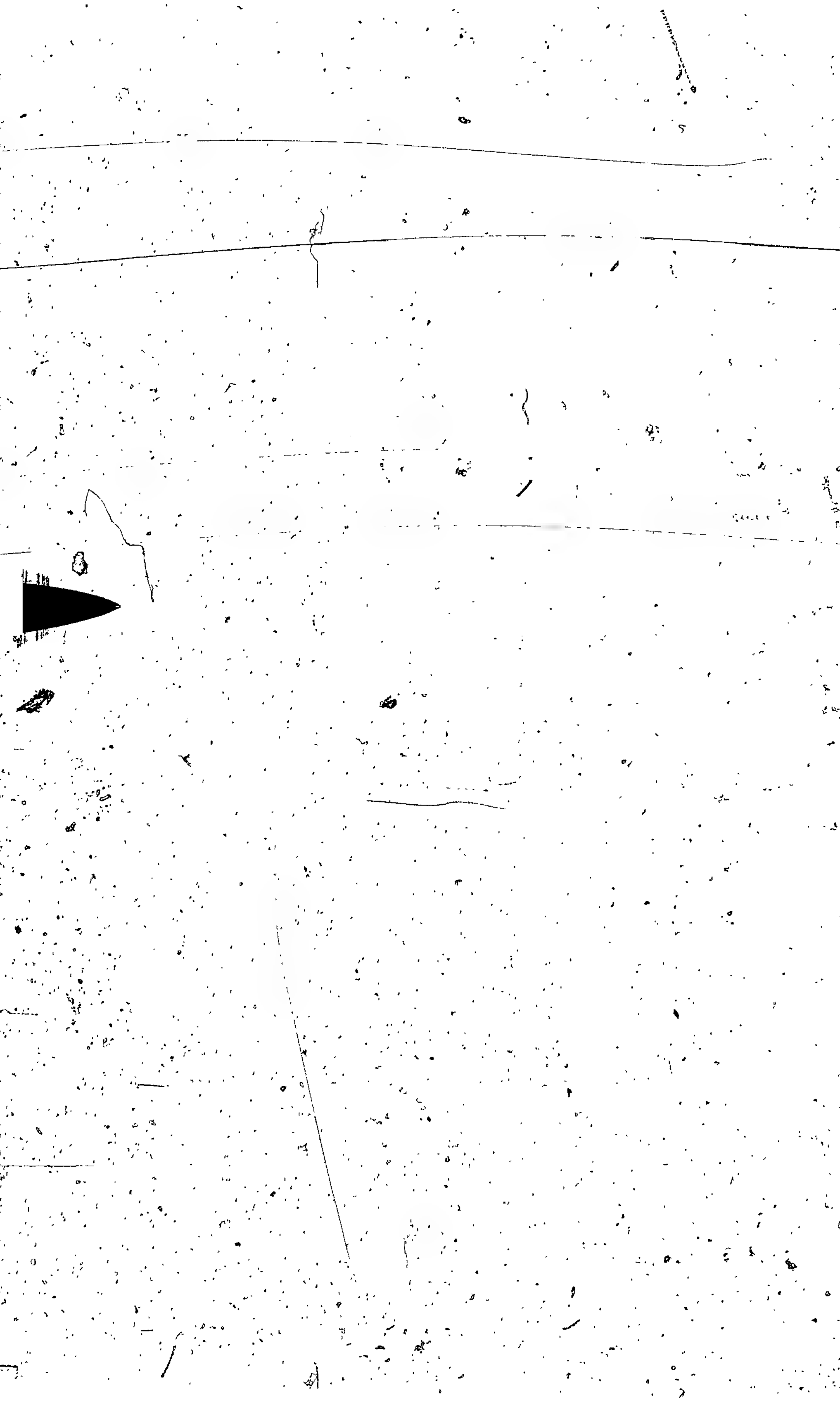
— Avait-il la main gantée ?

— Oui, il avait de beaux gants.

— Eh bien ! mon cher, reprend le père Végreville, c'est un signe que c'était le diable, ni plus ni moins; c'était pour cacher ses griffes qu'il gardait ses gants; car jamais on ne tend la main avec des gants !

Pareil argument sembla décisif et tous se soumirent [65]. Quant à la « Grosse-tête », il alla cacher son dépit dans sa famille où l'accueil ne fut pas plus fervent. Lorsqu'après avoir prêché une brève retraite, le père revint à l'Île-à-la-Crosse, il ne laissait de la nouvelle religion qu'un inépuisable sujet de joyeux discours dans les loges montagnaises.

65 Cf. J.-M. PÉNARD, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, p. 60; V. VÉGREVILLE, O.M.I., Lettre à Mgr Taché, Ile-à-la-Crosse, 29 juillet 1860, original, Arch. prov. Edmonton.



CHAPITRE IX

LES SAINTES « FILLES DE LA PRIÈRE »

Depuis 1858, le frère Bowes construisait un édifice dans lequel on mettait l'espoir d'un brillant avenir pour les œuvres et d'une ferveur plus grande pour les fidèles.

Car les Sœurs Grises viendraient dans la « Capitale d'une solitude ».

Elles étaient trois sur la liste des courageuses fondatrices. Deux d'entre elles étaient parties de Montréal le 4 juin; à Saint-Boniface, sœur Marie-Anne Pépin, native de La Malbaie, se joignit au groupe [66].

Sœur Philomène Boucher, originaire de Saint-Remi, n'avait encore que vingt-deux ans.

Sœur Agnès, Marie-Rose Caron, était née à Louiseville. Toute petite, elle souffrait de paralysie infantile au point que sa mère craignit qu'elle ne put marcher. Grâce à de ferventes prières, la fillette fit cependant ses premiers pas vers l'âge de deux ans. En 1848, elle assista à la profession de son ainée, Marie-Ursule, chez les Sœurs Grises de Montréal. Le désir de se faire elle-même religieuse et, d'autre part, l'obstacle qu'opposait son infirmité, la firent éclater en sanglots. Mère Rose Coutlée, Supérieure Générale, remarqua la jeune fille et s'enquit de son chagrin: celle-ci lui montrant sa jambe difforme reçut cette réponse, digne de Mère d'Youville: « Cette infirmité ne sera pas un obstacle à votre admission. Si Dieu vous veut Sœur Grise, vous le serez. » A l'âge de seize ans, Marie-Rose fut admise au noviciat.

---

66 Cf. *Chroniques...*, copie dactylographiée, Arch. de l'Hôp. Gén.

Le 22 mai 1860, sœur Agnès fut donc nommée, par Mère Deschamps, supérieure et fondatrice du couvent de l'Île-à-la-Crosse, la Mission la plus lointaine et la plus difficile encore acceptée par les Sœurs Grises; elle avait vingt-sept ans [67].

Le départ de Saint-Boniface eut lieu le 30 juillet. Mgr Grandin, gravement malade, fut porté de son lit à la voiture qui le conduisait au quai. Avec lui se trouvaient le père Jean Séguin, O.M.I., récemment arrivé de France, et le frère Boisramé. Les sœurs Agnès, Pépin et Boucher, ainsi que Marie-Luce Fortier, une tertiaire, se joignirent à la caravane. Les religieuses n'avaient jamais voyagé en barges, et leur première expérience les menait vers l'inconnu... Aussi versèrent-elles quelques larmes, malgré la joie d'entreprendre la dernière étape vers un terme tant désiré [68].

Et tandis que les barques descendent au fil de l'eau, les gais rameurs entonnent à pleins poumons :

> Dans les prisons de Nantes,
> Lui y-a-t-un prisonnier, gai, faluron dondaine,
> Lui y-a-t-un prisonnier, gai, faluron dondé [69].

Le 12 août, l'on abordait à Norway-House. Trop tard, car la flottille du Nord était partie déjà. Cependant, une barge chargée à plein bord pouvait transporter les voyageurs jusqu'au Cumberland. On s'entassa dans les coins libres; les sœurs s'installèrent entre une Indienne et sa progéniture, dégoûtante de malpropreté. De temps à autre, la mère croquait à belles dents la vermine cueillie sur elle-même ou sur ses marmots ! Et dans cette étroite embarcation, l'engeance malfaisante changeant aisément de logis, les passagers souffrirent bientôt de ces petits hôtes agaçants.

D'autres émotions s'unirent à ces misères. Sur la rivière Saskatchewan, par deux fois l'on faillit périr. A la première alerte, une tornade fut pressentie par un rameur qui fit vite abaisser la voile, et l'on put à peine gagner un abri: le lac, déjà, était démonté.

---

67 Cf. Dossier de ces religieuses, *ibid.;* F.-L. Desaulniers, *Les vieilles familles d'Yamachiche*, Montréal, Beauchemin, 1898, t. I, pp. 157, 163.

68 Cf. *Chroniques...*, t. I, pp. 9 sqq. original, Arch. de l'Hôp. Gén.

69 Cf. E. Gagnon, *Chansons populaires du Canada*, Montréal, Beauchemin, 8e édit., 1941, pp. 26-27.

Le frère Boisramé fut si effrayé qu'il ne cessa, pendant une demi-heure, de faire des actes de contrition. La seconde fois, la barque, s'étant dégoudronnée, s'emplit presque entièrement d'eau; mais on put de nouveau s'en tirer indemne.

Au Cumberland, une autre barge fut nolisée et, malgré la pluie, les portages et la mauvaise nourriture, on reprit gaiement le voyage. Il arriva, la nuit, qu'un membre de la « brigade », tombé entre les branchages qui soutenaient ses couvertures, se retirait d'un bourbier en assurant ses compagnons que l'eau n'était pas chaude au sous-sol.

Au fort La Ronge, on dut attendre des Indiens pour équiper un bateau. Mais après deux jours de travail, les rameurs abandonnèrent leurs maîtres sur les bords de la rivière Churchill, sans autre ressource que la patience, en attendant une barge promise par le « Bourgeois » de l'Île-à-la-Crosse. Le froid était vif et les vivres diminuaient de façon alarmante par suite de tous ces retards; et ce fut après douze jours seulement qu'on vit arriver l'embarcation. Dès le lendemain, on se remit en marche pour atteindre, vers les cinq heures du soir, le rapide de la Truite. Quand les bagages eurent été transportés, on entreprit de hâler la barge.

Elle est presque parvenue au haut, écrit le père Séguin, lorsque, ô malheur, un des colliers se casse: les autres hommes ne sont pas assez forts, la barque recule et va se jeter sous un bouillon d'eau qui l'a bientôt remplie; force fut alors aux sauvages de lâcher leurs colliers, et voilà notre barque au milieu du rapide, sens dessus dessous. On veut l'arracher, mais elle est prise entre des rochers et tous les efforts sont inutiles. Déjà la nuit est avancée, on l'attache alors à un arbre, et chacun se retire consterné de ce malheur d'un nouveau genre. Le lendemain, après que Monseigneur eut célébré la sainte messe..., on revint à la barque, mais tous nos efforts sont encore inutiles. Déjà nous désespérons de l'arracher; on parle d'aller en chercher une autre. Mais pendant que nous déjeûnons, notre barque se détache sans le secours de personne, prend le fil de l'eau et s'en va. Ce ne fut qu'à un mille plus loin que l'on put la saisir et s'en rendre maître. La barque n'est pas bien endommagée, mais nous avons perdu et les colliers des hommes, et le câble auquel ils étaient attachés; nous ne pouvions pas marcher sans cela. Il fallut donc aller chercher des colliers et un câble au lac La Ronge, ce qui demanda près de quatre jours. Nous ne partîmes que la veille de la Saint-Michel, au soir [70].

[70] J. Séguin, O.M.I., Lettre à Mgr de Mazenod, Ile-à-la-Crosse, 20 décembre 1860, dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. I, 1862, pp. 66-68.

Enfin, le 4 octobre, à cinq heures du matin, la barge entrait dans le lac de l'Île-à-la-Crosse.

Vers midi, raconte sœur Agnès, nous longions une belle pointe de sable; en la détournant, nous aperçumes quelque chose dans le lointain; nos cœurs battirent bien fort. Petit à petit, à travers les larmes qui coulaient de nos yeux, nous distinguâmes des maisons, puis une église dont le clocher élancé supporte la Croix, instrument de notre Rédemption, puis des hommes, des femmes, des enfants accourant de toutes les directions. Le rivage se couvre. Nous sommes encore trop éloignées pour leur parler, mais l'écho de leurs joyeuses fusillades fait tressaillir notre cœur d'une émotion impossible à décrire. Ces détonations disent et redisent au cœur sensible de Mgr Grandin le bonheur et l'allégresse de ses chers enfants des bois...

Enfin la barge touche le rivage; la foule s'agenouille et, pour la première fois, Mgr de Satala bénit son troupeau de l'Île-à-la-Crosse! Sa Grandeur était demeurée à jeun, afin d'avoir la consolation de dire la sainte messe... et, pour condescendre à nos vives sollicitations, Elle s'était revêtue de sa belle soutane violette. Les Sauvages étaient émerveillés, et transportés de joie; ils chantèrent avec enthousiasme à la messe pontificale. Agenouillées au milieu des Sauvages, sales, déguenillés, nous, Sœurs de la Charité qui les aimions tant, nous pleurions à chaudes larmes pendant que nos prières se mêlèrent à leurs chants. Avec amour nous fîmes à Dieu le sacrifice de notre vie, de notre santé et de nos forces [71].

La résidence des religieuses, semblable au presbytère, mesure 35 pieds par 24, avec un appentis au rez-de-chaussée. Sur la façade se trouvent deux fenêtres séparées par la porte d'entrée; celle-ci s'ouvre sur un passage où s'emboîtent trois autres portes. Celle de droite introduit dans la salle de classe; à gauche, c'est la cuisine où Marie-Luce, le cordon-bleu, peut voir une table, une armoire et un poêle; au fond, une chambrette meublée d'une table et d'un banc servira de réfectoire. Un étroit escalier, face au porche, mène à l'étage où un petit corridor dessert cinq chambres. Le plus grand appartement est la salle de communauté; son ameublement consiste en un poêle, deux tables, une armoire et six chaises.

Les premiers jours furent employés à la toilette du couvent. Comme il n'y avait pas de chaux dans le pays, on l'avait remplacée par de la glaise dont les restes jonchaient avec profusion les murs, les plafonds et les planchers. Les cheminées, construites,

---

[71] *Chroniques...*, t. I, pp. 23-24; 36-37.

comme toutes leurs pareilles dans la contrée, de torches de foin et de terre, laissaient dépasser des brindilles dont les Sœurs durent couper les plus dangereuses pour le feu.

Les lits étant alors d'un luxe injustifiable, pendant près de deux mois, le soir venu, les religieuses prenaient leurs couvertures et se couchaient sur le plancher, auprès du poèle, dans la salle commune. La maison était froide; et cette chambre étant orientée vers le nord, elles avaient peine à se réchauffer si le vent soufflait de là. Souvent, le matin, elles trouvaient une glace épaisse sur l'eau qu'elles avaient placée auprès d'elles pour la toilette du lendemain.

Le frère Dubé remit aux religieuses tous ses ustensiles, soit: trois chaudrons, une bouillotte, une poêle et un peu de vaisselle. Le menu était proportionné à ces trésors, car les missionnaires ne recevaient chaque année que deux sacs de farine et deux barillets de sucre dont une partie servait au salaire des employés.

Le poisson, sans assaisonnement, était l'unique mets de chaque repas avec un peu de pommes de terre; une tisane d'orge servait de breuvage; on ne grillait pas les grains pour en faire du café car ils devaient servir ensuite pour la soupe. Il ne fallait pas songer au thé, trop coûteux pour ces pauvres. Parfois l'on ajoutait à ce festin une mince galette dont la qualité variait selon la farine utilisée; celle qui venait de la Rivière-Rouge, fine et belle, était réservée aux jours de fête ou pour les malades; l'autre provenait de blé local passé dans un moulin à bras qui le broyait en quelques morceaux. On ajoutait à cette farine du poisson pilé, et l'on cuisait des galettes, toujours uniformes, à raison d'une seule par personne.

Étrangère à ce genre de vie, la supérieure se plaignit, après quelques jours, de ce qu'on manquait de poisson. Mgr Grandin lui indiqua alors une recette souvent utilisée par la suite: « Qu'il fallait recevoir avec actions de grâces ce que la Providence nous donnait et nous en contenter. »

Dès le six octobre, fut béni le couvent Saint-Bruno, ainsi nommé en l'honneur des Chartreux qui avaient aidé à sa fondation. Le même jour, on acceptait le premier patient, un garçonnet

du nom de Philippe. Comme « l'hôpital » n'avait point de chambre pour les malades, l'enfant passait la journée à la cuisine pour s'y chauffer; le soir, il couchait près du dortoir des sœurs. Comme sa maladie l'obligeait à sortir souvent, une religieuse se levait et, le tenant par le bras, le conduisait dehors dans les ténèbres...

L'émotion des fidèles fut portée à son comble en ce jour par la bénédiction d'un Enfant-Jésus de cire. Les yeux n'étaient pas assez grands pour le contempler à loisir et chacun faisait ses réflexions à haute voix dans la chapelle; les vieilles montagnaises répétaient admirativement leur exclamation favorite: « Ta ! ta ! ta ! ta ! ta ! », et les autres s'extasiaient: « Aie ! aie ! aie ! [72] ».

Après ces solennités, les pères prêchèrent une mission aux Indiens, puis se mirent eux-mêmes en retraite. Le 30 octobre, les exercices furent subitement clôturés par une visite aussi chère qu'inattendue: Mgr Taché arrivait à l'improviste dans sa Mission d'antan.

Quelle joie pour Mgr Grandin, pour les pères Végreville, Moulin, Séguin, les frères Dubé et Boisramé ! Quel bonheur aussi pour les religieuses de recevoir leur premier pasteur ! Ce fut, d'autre part, une grande consolation pour l'évêque de Saint-Boniface de constater les progrès immenses réalisés depuis son départ.

Au premier jour libre, écrit-il au Supérieur Général, une messe solennelle d'action de grâces fut célébrée en l'honneur de saint Raphaël, parcé qu'il avait entendu la demande souvent répétée: *ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria*. *Ad Propria !* Mon révérendissime Père, pardonnez à mon cœur qui donne ce titre à l'Île-à-la-Crosse. Ce cœur a battu autrefois si fortement sur cette plage lointaine et déserte, il l'a tant aimée ! Notre corps aussi y a souffert et l'a arrosée de ses sueurs; nous l'avons habitée pendant dix ans et pendant longtemps nous avons cru que nous y reposerions à notre heure dernière. C'est assez pour justifier l'appellation *ad propria*...

Oh ! oui, oui, *ad propria !* Dieu ! comme notre poitrine se soulevait sous les battements de notre cœur, à mesure que notre œil voyait se dessiner le riant tableau qu'offre à la vue le joli établissement de nos Pères de l'Île-à-la-Crosse ! Elle est gentille et proprette cette petite église, qui fixe les regards et semble s'abaisser pour laisser voir les proportions et les formes de la maison des Missionnaires Oblats d'un côté, et de l'autre du couvent des Missionnaires

[72] Cf. *Ibid.*, pp. 34, 35, 36.

Sœurs de la Charité. Et là-bas, à côté, sur la montagne, cette magnifique Croix, au pied de laquelle s'étend le gracieux paysage qu'elle abrite et protège de sa vertu divine [73].

Les deux prélats s'occupèrent ensemble des affaires religieuses de la contrée, décidant l'érection d'un nouveau vicariat apostolique pour les missions du Mackenzie, la fondation d'un poste au lac Caribou, etc. Mgr Taché écrivit alors une lettre filiale à Pie IX pour lui redire l'attachement de ses fidèles et de ses prêtres en face des attentats dont le Vicaire de Jésus-Christ était victime en Europe:

Pendant qu'au milieu des peuples civilisés et chrétiens, des princes de la terre et ceux qu'ils égarent ou laissent égarer, ferment les yeux à la douce lumière de la Foi, le Ciel fait luire ce brillant flambeau aux regards des pauvres sauvages infidèles qui habitent nos forêts; et les enfants des bois, qui n'ont pas encore abusé des grâces de Dieu, reçoivent celles que méprisent les fils ingrats qui abreuvent d'amertume l'âme de Votre Sainteté...

Déjà, dans plus de dix idiomes différents, nos nouveaux chrétiens adressent au Ciel des supplications ardentes en faveur de Celui, que dans leur langage simple mais si vrai, ils appellent le « Très-grand-homme-de-la-prière ». Et, pendant qu'un cri sauvage et barbare est poussé par des hommes civilisés, pour demander la destruction du plus saint et du plus légitime de tous les pouvoirs, un cri d'amour et de reconnaissance s'échappe du cœur de nos Sauvages chrétiens pour demander la conservation du Trône d'où jaillit la lumière qui éclaire les nations comme les individus [74].

Ayant réglé toutes les affaires religieuses, l'évêque n'attendait plus que la prise des glaces pour reprendre la route.

Mais, raconte-t-il, il y avait là, tout auprès, des Scolastiques, qui croyant entendre des entretiens en quelque chose semblables à ceux du vénérable père Benoît, en désiraient la prolongation. Elles demandaient non des orages et des tempêtes, mais au contraire, la continuation de la belle saison. Elles avaient été jusqu'à prophétiser que, contrairement à ce que l'histoire du pays pouvait faire prévoir, le lac de l'Île-à-la-Crosse ne se glacerait pas avant le 23 novembre, anniversaire du sacre de Mgr Taché. Cette prophétie s'accomplit à la lettre. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareille température en pareille saison. Ce n'est que le 24 novembre que l'on commença un peu à marcher sur la glace. Il fallut donc, le 23, passer par tout le cérémonial d'une fête pompeuse.

---

[73] Mgr A.-A. Taché, O.M.I., *Vingt années de Missions...*, pp. 140-141.

[74] Id., Lettre à Pie IX, Ile-à-la-Crosse, 23 novembre 1860, dans *Les Cloches de Saint-Boniface*, t. XLI, 1942, p. 213.

La nuit suivante, on se fit des adieux d'autant plus pénibles, ce semble, que les jours de la réunion avaient été plus heureux et plus gais [75].

Le 26 novembre, eut lieu l'ouverture de l'école pour environ vingt-cinq pensionnaires. Il fallait loger tous ces enfants ! Les fillettes couchaient dans la classe, qui servait également pour les repas et la récréation. Les garçonnets dormaient au presbytère où il était facile de les recevoir: leur lit, comme celui des pères, consistait en une peau placée par terre et en une couverture étendue sur soi; les vêtements servaient d'oreiller. Le matin, on secouait la literie et la plaçait dans un coin; ou bien, l'hiver, on l'étendait dehors sur des clôtures [76]...

Ce n'était pas une sinécure non plus de nourrir ces bouches affamées et de leur enseigner la bienséance à table !

Il fallait voir l'air indépendant de ces enfants de la nature qui allaient être soumis, pour la première fois, à une réelle discipline. Ils se chamaillaient, criant à tue-tête dans une langue que l'institutrice ne comprenait pas, tandis qu'eux-mêmes, ne sachant pas le français, éclataient de rire dès qu'on leur parlait !

De plus, comment maîtriser ces marmots, qui ne connaissaient pas le respect, surtout envers le sexe féminin !

Il fallait donc beaucoup de prudence et de douceur, écrivit sœur Agnès, il s'agissait de prendre sur eux de l'autorité et de l'ascendant, sans les brusquer ni les humilier; il fallait surtout le secours du Ciel et la bénédiction du Père Céleste. Nous pouvions semer, mais Dieu seul pouvait donner l'accroissement. Sœur Pépin le sentait, nous le sentions aussi, et pendant qu'elle donnait ses soins à ses chers enfants, nous priions Dieu de bénir ses efforts et de les couronner de succès. Se plaçant à la hauteur de sa position, elle s'étudia à se faire aimer et respecter des enfants...

Peu à peu elle gagna la confiance de ces petits mutins et les attacha à notre école qu'ils étaient libres de fréquenter ou d'abandonner quand cela leur plairait [77].

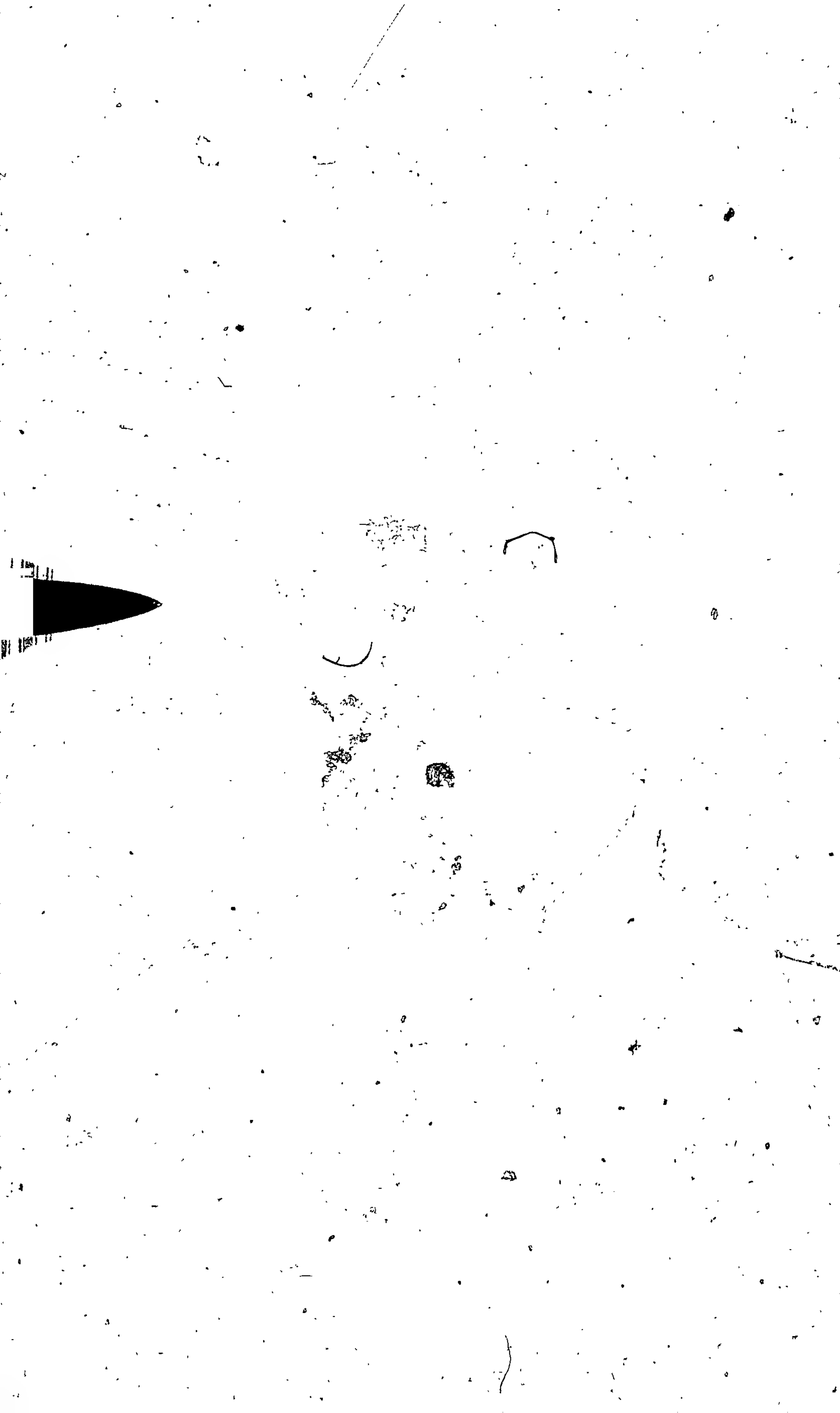
Certes, on ne peut trop louer le travail et l'abnégation des religieuses dans ce pays. Outre l'éducation des enfants et le soin des malades, il est tant de détails que le prêtre ne peut découvrir

---

[75] Id., *Vingt années de Missions...*, p. 143.
[76] Cf. Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., *Notes intimes...*, pp. 133-134, original, Arch. prov. Edmonton.
[77] *Chroniques...*, t. I, pp. 42 ssq.

et dans lesquels il faut pourtant qu'une main charitable et experte vienne guider le cœur de ceux qui, à peine arrachés à l'infidélité, n'ont pas encore pénétré le sens des maximes évangéliques.

Ces saintes filles apparurent comme une vision du ciel aux pauvres gens dont elles soulageaient les maux. Modèles vivants de prière, de noblesse et de travail, elles faisaient surtout comprendre à ces peuplades primitives, où la femme ne comptait pas, la sublime dignité d'une chrétienne.



CHAPITRE X

EN ROUTE

Pendant que les Sœurs Grises métamorphosaient leurs agneaux, les Oblats voyageaient pour leurs ouailles.

Le père Moulin alla à Carlton où on l'appelait à grands cris. De son côté, le père Végreville partit pour l'extrémité nord du lac Caribou afin d'y préparer la fondation d'une Église.

Ce voyage réalisait un rêve lointain de Mgr Taché. Incapable de se rendre lui-même chez les Mangeurs de Caribou, il y avait député le père Maisonneuve en 1851; en recevant un rapport défavorable, l'évêque n'insista point, mais il persuada M. Deschambault d'y fonder un poste de traite. En 1858, Pierre Morin y fit des affaires d'or: on pouvait donc vivre là-haut. C'en fut assez pour faire renaître le projet d'une Mission à cet endroit.

Le père Végreville y arriva le 31 décembre, trouvant une maisonnette presque terminée pour lui. Quand les Montagnais se présentèrent, le missionnaire put leur parler, sonder leurs dispositions, les visiter chez eux. Après avoir baptisé dix enfants, il repartit pour l'Île-à-la-Crosse où il arriva le premier avril 1861, résolu de tenter la fondation si longtemps désirée [78].

Tandis que les pères « pérégrinaient pour le Christ », les frères convers s'acharnaient au travail pour assurer la subsistance de la Mission. Dès le départ de Mgr Taché, le frère Boisramé commença la pêche; deux fois il se gela le visage en voyageant sur le lac. Le pêcheur attitré, un vieux Canadien du nom de Malbœuf,

---

[78] Cf. V. VÉGREVILLE, O.M.I., Lettres à Mgr Taché, Ile-à-la-Crosse, 2 avril 1861; 15 (?) avril 1861; copies, Arch. prov. Edmonton.

étant tombé malade, le père Séguin, et Mgr Grandin lui-même, durent l'aider à visiter les filets.

La pêche terminée, le frère alla couper du bois à quarante milles dans la forêt. Il demeurait avec son aide, un Métis du nom de David, dans une cabane de bois rond où les missionnaires allaient tour à tour lui dire la messe. Le père Séguin raconte comment il célébra un jour dans ce chantier:

Avant de commencer, on alluma un grand feu, mais la fumée qui m'étouffait me contraignit de le faire éteindre, de sorte que je dus célébrer sans feu, à l'exception de quelques petits charbons que le frère conserva pour empêcher les burettes de se geler avant l'offertoire et pour faire chauffer ensuite les linges destinés à dégeler les saintes espèces du Précieux Sang... Quand je touchais le calice, on aurait dit que c'étaient des aiguilles. Après la messe, je sortis pour me frotter les mains avec de la neige jusqu'à ce qu'elles fussent dégelées [79].

Un peu plus tard, Mgr Grandin dut aider le frère à scier au « godendard ». David ne manifestait pas grand vaillance et revint avec triple menton. « Le cher frère, remarque l'évêque, n'est pas revenu avec trois mentons, lui; à peine a-t-il pu sauver celui qu'il avait en partant: il n'est pas encore bien guéri [80]... »

À la Mission, les ressources n'étaient pas plantureuses. Mgr Grandin écrivait, le 15 mai:

Jamais nous n'avons été plus pauvres; les chaleurs ont dégelé notre poisson et n'ont pu faire fondre la glace; je ne sais où le poisson est passé, cinq rêts suffisent à peine pour nous faire vivre. Malbœuf et sa bande n'en a pas toujours assez et, pour nous, si nous n'avons manqué aucun repas, nous avons dû les retarder...

Pour comble de malheur, les patates font défaut; l'inondation de l'année dernière a fait manquer la récolte; notre cave a été inondée ce printemps: les quelques barils qui vont nous rester après les semences ne pourront pas se garder. Le laitage était d'un grand secours en été, malheureusement trois de nos vaches se sont noyées dans le *maskeg;* elles étaient sur le point d'avoir leur veau. Le veau unique de cette année que le frère Dubé élevait avec tant de soin est mort aussi; toutes ces pertes vont nous faire grand tort pour vivre cet été et pour avoir de la viande l'hiver prochain. La maladie continue aussi à retarder nos travaux. Le frère Boisramé a presque toujours été malade depuis un mois: il va bien mieux maintenant. Le frère Dubé a manqué mourir il y a

---

[79] Cf. P. Duchaussois, O.M.I., *Apôtres Inconnus*, Paris, Spes, 1924, p. 119.

[80] Cf. L. Boisramé, O.M.I., Lettre à Mgr Taché, Portage de la Barrière, 5 juin 1861, copie, Arch. prov. Edmonton.

quelques jours, il s'est évanoui trois fois dans la même journée: je crois qu'il n'aurait pas pour un an de vie, s'il n'avait pas ses animaux; mais il ne peut absolument s'occuper que d'eux et il ne peut même pas aller les chercher dans le bois [81]...

Au mois de mai, pendant la retraite des Indiens, la procession de la Fête-Dieu apporta un réconfort dans toutes ces misères.

Nos ornements n'étaient pas riches et le reposoir était bien simple, écrit Mgr Grandin; le dais était fait d'indienne ou de coton, et l'entourage de papier blanc découpé, avec des bouts de ruban de différentes couleurs; le reposoir était sur un coteau assez éloigné, au pied d'une grande croix plantée en 1858. Pour nous y rendre, nous traversions le camp des Cris: il y avait, parmi eux, encore un certain nombre d'infidèles; ces derniers n'osaient entrer dans l'église ni paraître à aucune de nos cérémonies; quand la procession passa, ils s'enfermèrent dans leurs loges; mais comme il s'y trouvait toujours quelques trous de balles, ces loges étant faites avec des peaux, ils ne manquaient pas de regarder et d'admirer. Ils entendaient surtout des chants enthousiastes de leurs parents et de leurs amis, et Celui qui, autrefois, guérissait les malades dans ces sortes de visites, guérit leurs cœurs dans cette circonstance [82].

Après cette fête, Mgr Grandin et le frère Boisramé partirent pour le portage la Loche où le père Séguin les attendait depuis le début du printemps. De là, ils se rendirent tous trois dans les missions du Mackenzie où le prélat demeura plus de trois ans.

Pendant que l'évêque visitait les Églises du Nord, le père Faraud devait le remplacer à la Mission Saint-Jean-Baptiste. Il y vint avec le frère Perréard qui repartit dès le 3 août, accompagnant les pères Végreville et Gasté désignés pour fonder la Mission Saint-Pierre à l'extrémité septentrionale du grand lac Caribou.

Le 1er octobre de cette même année 1861, le père Moulin commença de son côté une série de voyages qui le menèrent successivement au lac Vert, à Carlton, au portage la Loche, au lac Froid et dans la Prairie. Au lac Vert, il trouva une dizaine de familles, les visitant toutes dans leurs loges et leur parlant de religion. La plupart montrèrent beaucoup d'indifférence et ne voulurent pas faire baptiser leurs enfants sous prétexte que s'ils tombaient malades ils ne pourraient plus alors leur donner de « médecines »... La

---

81 Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., Lettre à Mgr Taché, Ile-à-la-Crosse, 15 mai 1861, copie, Arch. prov. Edmonton.
82 Id., *Notes intimes...*, original, Arch. prov. Edmonton.

vraie raison était leur polygamie: la plupart de ces Cris avaient deux ou trois femmes et craignaient les représailles de leurs parents s'ils les rejetaient [83].

Si les prêtres semaient ainsi la Bonne Nouvelle dans toute la contrée, les religieuses récoltaient par ailleurs les premiers fruits de leur dévouement. Les Métis de la localité commençaient à estimer les bienfaits de l'école, mais croyaient honorer grandement les sœurs en y envoyant leur nichée. Le vieux Sylvestre du portage la Loche ayant hiverné à l'Île-à-la-Crosse avec sa famille, on lui demanda à son départ pourquoi il n'avait pas mis ses enfants au pensionnat: « Ce n'est pas ma faute, répondit-il, les Sœurs ne les ont pas demandés; si elles les avaient demandés, je les leur aurais donnés [84]. »

Le bien se faisait donc, humblement, mais sûrement, en dépit des obstacles. Avec beaucoup de raison, Mgr Taché écrivait alors à son coadjuteur: « Rappelez-vous donc ce qu'était le pays et les sauvages quand nous sommes arrivés. En voyant les changements qui se sont opérés, pouvons-nous douter de l'action de Dieu ? » Et Mgr Grandin d'ajouter: « Oui, nous faisions l'œuvre de Dieu; ou plutôt Dieu faisait et fait encore son œuvre par nous. Mais nous sentions tant la fatigue que pour voir et reconnaître l'action divine, il nous fallait réfléchir et regarder en arrière [85]. »

Le mardi saint 1863, le père Faraud, aux prises avec ces problèmes et souffrant de rhumatismes aigus, accueillit deux voyageurs épuisés: le père Gasté et le frère Perréard qui avaient dû abandonner le père Végreville. Menacés de périr de faim à la Mission Saint-Pierre, ils avaient franchi cinq cents milles à la raquette pour venir se réfugier à l'Île-à-la-Crosse.

Par ailleurs, un heureux événement se préparait alors. Selon les plans dressés à sa dernière visite, Mgr Taché avait obtenu la division de son immense diocèse; en mai 1862, le père Faraud fut préconisé vicaire apostolique du Mackenzie. Il reçut cette nouvelle

---

[83] Cf. J. Moulin, O.M.I., Lettre au Supérieur Général, Ile-à-la-Crosse, 22 juillet 1862, copie, Arch. prov. Edmonton.

[84] Cf. *Chroniques...*, t. I, original, Arch. de l'Hôpital Général.

[85] Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., *Mémoire à S. Exc. Mgr D. Falconio*, copie, Arch. prov. Edmonton.

le 13 juillet de l'année suivante et il partit bientôt pour la France, décidé, comme ses aînés du « Berceau d'évêques », à refuser la lourde dignité. Mais il dut accepter, comme eux, le fardeau qu'imposait Rome.

Mgr Faraud ne fera plus à l'Île-à-la-Crosse que de rares et courtes visites. Il y laissait, lui aussi, une partie de son cœur. Il écrira plus tard à Mgr Taché:

J'ai quitté, hier soir, la Mission Saint-Jean-Baptiste, berceau chéri de notre enfance apostolique, où j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois, vous qui deviez être la tige de tout l'épiscopat du Nord. C'est là, vous le savez, qu'après avoir sondé toutes les richesses que Dieu avait mises dans votre cœur sensible, tendre, généreux, affectueux, je vous livrai le mien, alors ardent, bouillant pour le salut des pauvres âmes confiées à notre jeunesse. Dès ce moment, je ne fus plus simplement votre frère, mais votre ami, dans toute la force du terme, puisque Dieu était le centre de cette amitié, dont le salut des âmes était le rayonnement. Vous étiez David, et j'étais Jonathas. J'avais tout à gagner dans cette union intime, surnaturelle, et vous fort peu de chose, si ce n'est pourtant la consolation qu'on trouve toujours à savoir qu'on est aimé avec franchise et sincérité. Bien des hivers ont passé sur nos têtes depuis ce temps-là; nous sommes aujourd'hui les vieux du sanctuaire, et je me retrouve à votre égard, tel que j'ai toujours été, avec quelque chose de plus fort et de plus parfait que l'âge, la réflexion et les épreuves ajoutent aux impressions d'une verte jeunesse...

Quand reviendra le beau vieux temps du Nord? Jamais, parce que pour qu'il revînt, il faudrait être simples soldats, et nous sommes malheureusement capitaines [86]!

En même temps que le père Faraud disait adieu à de chers souvenirs, sœur Boucher, minée par la maladie, avait quitté l'Île-à-la-Crosse. L'année suivante, sœur Dandurand s'embarqua à Saint-Boniface pour venir la remplacer. Son voyage fut excessivement dur. Dans le portage du Grand diable, un Indien protestant qui faisait partie de la « brigade » s'infligea une lésion interne en trébuchant sous un fardeau. Sœur Dandurand le soigna avec zèle; mais un jour il fut pris de vomissements, et se laissant tomber dans les bras de la religieuse accourue en hâte, il expira en fixant sur elle des yeux angoissés et suppliants.

Quatre jours plus tard, un autre rameur se fit broyer le talon entre la barge et un rocher. La sœur coupa les lambeaux de chair,

[86] Cf. P. DUCHAUSSOIS, *Aux Glaces Polaires*, Lyon, 1921, pp. 187-188.



nettoya et cousit l'affreuse blessure, puis prodigua ses soins au blessé jusqu'à l'Île-à-la-Crosse où l'on aborda le 18 juillet 1864, vers les onze heures du soir [87].

En même temps débarquait un voyageur distingué: le père Florent Vandenberghe, O.M.I., Visiteur des Missions canadiennes. Partant dès le lendemain pour le portage la Loche, il espérait obtenir des vivres pour son voyage. Mais le père Moulin, un ascète à la mode du Nord, considérait la farine comme un article de luxe et avait omis de s'en approvisionner. Il ne put donc qu'exhorter le Visiteur à se contenter philosophiquement de viande pilée et de poisson sec, assurant que, bientôt, il trouverait ces mets exquis [88]...

Le 5 août, le père Vandenberghe revint à la Mission Saint-Jean-Baptiste, en compagnie cette fois de Mgr Grandin qui terminait sa longue tournée pastorale. Quelques jours plus tard, le père Gasté arriva du lac Caribou puis, le 15 septembre, on acclamait Mgr Taché en personne.

Après cinq jours de la plus douce intimité, le père Gasté dut repartir pour sa Mission lointaine. Puis le père Moulin alla préparer les fidèles de Carlton à la visite de l'évêque. A vingt-cinq milles de ce poste, il descendit de voiture pour suivre ses guides, à pied, jusqu'au campement. Rencontrant bientôt un carrefour, il suivit longtemps un des sentiers. Ne rejoignant pas ses compagnons, il pensa qu'ils continuaient leur chemin, et les poursuivit au pas de course pendant quelques heures. Exténué, il alluma enfin un petit feu, s'y reposa, et reprit la route au point du jour. Vers midi, il parvint à la loge d'un Cris qui faillit le fusiller en voyant ses enfants se sauver du prêtre en criant: *Windigo! Windigo!* Au même moment, les guides, ayant réalisé la méprise, arrivaient en toute hâte pour le ramener dans la bonne voie [89].

Pendant que le père Moulin se remettait de cette aventure, qui aurait aisément pu être fatale, les deux évêques prêchaient une grande retraite aux Montagnais de l'Île-à-la-Crosse.

Une nuit, Mgr Grandin, ayant congédié les gens, s'était retiré dans sa cellule quand on sonna à la porte. Mgr Taché, lui défen-

---

[87] Cf. *Chroniques...*, t. I, pp. 62-63.
[88] Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, p. 81.
[89] Cf. Id., *ibid.*, pp. 85-86.

dant de se déranger, va vite répondre et se trouve en face d'un grand nigaud qui lui dit:

— Ce n'est pas toi que je veux voir, c'est Mgr Grandin.

— Et que lui veux-tu à Mgr Grandin ?

— J'ai mal aux dents et ne puis dormir: je veux qu'il me chante tel cantique dont j'ai oublié l'air...

Mgr Taché, qui n'avait jamais eu un goût exagéré pour le chant, alla chercher un chou de Siam dans le jardin et le donna à l'intrus en lui disant:

— Tiens, mange ceci pour oublier ton mal de dents, et laisse-nous dormir en paix [90] !

L'évêque de Saint-Boniface et le Visiteur quittèrent l'Île-à-la-Crosse le 15 octobre. Le père Vandenberghe gardait un excellent souvenir et de Mgr Taché et de l'établissement.

Jamais, écrivit-il dans son acte de visite, je n'oublierai les heureux moments que j'ai passés à l'Île-à-la-Crosse dans la compagnie d'un prélat si justement aimé et vénéré. Ah ! quelle belle Mission ! Comme tout y respire la piété et l'édification ! En même temps, cette Mission rappelle, dans ses commencements surtout, tout ce que le dévouement a de plus sublime et de plus admirable. Avec quel bonheur j'ai été témoin de la foi de ce bon peuple montagnais dont la conversion est une des gloires de notre chère Congrégation: gloire que nous aimons à partager avec deux saints prêtres qui ont ainsi un véritable droit au respect et à la reconnaissance de tous les Oblats [91].

Quant à Mgr Taché, il note, au sujet de cette visite:

Ce que nous avons vu à l'Île-à-la-Crosse, la dernière fois que nous l'avons visitée, prouve jusqu'à l'évidence que nous n'avons pas prié en vain, la première fois que nous en avons foulé le sol [92]...

Après le départ de ces personnages, la santé de Mgr Grandin s'affaiblit grandement par suite de fréquentes hémorragies; mais il ne reçut du renfort, dans la personne du père Caër, que le 14 août 1865. Le lendemain de ce jour, une autre joie était réservée au prélat: l'admission d'un postulant, M. Saint-Germain, ancien

[90] Cf. Mgr V.-J. GRANDIN, O.M.I., *Notes intimes...*, original, Arch. prov. Edmonton.

[91] F. VANDENBERGHE, O.M.I., *Acte de visite pour les Vicariats de St-Boniface et de la Rivière MacKenzie*, Saint-Boniface, 31 mai 1865, copie manuscrite, Archives de l'Evêché, Le Pas, Manitoba.

[92] Mgr A.-A. TACHÉ, O.M.I., *Vingt années de Missions...*, p. 210.

élève du Grand Séminaire de Sandwich, employé de la Compagnie de la Baie d'Hudson: l'exemple des missionnaires l'avait entraîné à la vie religieuse. Après neuf mois de postulat et d'études, il accompagna Mgr Grandin à Saint-Boniface, pour y faire son noviciat [93].

Les voyageurs passèrent par le lac Vert et Carlton, car l'évêque, selon l'avis de Mgr Taché, voulait examiner le terrain pour ouvrir une route entre ces deux postes. Il avait obtenu l'aide des « Bourgeois », malgré l'opposition traditionnelle de la Compagnie à toute entreprise qui, même de loin, pouvait menacer son monopole commercial.

Durant l'absence de Mgr Grandin, la famine fut plus grande que jamais à l'Île-à-la-Crosse:

> Depuis six ans que nous étions ici, rapportent les *Chroniques du couvent*, tous les étés le poisson semblait diminuer davantage, mais en 1866, il y eût un jeûne complet pendant un mois. Tous les enfants qui avaient des parents autour étaient en vacances; nous avions avec nous une vieille avec sept orphelins. Il n'y avait absolument rien à la Mission en fait de provisions; pour faire les foins, il fallut tuer une vache. Il n'en restait que six; nous désirions beaucoup les conserver. Avant chaque repas, le frère Bowes allait visiter les rêts; il apportait quelquefois un poisson blanc, un brochet, un tullibi ou une carpe; puis, quand les partages étaient faits pour le réfectoire des Pères, pour les hommes engagés qui mangeaient à la cuisine, et pour nous-mêmes, les parts n'étaient pas grosses, sans galette et sans patates. Nous avions du lait..., ceux qui l'aimaient et qui pouvaient en prendre sans en être incommodés étaient les plus heureux. Nous avions un peu d'orge pour la soupe, mais en bien petite quantité [94].

De son côté, Mgr Grandin put se procurer à Saint-Boniface des chevaux et des charettes ainsi que toutes sortes d'objets « précieux »; par exemple: une grande chaudière de fonte et deux chaudières de tôle qui permettraient à la cuisinière de préparer désormais le repas de tous en une seule cuite; des poêles; des tuyaux; des poules, qui donnèrent des œufs en cours de route; et enfin des chats...

Tout alla parfaitement jusqu'à Carlton; mais là, il fallut s'aventurer dans le tracé nouveau. Il n'y avait aucun pont et fré-

[93] Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, p. 90.
[94] *Chroniques...*, t. I, p. 75.

quemment les voyageurs durent travailler eux-mêmes pour le rendre praticable; maintes fois, avant de quitter leur campement, ils durent prendre une demi-journée pour abattre des arbres; et malgré cela, le chemin n'était pas facile ni sans quelque danger.

Une Sœur Grise et une orpheline qui faisaient partie de la caravane conduisaient toutes deux leur charette attelée d'un bœuf. Ce n'était point tâche aisée, car des troncs d'arbres obstruaient la route et l'on devait passer par des côtes fort à pic; de plus, les bœufs ne se conduisaient pas par des guides et ne pouvaient suivre des ornières selon leur habitude car personne n'était encore passé par là. Il arriva qu'en une descente rapide, la voiture de la religieuse versa sur elle avec toute sa charge.

J'étais à cheval à quelque distance, raconte l'évêque: je courus vite, supposant que la pauvre sœur était au moins estropiée; elle se relevait quand j'arrivai et remettait à la hâte sur sa tête sa coiffe qui en était tombée. C'était un accident auquel une religieuse n'est pas absolument indifférente, cependant elle et nous, nous ne pûmes qu'en rire dans la circonstance et nous dûmes remercier Dieu d'en être quittes à si bon compte, car c'est tout ce que nous eûmes, ou plutôt ce que la bonne Sœur eût à déplorer. Nous remerciâmes le bon Dieu d'une protection si visible [95].

Quelque temps après, passant sur un terrain capitonné de mousse et de grandes herbes, Baptiste Pépin ne put retenir une plaisanterie: « La sœur devrait bien tomber ici, cria-t-il, il y a un bon matelas pour la recevoir ! »

Rendu au lac Vert après maints déboires, Mgr Grandin renvoya ses guides, y laissa temporairement les bœufs et deux vaches emmenées de la Rivière-Rouge, puis, équipant une barge empruntée, il atteignit l'Île-à-la-Crosse le 21 septembre, « fier comme un conquérant » d'avoir inauguré une voie commode et enrichi la Mission d'un « butin si précieux » !

Aux premiers jours d'octobre, le prélat repartait, avec son fidèle Baptiste, pour le lac Caribou où nul évêque n'était encore apparu. Si ce voyage fut une consolation pour les exilés de la Mission Saint-Pierre, il fut, pour Mgr Grandin, une source de mérites, car il endura des contretemps inouïs par suite de la tem-

[95] Mgr V.-J. GRANDIN, O.M.I., *Notes intimes...*, pp. 205 ssq., original, Arch. prov. Edmonton.

pérature détestable et de la paresse de son guide dont Baptiste ne put s'empêcher de dire: « Ce chétif-là, il faut le payer pour venir avec nous, et il se fait traîner tout le temps comme un monsieur; puis vous, vous vous fatiguez, et vous êtes plus malade que lui ! ».

Mgr Grandin revint à l'Île-à-la-Crosse le 4 février 1867. Un autre genre d'immolations lui était réservé à cet endroit.

Le 1er mars, les missionnaires prenaient leur souper au réfectoire quand un Indien courut les avertir que la maison, à laquelle le frère Bowes travaillait depuis deux ans, était tout en feu.

Notre premier mouvement, rapporte l'évêque, est de pénétrer dans l'intérieur; mais, dès qu'on ouvre la porte, la flamme éclate et s'échappe avec violence. Je parviens, cependant, jusqu'à notre chapelle privée, où je prends dans mes bras le tabernacle qui renferme la sainte Eucharistie. Tout à coup, le père économe s'écrie: « Sauvons la poudre ! » On sait qu'avec les sauvages tous les échanges se font en nature. Pour payer nos vêtements de peau, nos provisions, nos serviteurs, nous avons un dépôt d'étoffes, de plomb et de poudre de chasse. On brise la fenêtre du magasin; mais impossible de pénétrer, la fumée est suffocante. Il ne reste qu'à prendre le large pour n'être pas victimes de l'explosion. J'aperçois le frère qui a la direction des enfants occupé à jeter, par la fenêtre, leurs couvertures déjà tout en feu. Je l'appelle; il est à peine dehors que le plancher s'effondre. Nous nous éloignons du théâtre de l'incendie. Les Sœurs, les enfants, les voisins, tous, nous nous tenons là, debout sur le lac glacé, condamnés à voir périr le fruit de tant de travaux, l'objet de tant d'espérances. Mais voilà qu'une clôture en bois, qui séparait la maison de l'église, prend feu. Nous nous précipitons instinctivement vers l'église. Au même instant une détonation se fait entendre; c'est la poudre qui vient d'éclater, lançant dans toutes les directions des débris enflammés. Heureusement, personne n'est atteint. Au milieu de nos malheurs, Dieu a pitié de nous. Le vent qui poussait les flammes vers l'église change subitement, et les chasse vers le lac. L'église était sauvée.

A neuf heures du soir, tout était fini, c'est-à-dire tout était détruit. Je me trouvais sans asile, avec un père gravement malade, trois frères convers, dont un bien malade aussi, et dix-neuf petits garçons. Nous n'avions pas une couverture pour nous garantir d'un froid de vingt à trente degrés. L'incendie avait fait fondre la neige, nos pieds étaient mouillés, et pas un de nous ne pouvait changer de chaussure.

Le lendemain, j'étais sans bréviaire, sans rituel; je n'avais pas même un mouchoir pour essuyer mes larmes, et j'eus la faiblesse d'en répandre beaucoup [96].

---

[96] Cf. E. Jonquet, O.M.I., *op. cit.*, pp. 170-171.

Pendant que les ruines fumaient encore, les sinistrés se réunirent dans la chapelle du couvent pour y remercier Dieu de ce qu'au moins toutes les vies étaient sauves. Après le chant du *Te Deum*, l'évêque voulut consoler les siens par ses paroles: « Mes enfants, quand on a le bonheur d'avoir la foi, on courbe la tête avec résignation. Chaque épreuve doit nous attacher davantage à Jésus-Christ [97]... »

On retrouva dans les décombres les deux diamants des bagues épiscopales et une statuette de la Vierge laissée intacte par les flammes.

Il fallait réparer le désastre. Mgr Grandin partit, le 15 du même mois, pour le Canada et pour la France, afin d'y mendier du secours.

[97] Cf. Id., *ibid.*, p. 171.





Rangée du haut : PP. A. Maisonneuve, J. Moulin, P. Légeard, L. Legoff.
Rangée du bas : PP. J. Rapet, A. Lecorre, F.-X. Ancel, J.-M. Pénard.



Sœurs Grises du district réunies, à Beauval (1944).



S. Exc. Mgr Lajeunesse et les Chefs du lac Canot (1945).

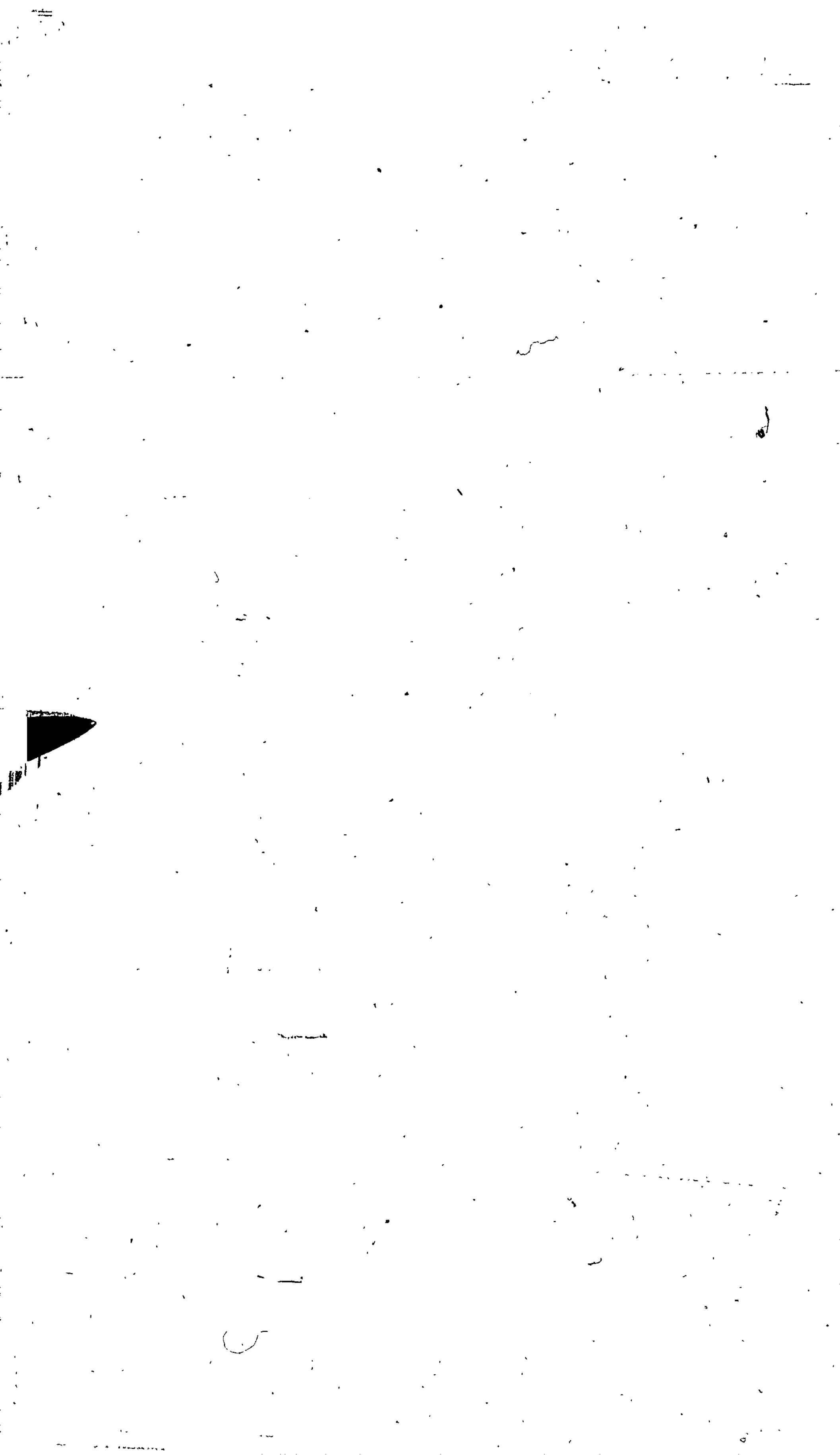


Michelis Bouvier.

LIVRE TROISIÈME

UNE CITÉ CHRÉTIENNE

(1867-1917)



CHAPITRE XI

VENEZ À MA VIGNE

Tandis que Mgr Grandin parcourait en raquettes les huit cents milles qui le séparaient de Saint-Boniface, le personnel de la Mission travaillait à réparer les dommages causés par l'implacable fléau.

Le frère Dubé installa les couchettes de ses dix-neufs garçons dans un réduit de 12 pieds par 14, éclairé par quatre vitres. Puis le frère Bowes reprit la tâche de refaire à neuf ce qui venait d'être anéanti : il s'enfonça dans la forêt pour préparer le bois d'une résidence où les Pères purent s'installer dès octobre suivant, quittant alors sans regret le « Château Saint-Jean » des temps héroïques, dont ils avaient dû rénover, pendant quelques mois, les antiques splendeurs.

De son côté, Mgr Grandin, ayant assisté au Chapitre des Oblats et obtenu de Pie IX de multiples faveurs, avait réalisé en France des quêtes fructueuses. Revenu au Canada, il partit de la Rivière-Rouge le 11 juillet 1868 pour l'Île-à-la-Crosse. Le 13 août, en traversant la rivière Saskatchewan, à Carlton, un bœuf effrayé renversa dans le courant rapide les dons les plus précieux qu'avait reçus le prélat : un calice surtout et un ciboire en vermeil reçus du Souverain Pontife; perte douloureuse, plus sensible que tout le reste au cœur de l'évêque [98].

Cinq jours plus tard, les charrettes s'engageaient dans le chemin du lac Vert. Mgr Grandin emmenait avec lui le père Pierre Légeard, O.M.I., le frère Augustin Némoz, O.M.I., et les postulants Leriche et Guillet.

[98] Cf. L. Soullier, O.M.I., *Vie du R. P. Légeard*, O.M.I., Paris, 1886, p. 42.

Les aspirants frères convers avaient eu, tous deux, un passé étonnant.

Le frère Leriche avait été saltimbanque dans le département de la Mayenne, et pendant quinze ans avait abandonné toute pratique religieuse, bien que sa maison fût si près de l'église qu'il aurait pu, sans en sortir, assister à la messe.

Un sermon sur la Vierge qu'il entendit par hasard le convertit à la piété. Mais la vie paisible de son village ne suffisait pas à sa soif de racheter le passé : il cherchait une occasion de se sacrifier totalement au service de Dieu et des âmes abandonnées.

Sa vocation lui fut révélée par ces paroles de Mgr Grandin à la profession religieuse de jeunes Oblats :

Si vous voulez venir avec moi, n'oubliez pas que votre vie sera un long martyre. Si vous venez par amour pour moi, vous ne résisterez jamais. Mais si vous venez pour Dieu, lui seul vous récompensera, comme il l'a promis: *Ego ero merces tua magna nimis.*

Après la cérémonie, le danseur rejoignit l'évêque et lui dit :

— Monseigneur, si vous daignez m'accepter, je suis prêt.

Le prélat hésitait avant de prendre avec lui ce chevalier d'aventures. Il demanda pourtant aux Petites Sœurs des Pauvres de garder la mère infirme de Leriche si les Oblats consentaient à le recevoir. Il en avertit le saltimbanque; dès le lendemain, il l'aperçut sur le chemin de Mayenne, brouettant délicatement la pauvresse vers l'hospice des vieillards :

— Il aime sa mère, se dit Mgr Grandin, touché : on peut compter sur lui.

Et il l'emmena en Amérique[99].

L'autre postulant, Célestin Guillet, était un ressuscité d'un autre ordre.

En 1863, pendant son service militaire, il fut atteint de la variole et transporté à l'hôpital. Dans son délire, il tenta de s'évader et on ne put le reprendre qu'au seuil de la cour. Il prit froid et, le mal empirant, il fallut l'administrer.

---

[99] Cf. P. Duchaussois, O.M.I., *Apôtres inconnus*, Paris, Spes, 1924, pp. 236-237.

Le soldat n'eut conscience que de la première onction. Durant la nuit, il parut expirer. Mais à ce moment même, sans signes extérieurs, la connaissance lui revint et ne le quitta plus.

Le lendemain, le médecin l'examina et dit à la garde-malade :

— Ma sœur, le n° 17 est mort, faites-le ensevelir.

Guillet, dans l'intime de son être, protesta, croyant crier et se débattre :

— Mais vous voyez bien que je ne suis pas mort !

Son corps cependant restait figé dans la rigidité cadavérique.

Comme la sœur procédait à la toilette mortuaire, elle perçut un soupçon de chaleur où reposait le scapulaire du Mont-Carmel. Cette coïncidence la détermina à attendre.

— Il est bien mort, pourtant, il n'y a pas de doute, affirmait une compagne, tandis que le malade redoublait ses protestations sans produire, hélas ! aucun mouvement perceptible.

Le lendemain, à sa visite, le docteur reprit la garde :

— Dites, ma sœur, voulez-vous faire des reliques avec le n° 17 ?

Constatant encore la même chaleur, elle supplia le médecin de surseoir à l'enterrement. Huit jours plus tard, une incision à la bouche et quelques frictions ne tirèrent aucun signe de vie. Mais vers six heures du soir Guillet poussa un grand cri.

Le n° 17 est ressuscité ! annoncèrent tumultueusement les malades à la religieuse qui rentrait. Le lendemain, la respiration recommença, et au quinzième jour le « revenant » put articuler ses premiers mots : la sœur lui dit, sans rien lui apprendre du reste, car il avait suivi toutes les phases du drame :

— C'est grâce au scapulaire que vous n'avez pas été enterré !

Pour témoigner sa reconnaissance, Célestin Guillet voulut se consacrer à jamais au service de Marie. La Vierge lui envoya un de ses fils, Mgr Grandin, qui le conquit par sa piété et sa flamme apostolique et auquel il demanda de l'emmener aussitôt [100].

Et maintenant, en cette fin d'août 1868, Guillet débarque à l'Île-à-la-Crosse avec ses confrères, tous fatigués, dévorés par les moustiques.

---

[100] Cf. Id., *ibid.*, pp. 109-110.

Après la bénédiction du Saint-Sacrement, l'évêque, en se rendant au presbytère, eut à passer sur les ruines de l'incendie : une cheminée encore debout attira ses larmes en rappelant le souvenir d'une si grande perte. Le palais épiscopal était bien pauvre : pas de lits, pas de meubles, quelques bancs et deux minuscules fenêtres; les missionnaires n'avaient pas de lampes, mais des chandelles de suif moulées sur place.

Les arrivants furent étonnés de tant de misère : mais ils étaient quand même heureux, car l'évêque leur avait dit au départ :

> Je ne vous promets pas le martyre d'un jour en répandant votre sang sous les coups de la hache ou du glaive, mais un martyre de langueur tous les jours, dans les souffrances et les privations pour le corps; et, pour le moral, la solitude, l'isolement et l'ingratitude [101]...

Pour soutenir les œuvres et les faire prospérer, Mgr Grandin donnait l'exemple du travail, aidant à l'arrachage des légumes, au bûchage du bois, au défrichement du sol, au battage du blé [102].

Un jour, pendant le dîner, l'évêque, lisant à haute voix les *Vingt années de Missions* de Mgr Taché, parvint à ce passage : « Les deux hommes de la prière arrivèrent à l'Île-à-la-Crosse le 10 septembre... » Les missionnaires firent remarquer qu'on était précisément en ce grand anniversaire. La lecture cessa aussitôt en signe de fête et, le soir, au chant du *Te Deum*, Mgr Grandin rappela aux fidèles ce qu'ils devaient aux prêtres qui les avaient évangélisés. « Je me consolai alors dans mes difficultés, écrivit-il à Mgr Taché, et je me disais que si vous aviez pu voir alors l'état actuel de la Mission, même après l'incendie et les misères que je déplore, vous eussiez été bien heureux; et assurément, dans vos beaux rêves, vous ne vous en promettiez pas davantage [103]. »

Mais il semblait que l'Île-à-la-Crosse fût vouée à tous les malheurs. Le 14 septembre, un cri s'éleva soudain : « Au feu! au feu ! »

Allumé par des enfants, il avait pris à des brindilles de paille et menaçait la grange où se trouvaient alors 150 boisseaux de blé

---

[101] C. GUILLET, O.M.I., *Mes notes*, manuscrit original, Arch. prov. Edmonton.

[102] Cf. J. CAËR, O.M.I., Lettre au Supérieur Général, dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. VII, 1868, p. 276.

[103] Mgr V.-J. GRANDIN, O.M.I., Lettre à Mgr Taché, 23 novembre 1868, copie, Arch. prov. Edmonton.

et autant d'orge, 2000 livres de « pémican » et 3 barils de poudre de chasse [104]. Au cri d'alarme, les pièces de la charpente flambaient déjà; des étincelles pouvaient à tout instant se communiquer, à travers les cloisons mal jointes, aux gerbes qu'on venait d'engranger, et tout aurait brûlé en un clin d'œil ! Mgr Grandin, accouru en hâte, versa sur le brasier une chaudière d'eau qui, à la surprise générale, suffit presque à éteindre la flamme déjà rendue au toit [105].

Quelques jours plus tard, l'évêque partait pour Saint-Albert, sa résidence habituelle désormais. Aux prises avec des difficultés financières, il se demanda un moment s'il ne retirerait pas les religieuses de l'Île-à-la-Crosse, pour éviter ainsi la construction d'un couvent dont on commençait à préparer le bois. Cette décision, notait-il avec tristesse, « diminuera nos dépenses, la gloire de Dieu et peut-être ma misérable vie, ce qui ne sera pas le plus grand mal. Cet établissement fait tant de bien, c'est réellement me tuer que de l'abandonner, mais enfin, dans l'extrémité où je vais me trouver réduit, que faire [106] ? »

L'évêque, par bonheur, n'eut pas à exécuter ce triste projet; et il sembla porter à la Mission Saint-Jean-Baptiste un plus grand intérêt encore. Après avoir passé l'hiver à Saint-Albert, il revient en 1869 y séjourner plus d'un mois.

Le 19 juin, à l'occasion du passage de Mgr Faraud et de Mgr Clut, un examen public eut lieu à l'école. Un auditoire comme jamais il ne s'en était vu dans la place constata l'efficacité du travail persévérant des religieuses : trois évêques, trois pères, les frères, le personnel du magasin de la Baie d'Hudson, l'équipage des barges d'Athabaska et toute la population du village !

Les élèves exhibèrent un savoir étonnant en catéchisme, histoire, grammaire et géographie. Une orpheline montagnaise lut parfaitement, dans un livre français, une page choisie par un auditeur. Cette fillette, infirme et marchant à l'aide de béquilles, était

---

104 Cf. P. Bowes, O.M.I., Lettre au Supérieur Général, Ile-à-la-Crosse, 3 janvier 1869, copie, Arch. prov. Edmonton.

105 Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus...*, t.I, p. 105; P. Bowes, O.M.I., Lettre aux Pères du Lac la Biche, Ile-à-la-Crosse, 27 septembre 1869, original, Arch. prov. Edmonton.

106 Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., Lettre à Mgr Taché, Saint-Joachim, 13 février 1869, copie, Arch. prov. Edmonton.

aussi une habile couturière et aidait en plus la maîtresse pour enseigner aux débutants.

Un petit Montagnais, noir comme un corbeau, étonna l'assistance par ses réponses assurées, utilisant ses petits doigts pour résoudre les problèmes d'arithmétique trop embarrassants.

L'école était fréquentée par quarante-trois élèves dont plusieurs externes; chaque matin, un des missionnaires allait les chercher au fort, à un mille de distance, et les reconduisait après la journée. L'enseignement et la pension se donnaient sans aucune contribution des parents de sorte que le budjet de l'évêque en était lourdement grevé, ce qui fait comprendre l'hésitation passagère qu'il avait eue l'hiver précédent.

Les Oblats goûtaient parmi les fidèles des consolations semblables à celles que les Sœurs recevaient de leurs élèves.

Peu de temps auparavant, ils avaient admiré la foi vive d'une bonne vieille montagnaise. Cette pauvre femme, dangereusement malade à une grande distance dans la forêt, ne voulut pas mourir ainsi sans sacrements : « Menez-moi à la Mission, répétait-elle, peut-être pourrai-je y communier avant de mourir : comme j'en serais contente ! »

Malgré sa faiblesse, la longueur et la difficulté du trajet, on se mit en route. Si les rameurs s'arrêtaient pour lui donner un peu de repos : « Allons : vite ! vite !, leur disait-elle, peut-être pourrai-je arriver à temps ! »

Le bon Dieu exauça le désir de cette belle âme. Rendue un soir à la Mission, elle y reçut immédiatement le Saint-Viatique et, le lendemain, à l'Angelus de midi, elle alla recueillir sa palme là-haut [107].

Après le départ de Mgr Grandin, le père Légeard resta seul avec le père Moulin. Le père Caër était sur le point de retourner en France; le frère Guillet devait se rendre au lac Caribou et le frère Bowes, parti depuis une semaine pour tracer un chemin entre l'Île-à-la-Crosse et le lac Vert, devait gagner un autre poste [108].

---

[107] Cf. Sr Pépin, S.G.M., Lettre, janvier 1870, dans *Les Missions Catholiques*, Lyon, t.III, 1870, p. 154.

[108] Cf. Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., Lettre au Supérieur Général, Saint-Albert, 17 novembre 1869, dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. IX, 1870-1871, p. 239.

Le père Légeard se rendit, en novembre, au lac Canot, pour s'y adonner à la pratique de la langue crise, au milieu d'un peuple fervent. La petite Mission reçut un précieux témoignage de sa piété reconnaissante : il la mit sous le patronage de la Bienheureuse Marguerite-Marie, pour la remercier, disait-il, « d'avoir guéri miraculeusement une de nos Sœurs, en janvier dernier, et de m'avoir guéri moi-même d'une grave infirmité qui menaçait de me mettre hors de service[109] ».

Les fidèles du lac Canot méritaient bien d'ailleurs l'estime de leur missionnaire. Nouveaux convertis, venus de milieux païens, ils possédaient la ferveur des premiers chrétiens.

Le principal personnage de la place était une veuve, Marie-Rose Piwapiskus. Son père avait quitté les prairies dès la venue du prêtre à l'Île-à-la-Crosse. Encore fillette, elle y avait été instruite par Mgr Taché dont elle se rappelait les catéchismes : quand il interrogeait les catéchumènes, les vieilles avaient peur de répondre, et lorsqu'il demandait : « Combien y a-t-il de Dieu », elles se cachaient le visage dans leurs châles !

Convertie à la foi, la famille *Piwapiskus* (petit fer), ne voulut pas retourner dans la païenne prairie dont elle craignait la volupté. Elle se fixa au lac Canot où se trouvait alors le vieux *Kakakiw* (corbeau). D'autres Cris, baptisés à leur tour, vinrent demeurer en ce lieu et en firent bientôt un château-fort de chrétiens.

Un de ces néophytes était *Oppikokiw* qui inquiéta le père Végreville avec ses songes de *Windigo*. Marie-Rose en avait épousé le fils; mais devenue veuve après peu d'années, elle ne voulut pas convoler de nouveau malgré les supplications de sa mère. Le père Légeard, consulté, l'orienta vers un apostolat supérieur qu'elle remplit merveilleusement pendant un demi-siècle : celui d'institutrice. Elle enseignait aux enfants le catéchisme et la lecture des caractères cris introduits par les missionnaires. Universellement respectée et jouissant d'une influence irrésistible, elle était connue sous ce seul titre de noblesse : *Okiskinohamakew*, la Maîtresse d'école.

Elle ne fut pas seulement institutrice des jeunes Indiens; elle fut surtout celle des missionnaires, leur faisant pénétrer les secrets

---

109 Cf. L. Soullier, O.M.I., *op. cit.*, p. 60.

de sa langue concrète, étrange aux débutants : elle enrichit leur vocabulaire, corrigea leur diction, aida même à composer leurs premiers prônes. Pendant cinquante ans, elle les servit de ses mains pendant leur séjour au lac Canot, procurant elle-même leur nourriture et veillant avec un soin maternel à ce qu'ils n'aient pas froid en cours de route.

La Maîtresse d'école mourut nonagénaire à l'hôpital de l'Île-à-la-Crosse le 5 juin 1931. Ses restes reposent au cimetière du lac Canot où une pierre sépulcrale redit, en langue crise, son titre et l'origine de sa foi.

Son souvenir y est immortel, car ses persévérantes leçons l'ont buriné dans l'âme des enfants qu'elle a si chrétiennement instruits [110].

Un des actes les plus fructueux du père Légeard fut donc de discerner la vocation de cette apôtre. Sa piété laissait ainsi son empreinte partout, et les Cris du lac Canot en ressentirent plus que tous les autres l'influence régénératrice.

A l'été 1870, Mgr Grandin, venant du lac Caribou, demeura dix jours à la Mission Saint-Jean-Baptiste; il repartit pour Saint-Albert le 1er août, en suivant le chemin tracé par le frère Bowes l'année précédente.

> Après avoir marié mon Jean-Baptiste avec une de nos orphelines, écrit-il, nous partîmes de l'Île-à-la-Crosse, lui et sa femme, les frères convers Perréard, Lalican, Leriche, et Alexis, un vieil ami des missionnaires, qui nous servait de guide. Arrivée à la rivière Castor, nous la trouvâmes excessivement gonflée par des pluies récentes. Constatant que la rivière n'était pas guéable, nous eûmes recours aux expédients ordinaires. Après avoir traversé sur un radeau les différents colis, il fallait songer aux bœufs et aux charrettes. Pour cela, sur l'avis d'Alexis, on attela trois bœufs aux trois charrettes vides. Alexis en conduisait deux; le frère Perréard, la troisième. Mais le bœuf du frère, trouvant qu'il était plus facile de nager dans le sens du courant, suivait le courant au lieu de le traverser. Pour mieux le diriger, le frère se porta sur le côté de la charrette flottante qui tourna aussitôt. Le frère tomba au fond de la rivière et disparut entraîné par le courant; il paraissait quelquefois à la surface, poussant des cris, mais il disparaissait encore. Je lui envoyai une absolution.

---

110 Cf. L. Moraud, O.M.I., « Histoire d'une maîtresse d'école », dans *Les Petites Annales de Marie Immaculée*, Lyon, t. XXVI, 1921, pp. 178 ssq.

Alexis s'occupait de ses bœufs et il était le seul qui sût nager et pût sauver le frère. Je le pressai d'aller à son secours. Dès que les bœufs eurent pris pied, il sauta à l'eau et nous ramena le frère Perréard à moitié asphyxié.

J'éclatai en sanglots. C'est ainsi que je fais dans mes voyages. Tant que le danger persiste, je suis assez maître de moi; dès qu'il cesse, il me faut pleurer.

Cependant, le bœuf et la charrette flottaient toujours; le courant les avait entraînés loin. Le bœuf, tombé sur le dos, ne remuait plus, la tête dans l'eau. Alexis le rejoignit, et tout en nageant put diriger la charrette et le bœuf vers le rivage.

Je me jette à l'eau, et me tenant à quelques branches, j'attire le pauvre bœuf qui, ne pouvant plus respirer, avait cessé de vivre [111].

A l'heure où l'évêque poursuivait son triste voyage, le père Le Goff, venu de la Mission Saint-Pierre, inaugurait par un séjour au portage la Loche une vie voyageuse comme peu de missionnaires en ont connue depuis saint Paul. En un seul hiver, il parcourut plus de 2500 milles à la raquette, car par principe, pour ne pas se rendre « mou » et « éviter ainsi la misère aux jours mauvais », il ne se reposait pas sur la traîne. Et ses voyages ne cessaient guère, car les Montagnais le mandaient auprès d'eux pour la moindre indisposition.

Plusieurs fois, écrit-il, je les soupçonnais de venir me chercher pour pas grand'chose. Et mes soupçons ne me trompaient pas toujours. Cependant, grâce à Dieu, j'eus toujours bien soin de ne pas laisser paraître ces soupçons ou de leur laisser voir que j'eusse la moindre répugnance à les suivre, de peur de les porter à négliger ensuite de venir me chercher lorsque le malade en aurait besoin [112].

En voyage, le père Le Goff ne portait pas de paletot. A quoi bon ? Quelque froid qu'il fît, sa soutane lui suffisait parce qu'il courait presque continuellement. Ses randonnées sont en effet légendaires, et l'on parle de ces courses homériques qui lui faisaient parfois franchir plus de soixante-quinze milles en un seul jour !

Pendant le trajet, il mangeait très peu : quelques bouchées à chaque repas. Cela ne le faisait pas souffrir, affirmait-il, parce qu'il n'avait presque pas faim. Mais le besoin de dormir ! Durant les onze années qu'il passa à l'Île-à-la-Crosse, il coucha toujours à la belle étoile dans ses excursions, et ne put jamais dormir.

---

[111] Cf. E. Jonquet, O.M.I., *op. cit.*, pp. 246-247.

[112] L. Le Goff, O.M.I., *Mémoires*, Saint-Albert, 1930, pp. 25 ssq. Arch. prov. Edmonton.

Jusqu'au milieu de la nuit, son sang « bouillait » d'avoir couru si longtemps, puis le froid le saisissait ensuite et chassait le sommeil! Il avait toujours grand-hâte que son guide se réveillât, afin de se remettre en route avant l'aube.

Pendant que le père Le Goff prêchait par la parole et l'exemple aux Montagnais et que le père Légeard christianisait les Cris, l'installation matérielle de la Mission progressait aussi. Au début de 1871, on inaugura un moulin à farine que Mgr Clut avait apporté de France. La nourriture en fut améliorée, car on put dès lors moudre passablement le blé récolté sur la ferme. L'on reçut du Mackenzie, en cette même année, quatre sacs de sel.

Quelle douceur! lit-on dans le journal des Sœurs Grises. Jusque là, nous avions été privées d'un condiment si nécessaire. Notre stricte pauvreté ne nous permettant que l'indispensable, et le sel coûtant assez cher, nous nous en privions le plus possible. Il y en avait toujours sur la table, mais dans la crainte d'en manquer absolument, personne n'y touchait. Une année, la Providence permit que notre part annuelle ne nous parvînt pas. Il nous fallut manger la viande et le poisson sans sel. Quand l'appétit manque ou que la maladie nous visite, c'est une dure mortification [118].

A l'été, Mère Charlebois, assistante générale, vint visiter l'école. Elle apporta, en même temps que la joie de sa présence et de ses conseils, des gâteries sans précédent : deux barils de lard, un sac de riz, et surtout du linge pour les Sœurs qui n'en avaient pas reçu depuis onze ans.

Tandis que le menu du réfectoire s'enrichissait de ces voluptés, le malheur planait sur la Mission. Au début de juillet, le père Légeard, seul à la maison, se trouva à la dernière extrémité. Le père Le Goff arriva en toute hâte du portage la Loche alors que le malade, attendant paisiblement la mort, unissait ses dispositions à celles de Jésus mourant sur la Croix seul et abandonné de tous.

Le lendemain, il était plus mal encore; ses yeux vitrés ne distinguaient plus rien; ses pieds étaient froids, et le râle de l'agonie obstruait sa gorge. Les ultimes prières avaient été dites quand on implora la Bienheureuse Marguerite-Marie. On commença une neuvaine et le cours du mal fut soudainement arrêté. Ce fut bientôt la convalescence et le 25 août le père Légeard assista pour la première fois à la sainte messe.

---

[118] Cf. L. Soullier, O.M.I., *op. cit.*, p. 74.

CHAPITRE XII

LA VOIX DE ROME

Au début de l'automne, en cette année 1871, Mgr Grandin séjourna quelques semaines à l'Île-à-la-Crosse. Il raconta aux Indiens la spoliation des États Pontificaux. Un Montagnais, Amable Thibayaze, douloureusement ému, lui demanda : « Ce grand chef qui pille ainsi notre Père, est-il de la société des chefs qui viennent traiter nos fourrures ? » Sur la réponse négative de l'évêque : « C'est dommage, dit-il, car nous aurions pu en venir à bout en ne leur donnant plus nos fourrures ! »

Les fidèles écrivirent au Souverain Pontife une lettre qui exprimait leur tristesse et leur attachement filial. Mgr Grandin en fit composer de semblables par d'autres groupes et les communiqua toutes au cardinal Barnabo qui en fit part à Pie IX. Celui-ci, vivement touché de cette sympathie naïve, adressa à Mgr Grandin une lettre de gratitude :

Que dirons-nous, Vénérable Frère, écrivait-il, des lettres très aimantes qu'on nous a remises de la part des Métis de Saint-Albert, des Montagnais de l'Île-à-la-Crosse et des fidèles de la nation des Cris, lettres que Nous n'avons pu lire sans une grande émotion de l'âme ? Leurs messages Nous furent d'autant plus agréables que la pitié et l'amour filial qu'ils traduisent sont plus insignes et plus fervents, et que la distance qui nous sépare est plus considérable. Nous souhaitons avec ardeur que tous ces Fils aimés sachent, par votre entremise, que le culte, la foi et l'amour qui les incitent à s'attrister de nos peines a été une grande consolation pour Nous; et Nous prions Dieu de tout cœur de confirmer leurs bons sentiments, de les défendre, et de faire en sorte qu'ils conservent, par des œuvres dignes, l'Esprit d'adoption par lequel nous sommes appelés, et nous sommes réellement, les enfants de Dieu [114].

---

114 Mgr V.-J. GRANDIN, O.M.I., Lettre à Mgr Taché, Lac du Rosaire, 1er octobre 1871, copie, Arch. prov. Edmonton. Cf. ID., Lettre à S. Em. le Card. Barnabo, Rivière Castor, 28 avril 1872, copie authentiquée, Arch. prov. Edmonton. PIE IX, Lettre à Mgr Grandin, 21 août 1872, copie authentiquée, Arch. prov. Edmonton.

Le 18 septembre, Mgr Grandin quittait l'Île-à-la-Crosse après y avoir nommé le père Légeard supérieur de la Mission. Tandis qu'il retournait péniblement à Saint-Albert, un grand acte s'accomplissait à Rome : le 22 septembre 1871, le pape Pie IX érigeait le siège épiscopal de Saint-Albert, y transférant Mgr Grandin qui devenait ainsi, à la place de Mgr Taché, le supérieur ecclésiastique de l'Île-à-la-Crosse.

L'évêque de Saint-Albert reçut ses bulles pontificales en avril suivant; il prit ensuite possession de son diocèse et le consacra au Très Saint Cœur Immaculé de Marie [115].

Dans sa première circulaire, il voulut louer publiquement l'œuvre admirable des Sœurs de la Charité à la Mission Saint-Jean-Baptiste :

Ces religieuses vraiment dignes de leur beau nom, écrit-il, nous ont rendu des services signalés par les soins empressés, prudents et charitables qu'elles rendent à nos malades. Après Dieu, c'est grâce à elles si notre cher père Légeard est revenu à la vie. Non seulement elles l'ont soigné avec charité, mais elles ont exposé leur santé et même leur vie, étant obligées, tout en faisant leurs travaux ordinaires, de le veiller assidûment. Aussi ces pauvres Sœurs, pendant plus de six semaines, n'avaient qu'une nuit sur deux pour se reposer. Depuis longtemps le cher frère Dubé ne serait plus de ce monde sans leurs charitables soins. Ne fût-ce qu'à cause de leur charité pour nous et pour nos malades en général, nous leur devons une véritable reconnaissance...

Je dois vous dire néanmoins que si les Sœurs n'avaient d'autre mission que celle de nous soigner dans nos maladies, je refuserais de suite leur secours. Les Sœurs de Charité ont une mission spéciale, mission que nous ne pouvons pas remplir par nous-mêmes. Vous savez à quel degré d'abaissement est la femme, même parmi nos chrétiens; l'histoire de nos mères et de nos sœurs nous fait comprendre quelle est la mission de la femme dans la famille. Que l'on compare la femme chrétienne de nos pays avec la femme chrétienne métisse et sauvagesse; la différence n'est-elle pas incomparablement plus grande qu'entre l'homme chrétien de France et l'homme chrétien de nos Missions ? Qui est-ce donc qui va donner à la femme ce qui lui manque pour être une épouse, une mère chrétienne, un ange de paix dans la famille ? C'est la mission importante des Sœurs [116].

Au moment où Mgr Grandin les remerciait ainsi, les religieuses de l'Île-à-la-Crosse veillaient sur les derniers jours du frère Dubé. Son état ne laissait plus d'espoir. Vingt-trois années d'un dévoue-

---

115. Cf. Documents originaux, Arch. prov. Edmonton.

116. Mgr V.-J. GRANDIN, O.M.I., Lettre circulaire, Rivière la Carpe, 14 avril 1872, copie authentiquée, Arch. prov. Edmonton.

ment sans pareil dans cette solitude avaient ruiné complètement ses forces. Excellent religieux et vrai père des orphelins, il s'endormit du sommeil des justes le 29 avril 1872. Il fut inhumé dans le cimetière de la Mission, entre deux garçonnets, comme il l'avait désiré, ne voulant point se séparer dans la mort de ceux pour qui il s'était dépensé ici-bas [117].

Le personnel de la Mission, cruellement décimé, réclamait à tout prix du renfort. Le père Léon Doucet, O.M.I., y arriva donc le 13 juin suivant; le lendemain, le frère Bowes revint encore une fois à l'Île-à-la-Crosse pour y construire un nouveau couvent. Le 2 octobre, à onze heures du soir, l'évêque de Saint-Albert y débarqua lui aussi à l'improviste :

> Je n'étais nullement attendu, raconte-t-il; aussi fut-on extrêmement surpris de mon arrivée: les pères et les frères, que je réveillai moi-même, se frottaient les yeux en me regardant; ils croyaient presque rêver. Je restai avec eux pendant sept jours seulement: la saison avancée et le froid, plus rigoureux qu'il n'est ordinairement à cette époque, ne me permettaient pas de prolonger plus longtemps mon séjour [118].

La mauvaise santé des missionnaires le surprit et l'attrista. Le père Légeard l'accompagnait quelquefois à table et mangeait un peu; mais il se retirait aussitôt, son estomac ne pouvant rien retenir. Le père Doucet imitait son supérieur, relevant d'une maladie grave; il ne disait la messe que depuis peu et ne pouvait encore réciter son Office. Le père Le Goff, sans être très fort, prêchait la mission des Montagnais. Bon gré mal gré, le prélat se mit à l'œuvre avec lui car l'hiver arrivait avant le temps, et il fallait en conséqence hâter les progrès de la retraite. Et d'autre part, les frères-convers, suivant les « errements des pères », devaient prendre eux aussi des repos forcés. Peut-être, disait l'évêque, que le départ du frère Dubé pour le ciel leur a donné l'envie de s'y acheminer tous ! Mais pour protéger les santés, il fallut enrichir le menu. Jusque là, la viande n'apparaissait sur la table que deux fois par semaine; on en eut désormais tous les midis gras, et même parfois une parcelle le matin [119].

---

117 Cf. *Chroniques...*, t. I, pp. 125-126.

118 Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., Lettre au Supérieur Général, Saint-Albert, 7 décembre 1872, dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. XII, 1874, pp. 495-496.

119 Cf. *Chroniques...*, t. I, pp. 139-140.



Au soir du dix octobre, jour où Mgr Grandin quitta la Mission, le père Légeard demanda aux Sœurs de recevoir chez elles une malheureuse, récemment convertie, que recherchait un Montagnais.

A peine était-on couché que « Faraud » frappait au couvent en appelant « Marie-Anne », à mi-voix d'abord, puis n'ayant point de réponse, avec des coups violents dans la porte. Les religieuses se levèrent en hâte et se mettant à la fenêtre, agitèrent une clochette pour appeler au secours. Mais rien ne bougeait au presbytère où brillait pourtant une chandelle.

Sœur Dandurand décida d'aller chercher les Pères. Pour n'être pas aperçue du mécréant, elle passa, avec Josepte Lajimodière, par-dessus deux clôtures hautes de six à huit pieds; pendant ce temps, sœur Agnès détournait l'attention de « Faraud » en sonnant sans arrêt. Sœur Dandurand trouva la porte du presbytère déjà close et la lumière disparue: le père Le Goff venait de terminer son Bréviaire et se préparait à dormir. La religieuse suppliant d'ouvrir tout de suite, le père voulut, de sa fenêtre, avoir des explications.

Tout ce tapage avait éveillé les frères qui, au récit de l'aventure, s'élancèrent au dehors, suivis des pères Le Goff et Doucet ainsi que de sœur Dandurand et de sa compagne. A la vue de cette armée, le pauvre Montagnais fut interdit: poussé par le frère Némoz, puis par le frère Bowes et par toute la troupe, il courut vers le lac, non par la barrière, mais par un trou où se faufilait ordinairement « Tonnerre », le gros chien de la maison. Rendu à son canot, il s'y précipita, pendant que les vainqueurs lui donnaient une dernière impulsion qui l'éloigna en peu de temps... !

Une fillette du couvent avait été tellement saisie par cette affaire que, le lendemain, elle se tenait à peine debout: « Ce Montagnais-là m'a cassé les jambes », expliqua-t-elle [120] !

Le 23 novembre, la Mission reçut un sourire du paradis ! Une religieuse, sœur de Louis Riel, fameux dans la politique de l'Ouest, était prise d'une fluxion de poitrine; on l'avait administrée, présageant une fin imminente. On se souvint alors du grand moyen qui, l'année précédente, avait sauvé le père Légeard. La malade

[120] Cf. *Ibid.*, pp. 133-134.

demanda donc la santé par l'intercession de la Bienheureuse Marguerite-Marie dont on lui fit avaler une relique minuscule. Les souffrances cessèrent sur-le-champ, et dès le lendemain, jour de dimanche, elle assista à tous les offices et reprit ses fonctions de sacristine. En reconnaissance de ce bienfait, elle obtint la permission de porter le nom de Marguerite-Marie qu'elle conserva jusqu'à sa mort, le 27 décembre 1883 [121].

En janvier 1873, les élèves de l'école donnèrent une séance en l'honneur de M. W. Christie, inspecteur des magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson dans tout le Nord. Après avoir reçu les compliments des écoliers, il fit ressortir, dans une allocution, le dévouement des Oblats et des Sœurs.

Ce discours nous fit grand plaisir, écrivit le père Légeard. Nos Métis sont si enfants, si incultes encore, qu'ils n'attachent pas grande importance à l'instruction. Nous avons beau pérorer sur ce sujet, tout naturellement, ils sont portés à croire que nous parlons pour nous-mêmes. Mais quand ils voient un personnage, le plus haut placé du pays, quand ils l'entendent parler comme nous, cela les fait réfléchir au prix de l'éducation. Aussi, le plus souvent, quand les officiers de la Compagnie passent ici, nous en profitons pour faire subir un examen solennel à nos enfants. Ces examens ont beaucoup contribué à donner à notre école de l'Île-à-la-Crosse la réputation dont elle jouit dans tout le Nord [122].

Un autre témoignage, venant de plus haut encore, devait bientôt réjouir l'excellente population de la Mission Saint-Jean-Baptiste.

L'année précédente, le Souverain Pontife, écrivant aux Métis et aux Cris, avait répondu en même temps à une adresse des Montagnais que Mgr Grandin lui avait annoncée.

Est-ce parce que leur adresse serait arrivée après ma lettre, explique l'évêque, ou parce que Sa Sainteté aurait cru que ses jeunes enfants, qui, si je m'en souviens bien, s'étaient dits ses fils derniers-nés, avaient besoin de plus de soins et de charité de sa part que les autres, je l'ignore; toujours est-il que je reçois pour eux une bien belle « instruction », on ne peut plus appropriée, non seulement aux besoins de nos pauvres Montagnais, mais de tous nos chrétiens. C'est pour cela que je vous l'adresse à tous pour que vous fassiez connaître à vos fidèles comment le Saint-Père explique les malheurs du temps, dont on leur fait assurément un argument contre leur foi: il y a plus de douze ans qu'un ministre protestant m'écrivait triomphalement que c'en était fait de l'Église

[121] Cf. L. Soullier, O.M.I., *op. cit.*, pp. 84-85.
[122] Cf. Id., *ibid.*, pp. 86-87.



Romaine, que son prétendu chef allait être précipité de son trône par ses propres enfants. L'année suivante, on insultait nos catholiques de la rivière Mackenzie en leur disant: encore un an et vous n'aurez plus de Pape. Que de sarcasmes de ce genre n'avez-vous pas entendus, et combien plus en entendent nos chrétiens. Le Saint-Père a répondu lui-même à tous ces sages, qui depuis si longtemps chantent son enterrement et celui de l'Église, en érigeant d'abord le vicariat du Mackenzie et plus tard la province de Saint-Boniface et le diocèse de Saint-Albert; il leur a montré que ses enfants rebelles, en le dépouillant de ses biens et de sa liberté, n'ont pu le dépouiller de son autorité. Enfin connaissant la faiblesse de nos pauvres chrétiens, il veut fortifier leur foi par un raisonnement simple et à leur portée et en même temps sublime et beau comme vous pouvez en juger.

Cette « instruction » est si belle que je tiens à ce que tous nos chrétiens en aient connaissance autant que possible; et pour que ces paroles du Saint-Père ne soient pas perdues on devra copier sa lettre sur le registre de chaque Mission. Que ceux d'entre vous qui évangélisent les Montagnais, ne manquent pas de faire remarquer à ces pauvres sauvages l'honneur que le Pape leur accorde et l'obligation que cela leur impose.

Ce n'est pas tout, le Pape nous donne, à nous aussi, une bien belle leçon; le ministère auprès des sauvages est bien pénible: ce n'est ni la chair ni le sang qui peut nous porter à l'exercer; il faut, pour soutenir notre courage, comprendre que leurs âmes sont le prix du sang d'un Dieu. Il faut que le grand Pie IX sente ce prix lui aussi pour leur envoyer cette nouvelle preuve d'affection au milieu de ses occupations et de ses tribulations si grandes et si amères; il a peut-être négligé d'écrire à quelque personnage puissant pour s'occuper de nos pauvres sauvages; il a comme notre divin Sauveur donné sa préférence aux simples et aux petits. Son exemple doit nous faire aimer notre ministère, nous y attacher plus que jamais et, s'il était possible que notre amour pour le Souverain-Pontife put augmenter, nous aurions certainement, par suite de cette charité dont nous recevons toujours des preuves, une nouvelle raison de l'aimer[123].

Voici la teneur de la lettre pontificale:

À mes chers Fils montagnais de l'Île-à-la-Crosse.

Chers Fils, salut et bénédiction apostolique. Si beaucoup de ceux qui ont reçu plus largement les bienfaits de ce Saint-Siège, rendant le mal pour le bien, se sont approchés et se sont levés contre Nous, cependant, mes chers Fils, le plus grand nombre de ceux qui, vivant près de Nous, dans les pays voisins, ou même par tout l'univers, détestent leurs crimes, n'épargnent rien pour Nous té-

---

[123] Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., Lettre circulaire, Saint-Albert, 6 mars 1873, original, Arch. prov. Edmonton.

moigner leur douleur, leur amour et leur respect. Plus Nous sommes amèrement affectés par la méchanceté des premiers, plus Nous Nous réjouissons également du respect des autres. Elles Nous ont donc été très agréables, les marques de votre piété filiale, à vous qui, bien que si loin de Nous et à peine nourris du premier lait de notre très sainte religion, montrez une foi si vive et manifestez pour Nous, en qui vous reconnaissez le Vicaire du Christ, un si grand dévouement, que vous paraissez plus amèrement touchés de nos épreuves que des vôtres propres. Tout en étant heureux de cela, nous craignons que votre foi, jeune encore, ne soit scandalisée de ce que vous entendez dire des forfaits de fils plus anciens de l'Église. Remarquez cependant que l'Église, en tant qu'épouse du Christ, doit reproduire en elle-même l'image de son époux divin; or, Lui-même, après avoir passé en faisant le bien et en guérissant, a été cloué à la croix par ce peuple qu'il avait comblé de toute espèce de bienfaits. Songez également que le divin Maître a dit à ses disciples: « Vous serez haïs de tous à cause de mon nom; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi », et qu'il a donné ce fait comme sceau de sa prédication. Souvenez-vous enfin qu'il a placé dans la Chaire de Rome une Pierre, sur laquelle il a édifié l'Église, contre laquelle les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir. Pour que tout cela se réalise, il ne peut se faire que les sectateurs du monde n'entrent pas en guerre contre l'Église, et surtout qu'ils ne dirigent pas les forces de l'enfer contre la Pierre immuable posée par le Christ; de sorte qu'il apparaisse avec évidence, non seulement qu'on s'attaque en vain à un fondement établi de façon divine, mais aussi que seront toujours brisés ceux qui tombent sur cette Pierre, et qu'ils seront écrasés, ceux sur qui elle aura tombé. Qu'elles ne diminuent donc pas votre foi, ces attaques contre l'Église et contre Nous, que vous déplorez à bon droit; mais qu'elles la confirment plutôt, et qu'elles vous excitent à implorer avec plus de ferveur et à attendre avec plus de confiance de la part de Dieu la Victoire qui doit suivre une guerre plus générale et plus dangereuse que toutes les précédentes et apparaître ainsi comme le plus éclatant de tous les triomphes, car pas un seul iota ni une seule syllabe des paroles qu'Il a prononcées ne peuvent rester sans réalisation. En attendant, Nous vous souhaitons les secours abondants de la grâce céleste et la plénitude des dons de l'Esprit-Saint. Comme gage de ces biens et comme

marque de notre bienveillance paternelle. Nous vous accordons avec amour, à vous tous, cher Fils, la Bénédiction Apostolique [124].

En cette même année, Mgr Grandin, qui avait reçu de l'Île-à-la-Crosse des travaux d'art indigène, entre autres, de magnifiques mitaines en peau de caribou, voulut, en se rendant en Europe, les apporter au Saint-Père. Pie IX, charmé de l'hommage délicat de ses « chers Fils », voulut, en signe de bienveillante acceptation, se mettre aux mains les moufles brodées [125].

---

[124] PIE IX, Lettre aux Montagnais de l'Ile-à-la-Crosse, Rome, 2 septembre 1872, Arch. prov. Edmonton. Traduction d'une copie latine authentiquée.

[125] Cf. Mgr V.-J. GRANDIN, O.M.I., Lettre circulaire, Rivière des Epinettes, juillet 1874, copie authentiquée.

CHAPITRE XIII

RÉCOMPENSE ÉTERNELLE

En dépit de la joie de se savoir les fils aimés du Père Commun, et comme pour mériter davantage cette estime, les Missionnaires eurent beaucoup à souffrir en 1873. La pêche n'avait pas été bonne en hiver et fut presque nulle au printemps et en été. Une inondation extraordinaire dégrada les chemins, renversa les clôtures, mina le rivage du lac au point d'inspirer des craintes sérieuses pour les habitations. L'orge ne rapporta que deux pour un. La récolte de pommes de terre fut en partie détruite par l'eau et la gelée. Enfin, la pêche d'automne manqua complètement par suite de la prise prématurée des glaces.

Cependant, rien ne pouvait décourager un apôtre de la trempe du père Légeard; et tous travaillaient ferme à instruire toujours mieux les fidèles de leurs devoirs de chrétiens. Montagnais et Cris rivalisaient de zèle et de foi. Durant l'été, les habitants du lac Canot bâtirent eux-mêmes une petite chapelle de 30 pieds par 20 dans laquelle ils réservèrent un appartement pour loger le missionnaire quand il irait les visiter [126].

Le 10 août 1874, s'inaugurait l'hôpital Saint-Joseph, construit par le frère Bowes. Avant de partir pour Saint-Albert où Mgr Grandin l'appelait, l'habile menuisier répara l'ancien presbytère qui devint l'école Notre-Dame du Sacré-Cœur. Ce titre provenait de la dévotion des fillettes pour une statue de la Vierge sous ce vocable et devant laquelle elles priaient chaque soir [127].

---

[126] Cf. L. DOUCET, O.M.I., Lettre au père Lacombe, Ile-à-la-Crosse, 10 janvier 1874, dans *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec*, No 21, mai 1874, pp. 77 ssq.

[127] Cf. *Chroniques...*, t. I, pp. 155 ssq.

L'antique hôpital Saint-Bruno échut alors aux Oblats qui s'y installèrent avec joie.

La Mission eut à déplorer aussi le départ du père Doucet, tandis que le père Moulin revenait d'autre part diriger l'établissement, pour décharger le père Légeard d'un fardeau trop lourd. Le frère Labelle remplaça le frère Bowes, et M. Dauphin, junioriste venu de France, prit la place du père Doucet pour la surveillance des garçonnets.

La santé du frère Némoz laissait beaucoup à désirer.

Depuis que je suis à l'Île-à-la-Crosse, écrivit-il, j'ai attrapé tellement de secousses que je commence à être ébranlé. Je crois que si je comptais tout le temps que j'ai passé dans l'eau, soit pour faucher le foin ou autres travaux, je pourrais dire sans mentir que j'y ai passé au moins la valeur de quatre mois complets. Dans l'automne de 1875, j'ai fauché dans l'eau à la glace du matin au soir; je n'ai pu trouver une seule place dans la prairie où j'ai pu poser une fois le pied sur la terre sèche. Au printemps dernier je suis resté plus de huit jours dans l'eau au moment de la glace fondante pour charrier du bois en « cajeux ». Aussi les rhumatismes se font sentir et ne me laissent pas toujours dormir tranquille [128].

Le cher frère n'était pas au bout de ses peines. L'année suivante, il s'égara deux jours dans la forêt, en revenant du lac Vert avec une paire de bœufs. « Je suis persuadé, déclara-t-il, que ce sont les prières que les sœurs ont faites avec tous les enfants de l'école de l'Île-à-la-Crosse qui m'ont fait sortir de ce mauvais pas. » En octobre 1876, revenant d'un chantier où il avait scié 14,000 bardeaux, il faillit se noyer dans un canot d'écorce, que la glace du lac, en train de se former et tranchante comme un couteau, fendit à son insu.

Vers le début de l'an 1875, les enfants de l'école rédigeaient leurs vœux accoutumés, quand une fillette songea tout-à-coup: « Si nous écrivions à Notre Saint-Père le Pape ! » L'idée fut acclamée et la meilleure calligraphe écrivit, à genoux, la lettre suivante:

Très Saint-Père. Nous, les petits enfants Métis et Sauvages de Notre-Dame du Sacré-Cœur de l'Île-à-la-Crosse, ayant entendu souvent les Révérends Pères qui sont venus nous apprendre « la prière », et les bonnes Sœurs

---

[128] A. Némoz, O.M.I., Lettre au Supérieur Général, Ile-à-la-Crosse, 16 janvier 1875; Cf. Lettres au même, 15 janvier 1876; 31 décembre 1876, copies, Arch. prov. Edmonton.

qui nous font la classe, nous parler de notre bon Père, le « Grand-chef-de-la-prière » qui est à Rome, nous dire combien il fait pitié, parce qu'un mauvais roi lui a pillé tout son bien, et que les mauvais priants le font souffrir tous les jours, nous nous sommes dit: nous autres, petits enfants, nous allons lui écrire pour lui dire que nous l'aimons beaucoup. Oui, très Saint-Père, nous vous aimons de tout notre cœur. Nous voudrions bien faire quelque chose pour vous soulager; mais comme nous sommes trop pauvres, nous voulons tous les jours prier le Sacré-Cœur et la Sainte Vierge pour qu'ils vous gardent et vous défendent contre les méchants, afin que vous ne fassiez plus pitié [129].

Cette lettre, accompagnée d'un bouquet spirituel, fut envoyée à Mgr Grandin qui la transmit au cardinal Franchi. Peu de temps après, l'évêque reçut pour les écoliers ce message autographe du Souverain-Pontife: « Que le Seigneur vous bénisse et vous dirige dans toutes vos voies... »

L'été 1875 amena le départ du frère Labelle et l'arrivée du père Gérasime Chapellière, O.M.I.; le père Moulin alla fonder la Mission du lac Vert et le père Légeard redevint supérieur à l'Île-à-la-Crosse.

La retraite fut presque nulle à l'automne. Autrefois, les Indiens, avant de partir pour leurs quartiers d'hiver, venaient tous ensemble s'approvisionner au magasin quand les barges revenaient d'York avec leurs charges de marchandises; les missionnaires en profitaient pour leur prêcher une mission. Mais les provisions de la Compagnie venaient maintenant au lac Vert par le chemin de Carlton. Du lac Vert, les barges ou les canots se rendaient facilement à l'Île-à-la-Crosse, de sorte que les marchandises pouvaient y arriver presque chaque jour. Les Indiens n'étaient donc plus obligés de se réunir vers la mi-septembre; beaucoup d'ailleurs possédaient des jardins qu'ils ne pouvaient quitter au moment précis de la récolte des pommes de terre [130]. Cet abandon de la retraite automnale avait peu de conséquences, car les Montagnais, sous l'influence sans pareille du père Le Goff, avaient acquis vraiment un *esprit* chrétien [131]. De son côté, l'école qui reçoit désormais du Gouvernement une subvention annuelle de $300.00, progresse de plus en plus. Les parents semblent mieux

---

[129] Cf. L. Soullier, O.M.I., *op. cit.*, pp. 109-110.

[130] Cf. P. Légeard, O.M.I., Lettre au P. Martinet, dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. XV, 1877, pp. 315-316.

[131] Cf. Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., Lettre à Mgr Taché, Cumberland, 30 juillet 1875, copie, Arch. prov. Edmonton.

comprendre le rôle de l'éducation. Mais les enfants, eux, restent des enfants, et c'est dans le travail et la patience que le bien doit se faire.

Sur ces entrefaites, une grande épreuve frappa le couvent. Sœur Dandurand, providentiellement ramenée des portes du tombeau en 1869, expirait paisiblement le 8 novembre 1877, première Sœur de la Charité à reposer dans le cimetière de la Mission. Les fidèles vinrent tous prier sur la tombe de cette sainte « femme-de-la-prière » qui, depuis quatorze ans, n'avait vécu que pour les servir et avait tant travaillé à leur salut.

La santé du père Légeard se maintenait alors assez bonne; à la fin de 1878, la fièvre scarlatine sévissant dans la plupart des foyers, il put faire lui-même, en l'absence des autres pères appelés au loin, la visite de ceux qui requéraient son ministère. Mais dès janvier 1879, le mal empira. Après Pâques, malgré une faiblesse extrême, il prépara les plans d'un vaste édifice qu'il voulait élever pour servir à la fois d'école, d'orphelinat, d'hospice et d'hôpital. Il avait envoyé des bûcherons préparer dans la forêt le bois nécessaire. Au mois de mai, quand ils revinrent, le missionnaire, presque mourant, se traîna à la fenêtre pour les voir passer; et songeant aux difficultés qui surgiraient à sa mort « Pauvre maison ! soupira-t-il... Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

Le premier juin, il alla recueillir sa récompense éternelle. Les obsèques eurent lieu parmi les sanglots de son peuple dont l'affliction était un incomparable éloge; il était certes un prêtre extraordinairement doué, un apôtre généreux, digne successseur des Taché et des Grandin dont il avait recueilli et accru l'héritage.

Le père Légeard « a contribué peut-être plus qu'aucun autre à faire de l'Île-à-la-Crosse la plus belle Mission du Nord [132] ». « Sous sa ferme et sage administration, la Mission avait atteint son plein développement; elle ressemblait à une moisson mûre [133]. »

---

[132] J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, pp. 170-171.
[133] L. Soullier, O.M.I., *op. cit.*, p. 124.

CHAPITRE XIV

ÉPIS FÉCONDS

À la mort du père Légeard, c'est au père Le Goff que revint la tâche de diriger les travaux du futur couvent; vers la fin de juillet 1879, on dressait la charpente de l'édifice qui devait être inauguré deux ans plus tard.

En novembre, le père Le Goff reçut de l'aide par l'arrivée du père Joseph Rapet, O.M.I., qui avait dû venir à pied du lac Vert à l'Île-à-la-Crosse, à travers bois, manquant de vivres, et par une température glaciale.

Le 27 mai 1880, Mgr Grandin revint, pour la première fois depuis cinq ans, visiter sa chère Mission:

> Le lendemain de mon arrivée, raconte-t-il, je fis ma visite au cimetière. À l'ombre de la croix principale, placée au centre, repose notre bon père Légeard. Il attend la bienheureuse résurrection au milieu des sauvages qu'il a baptisés et instruits, et qui l'ont précédé ou suivi dans la mort. À une extrémité du champ funèbre, il y a une autre croix que je distinguai tout de suite entre toutes, et aussitôt je me dirigeai vers la tombe qu'elle surmonte. C'est celle du cher frère Dubé; il repose entouré des petits garçons recueillis et morts à la Mission et dont la plupart ont été soignés par lui avec la charité d'une mère. Je vais aussi réciter un *De profundis* sur la tombe de la sœur Dandurand, qui, elle aussi, a succombé à la peine. Elle est là, cette bonne sœur, au pied d'une croix de bois, et autour d'elle reposent dans la paix les pauvres sauvagesses, les petites filles qu'elle nourrissait autrefois et vêtissait de l'industrie de son travail. J'ai les yeux pleins de larmes et le cœur plein de regrets; et je me dis que c'est dans ce champ tranquille, peuplé de tant de morts regrettés, que j'aimerais moi-même à trouver la place de mon repos [134].

Mgr Grandin partit pour le Cumberland vers la fin de juin, après quelques jours passés au portage la Loche. Avant son départ, il écrivit, dans le registre officiel:

---

[134] Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., Lettre au Supérieur Général, Rivière la Loche, 13 juin 1880, dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. XIX, 1881, p. 259.



Je dois dire qu'à chaque visite que je fais à cette Mission, je constate un accroissement de bien, d'esprit chrétien dans la population; on voit que réellement le bon Dieu étend son règne, sa bienveillante domination sur les pauvres habitants du pays. Les quelques désordres qu'on signale; et dont on semble si effrayé, ne paraissent tant que parce qu'ils sont plus rares; ils sont une preuve de la rage du démon qui ne cède le terrain que malgré lui, et s'efforce de reprendre ce qu'il a perdu [135].

Le 13 juillet, la Mission perdait deux excellents serviteurs: le père Chapellière qui allait résider au lac Maskeg, et le frère Landry rappelé à Saint-Albert; à l'automne, le père Moulin et le frère Némoz vinrent les remplacer.

Le père Chapellière, malgré son jeune âge, était un apôtre de grand mérite, universellement estimé des Cris dont il maîtrisait parfaitement la langue. Mais sa carrière, hélas ! devait être bien courte: il se noya, le 11 juillet 1882, « martyr de sa charité ».

Embrasé de zèle, il avait fait l'impossible pour fonder sa Mission, travaillant de ses mains presque jour et nuit, sans négliger pourtant les âmes qu'on lui avait confiées; il en avait converti déjà un bon nombre et s'était gagné l'affection de tous.

Ces pauvres gens se trouvant alors sans vivres, le père ne savait quel parti prendre pour les aider, car il avait épuisé ses ressources, l'hiver précédent, à nourrir les enfants de son école sans aucune aide des autorités civiles. La chasse étant donc la seule ressource possible, il fallut s'y résigner, et le missionnaire suivit ses néophytes pour les instruire.

Après une journée de marche, non loin du lac Maskeg, ils atteignirent une nappe d'eau où foisonnaient les oies sauvages. Pendant la traversée, le canot du père Chapellière sombra tout-à-coup sous le choc des vagues. Il était accompagné de six Indiens dont trois se noyèrent avec lui, pendant qu'il tentait de les sauver, donnant sa vie, comme l'avait dit le Maître, comme preuve de son suprême amour [136].

En 1881, un autre apôtre incomparable, le père Le Goff, quittait la Mission Saint-Jean-Baptiste. Si les Montagnais de l'Île-à-la-Crosse et du portage la Loche avaient, comme les Cris du

---

[135] Id., *Acte de visite*, original, Arch. prov. Edmonton.

[136] Cf. O.M.I., dans *La Semaine Religieuse de Laval*, t. XIII, 1881-1882. pp. 742-743.

père Légeard, progressé si vite et si bien dans la foi, c'est à lui surtout qu'ils en étaient redevables [137].

Depuis 1874, utilisant les rares loisirs laissés par ses prédications et ses voyages, cet éminent linguiste avait composé, en montagnais, plusieurs ouvrages qu'il fit imprimer plus tard. Ce fut d'abord un sermonnaire; puis, en 1876, une Histoire Sainte dans laquelle il montrait la Providence préparant le monde à la venue du Messie; en 1877, il avait rédigé une grammaire de la langue montagnaise pour aider les jeunes missionnaires dans leurs études.

Il fut assisté dans ces travaux par la vieille « Catherine ».

C'est sur elle, sur son assistance que je comptais pour faire quelque chose de passable, écrit le père Le Goff.

Me voilà donc chez la vieille. Elle demeurait avec son gendre, sa fille et leurs enfants, sur le bord du rapide par lequel le lac de l'Île-à-la-Crosse se décharge dans la rivière aux Anglais, à cinquante milles de la Mission. Leur maison n'était pas grande, certes, et je devais composer tout haut. Pour ne pas être troublé par les enfants, on les envoyait s'amuser dehors. Il était entendu entre la vieille et moi que nous ne chercherions pas à faire prévaloir obstinément nos idées; que toute notre application nous la mettrions exclusivement à la recherche de la vérité, de la vraie doctrine.

Me voilà donc composant tout haut, et la vieille m'écoutant de ses deux oreilles. Quand le mot ne venait pas, ce qui arrivait à tout bout de champ, je tâchais de lui faire comprendre ce que je voulais dire, et comme elle était très intelligente, elle me comprenait vite et vite aussi me donnait le mot que je cherchais. Si j'employais un mot qui put choquer ou scandaliser, vite elle m'arrêtait et me donnait le mot qu'il fallait. Si ma phrase prenait une tournure irrégulière, elle m'arrêtait et me faisait recommencer. Et c'est ainsi que cette bonne vieille m'a appris, peu à peu, à donner toujours à mes phrases une vraie tournure montagnaise [138].

Avec le départ du père Le Goff, le jeune père Rapet devenait directeur de la Mission. Quelques jours plus tard, le frère Labelle, un merveilleux ouvrier, revint à l'Île-à-la-Crosse; on y mit bientôt à profit ses talents multiformes pour la construction d'un métier à tisser que désiraient les religieuses. En janvier 1882, Sœur Agnès monta une pièce de « catalogne » de trente verges de longueur. C'était un chef-d'œuvre pour le pays; et tous les gens voulant voir fonctionner cette machine, les religieuses entendirent des myriades de Aie ! aie ! aie ! et de Ta ! ta ! ta ! admiratifs...

---

137 Cf. J.-M. PÉNARD, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, pp. 181-182.
138 L. LE GOFF, O.M.I., *Mémoires...*, Arch. prov. Edmonton.

Peu de temps après l'introduction de cette nouveauté, mourait à l'hôpital une jeune Crise dont l'histoire tenait du prodige.

Vers 1876, le père Chapellière, étant allé visiter le lac Poule-d'eau, y fut reçu froidement par les idolâtres. Il voulut cependant, avant de partir, célébrer la messe parmi eux. Il demanda à son hôte la permission de « faire sa prière » dans sa demeure. « Volontiers » répondit-il; et, s'adressant aux siens, il leur commande le silence et leur défend de fumer pendant que le Père prierait le Grand Manito.

Le missionnaire offrit le saint Sacrifice pour la conversion de ces païens: Dieu seul peut savoir combien sa prière fut fervente! À la fin de la cérémonie, il parla une dernière fois aux Indiens du Dieu tout-puissant qui les avait créés et qui les aimait tous; il avait envoyé son Fils sur la terre pour les sauver par les « remèdes de la religion », tels que le baptême, la confession et la communion.

Pendant que le Père prêchait, il aperçut une jeune fille tout en larmes, sans pouvoir deviner le motif de son émotion. Au moment du départ, en donnant une poignée de main à chacun, il la reconnut: elle lui dit:

— Comme je serais heureuse de prier, mon Père, mais je ne sais que faire, il n'y a personne ici pour m'instruire.

Il lui recommanda d'implorer chaque jour le bon Dieu; puis l'ayant encouragée de son mieux, il retourna à l'Île-à-la-Crosse.

Au mois de juin, le missionnaire allait entreprendre une expédition apostolique, quand cette jeune fille arriva du lac Poule-d'eau avec plusieurs de ses parents:

— Me voilà, dit-elle au Père, je viens te trouver pour que tu m'apprennes la prière, car je veux devenir chrétienne.

— Je pars pour le lac Canot, lui dit-il, il y a là plusieurs de vos proches, venez tous avec moi et je t'y instruirai.

Les parents de la jeune fille se rendirent au camp païen, à huit milles de la chapelle. Chaque jour, la pauvre enfant parcourait cette distance à pied pour venir assister aux catéchismes, écoutant avec avidité et ne se lassant jamais. Enfin, soigneusement préparée, elle reçut le saint Baptême. Au père qui voulut l'admettre en même temps à la communion elle répondit:

— Oh ! je désirerais bien recevoir le bon Dieu, mais je ne suis pas encore assez préparée pour cela.

Et comme le missionnaire s'étonnait de cette hésitation, elle lui dit:

— Te rappelles-tu, mon Père, quand tu priais au lac Poule-d'eau ? J'assistais à ta prière alors, et au moment où tu élevais dans tes mains le Pain du bon Dieu, à la place du pain, j'ai vu tout-à-coup une grande lumière, et au milieu de cette lumière, un petit enfant d'une ravissante beauté qui, de ses menottes, m'appelait à lui; c'est pour cela, mon Père, que tu m'as vu pleurer. Comprends-tu maintenant pourquoi je sens bien que je ne suis pas assez préparée pour communier ? Si tu le veux, j'irai avec toi à l'école de l'Île-à-la-Crosse; là, tu pourras encore m'instruire et j'y ferai ma première communion.

Quelque temps après le premier contact de son âme avec Jésus-Hostie, Sarah, c'est le nom qu'elle avait choisi au baptême, dut suivre ses parents dans leur village; ils voulurent lui faire fonder un foyer; mais son cœur était à l'Île-à-la-Crosse; c'est là elle le savait, que dans la blanche hostie du tabernacle résidait le Bien-Aimé. De fait, quelques mois plus tard, elle vint seule à la Mission Saint-Jean-Baptiste.

— Maintenant, dit-elle, je viens pour rester. C'est ici que je me donne, c'est ici que je veux vivre et mourir.

Elle fut accueillie avec joie par les Sœurs Grises et elle devint leur fille.

Quelques années se passèrent dans la joie parfaite. Puis elle fut prise d'une maladie étrange. Mais pendant les trois mois que dura son supplice, elle ne perdit jamais son sourire. Souvent elle chantait son bonheur en des cantiques français qu'elle avait vite appris.

A ses derniers jours, elle dit au prêtre qui vint l'assister:

— Ah ! mon Père, quand je serai au ciel, je vais prier pour que les Indiens se convertissent et « prennent tous la prière »...

Sentant venir le moment suprême, elle entonna un chant à la Vierge:

J'irai la voir un jour,
Au ciel, dans la patrie,
Oui, j'irai voir Marie,
Ma joie et mon amour.

Sa voix se tut soudain et elle expira, allant, sans aucun doute terminer son cantique là-haut. C'était le 16 avril 1882[139].

[139] Cf. L. Balter, O.M.I., « Faits d'autrefois », dans *Les Petites Annales de Marie Immaculée*, Lyon, 1910, t. XX, pp. 217-224; *Chroniques...*, t. I, pp. 233, 238; Lettre du R. P. J. Teston, O.M.I., à l'auteur, octobre 1945.

CHAPITRE XV

JOIES ET TRISTESSES

Le 22 juin de cette même année, le père Julien Moulin quitta définitivement l'Île-à-la-Crosse après s'y être dépensé, plus que nul autre peut-être, pour le salut et l'instruction de tous, Métis, Montagnais et Cris; et toujours, il s'était trouvé en charge de la Mission dans les moments les plus pénibles. Au lac Vert, il rencontra le père Dauphin qui venait le remplacer [140].

En 1883, un événement remarquable vint encourager les missionnaires. Le père Louis Soullier, O.M.I., Assistant-Général, visita les maisons de sa Congrégation dans le Nord canadien.

Ce fut, pour l'illustre voyageur, une expérience édifiante. Les rivières étaient changées en torrents par suite de la crue des eaux; les équipages s'embourbaient dans les chemins inondés, et force était aux passagers de barboter dans la boue. Pour Mgr Grandin qui l'accompagnait, la chose n'était pas neuve, mais le Visiteur ne s'était jamais trouvé à pareille fête.

On raconte qu'un jour, l'évêque, le prenant en pitié, insista pour le porter dans un mauvais passage. Après maints refus, le père Soullier finit par céder et le prélat partit avec son fardeau. Malheureusement, au beau milieu du marais, le pied lui manqua, et « Sa Révérence », culbutant par-dessus le chef de « Sa Grandeur », fut précipitée dans la boue avec sa monture.

Après avoir goûté d'autres amusements de cette nature, les voyageurs atteignirent l'extrémité sud du lac Vert. De là, ils se rendaient en barge à l'Île-à-la-Crosse. Pendant neuf jours, logés sous une petite tente et dévorés par les maringouins, ils attendirent les guides qui devaient les y prendre.

---

140 Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, p. 183.

Mgr Grandin profita de ces loisirs forcés pour enseigner à son hôte le vocabulaire du Nord.

— Mon Père, lui dit-il vous avez dû voir souvent dans nos écrits l'expression «être dégradé», en savez-vous le sens précis?

— Ma foi, non.

— Eh bien, repartit l'évêque, actuellement, nous sommes dégradés!

— Alors, je saurai bien ce que cela veut dire désormais, de reprendre le père Soullier, peu habitué, à Paris, à de semblables inconvénients.

Enfin, le 22 juillet, à dix heures du soir, les barges abordaient au magasin de la Compagnie, à l'Île-à-la-Crosse. Les pères n'attendaient plus les voyageurs, car la date annoncée pour leur venue était passée depuis longtemps. Tous étaient à se coucher quand un Montagnais accourt, tout essoufflé, en disant que Mgr le « grand-priant » était arrivé au fort, avec un autre « gros-priant », une espèce de « pape »...

On alla vite les-y chercher; et comme l'eau avait emporté les quais, le Visiteur fit une connaissance plus approfondie des agréments du Nord en débarquant, à onze heures du soir, dans l'eau et la boue. Mais ce n'était pas tout encore. Les religieuses ayant réservé tout ce qu'elles avaient de meilleur pour cette visite, l'évêque craignit que le père Soullier n'eût une fausse impression du menu habituel; il ordonna à la cuisinière de ne mettre sur la table absolument rien autre que ce qui y figurait en temps ordinaire.

En conséquence, le lendemain, on ne vit au déjeûner que du poisson sec et des pommes de terre. À midi: soupe d'orge, galette d'orge, poisson sec et un peu de beurre. Le soir: copie du dîner. Après le souper, le père Soullier, dont l'estomac ne pouvait évidemment souffrir un régime aussi spartiate, prit à part le père Rapet: « Je connais maintenant assez bien votre menu ordinaire, lui dit-il, si vous vouliez reprendre l'extraordinaire, vous me rendriez grand service[141]... »

À cause sans doute de ces petites misères, le Visiteur fut extrêmement satisfait de ce qu'il vit à l'Île-à-la-Crosse. Racontant ce « voyage long et pénible », il écrivit aux missionnaires:

---

[141] Cf. Id., *ibid.*, pp. 184 ssq.



Marie-Rose, la « Maîtresse d'école ».



Inauguration de la grotte (1945).

Types métis.





Magloire Maurice.

Nous sommes heureux aujourd'hui de l'avoir fait, parce que nous avons acquis une expérience assez complète des misères que vous rencontrez vous-mêmes sur ces affreux chemins et sur tant d'aûtres. Impossible d'ailleurs d'être à meilleure école. Nous bénirons Dieu toute notre vie d'avoir eu pour guide et pour modèle, durant ces trois mois de pérégrination, un évêque vraiment apostolique, exemple parfait d'abnégation et de dévouement, de douce condescendance et de noble simplicité [142]...

Dans le registre de la Mission, le père Soullier nota:

Cette visite nous comble de consolation. Nous considérons comme une grâce précieuse l'occasion qui nous est offerte de voir de nos yeux ce premier théâtre du zèle de nos Pères dans ces régions reculées. Et nous remercions avec effusion de cœur Mgr le Révérendissime Vicaire de nous en avoir fourni les moyens et d'avoir bien voulu partager avec nous les fatigues d'un long et pénible voyage. Ces fatigues sont aujourd'hui bien oubliées. Nous sommes tout à la joie de goûter la rencontre d'une chère portion de la famille et le complet triomphe de notre sainte foi dans ce coin du monde. Nulle part notre apostolat n'a été plus manifestement béni. La Mission de l'Île-à-la-Crosse présente l'heureux spectacle d'une chrétienté pleine de ferveur...

Nous avons ainsi une Mission fondée de toutes pièces par près de quarante ans de travail, de peines et de privations. Elle fait le plus grand honneur à notre Congrégation, et nous pouvons à bon droit la considérer comme un admirable instrument pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Bénis soient tous ceux des nôtres, pères et frères, qui, depuis l'apostolique initiative du père Taché, en 1846, se sont succédé à ce poste d'honneur, et à force de courage, d'abnégation et de persévérance, dans la misère et les tribulations de tout genre, ont réussi à doter cette contrée d'un établissement dont l'histoire est déjà si glorieuse et dont l'avenir est si plein d'espérance. Ces généreux missionnaires ont noblement mérité de l'Église et de la Congrégation [143].

De son côté, Mgr Grandin affirmait:

Cette chère Mission de l'Île-à-la-Crosse est toujours celle qui nous donne le plus de consolations. Nous avons là non seulement des chrétiens mais une population christianisée [144].

Les fidèles, en effet, possédaient la foi des premiers siècles de l'Église. Les natifs étaient puissamment entraînés par quelques vieux Canadiens, employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

---

[142] L. Soullier, O.M.I., *Acte Général des visites canoniques faites dans le Vicariat de Saint-Albert*, Paris, 1885, p. 5.

[143] Id., *Acte de visite de l'Île-à-la-Crosse*, 28 juillet 1883, original, Arch. prov. Edmonton.

[144] Mgr V.-J. Grandin, O.M.I., Lettre à Mgr Taché, Saint-Albert, 3 septembre 1883, copie, Arch. prov. Edmonton.

Un de ceux-là fut François Maurice, longtemps « Bourgeois » au portage la Loche.

Revenant un jour du lac Vert à l'Île-à-la-Crosse, François navigua toute la nuit pour y venir assister à la messe dominicale. À l'arrivée, son fils, Magloire, jeune homme d'une vingtaine d'années, se sentant fatigué de l'aviron, voulut se reposer. Mais son père le secoua d'importance:

— Tu n'as pas entendu le premier coup de la messe ? C'est dimanche aujourd'hui, tu dormiras plus tard.

Force fut donc à Magloire, un brave cœur tout de même, de suivre son papa. S'étant assoupi un instant au cours de la cérémonie, il jeta un coup d'œil furtif vers son père qui, impassible, semblait n'avoir rien vu.

Au sortir de l'église, le jouvenceau se campe fièrement à la porte, se pavanant aux yeux des demoiselles, quand deux gifles retentissent subitement sur sa figure pendant que la voix paternelle grondait:

Tu n'as donc pas honte de dormir dans l'église ! Quand on vient à la messe, tu ne sais pas que c'est pour prier... ?

Et la mercuriale se prolongea au grand plaisir des assistants, mais aussi, bien sûr, à leur édification.

C'étaient donc de braves gens que ceux de l'Île-à-la-Crosse et des environs. Parmi ceux-ci, les Cris du lac Canot se distinguaient par leur ferveur et leur zèle. Aussi, à l'été 1884, le père Jules Teston, O.M.I., arrivé en janvier précédent, alla-t-il, avec les frères Némoz et Labelle, y diriger la construction d'une nouvelle chapelle, plus spacieuse, et construite de planches que les braves chrétiens scièrent eux-mêmes à la « scie de long ».

L'année suivante, celle du soulèvement de Louis Riel, fut pour l'Île-à-la-Crosse l'année du « grand dérangement ».

Depuis l'automne, des bruits sinistres couraient dans le pays. On parlait partout d'une levée de bouclier qui devait se produire dans la prairie au printemps. Quelques Métis avaient été pressentis par Riel et en avaient reçu le « tabac d'enrôlement », avec ordre de s'emparer des magasins de la Compagnie de la Baie d'Hudson dès qu'ils apprendraient la nouvelle du recours aux armes. La population cependant était opposée à la violence, de peur d'être forcée à se battre.

Le 28 avril, ce fut un affolement général quand un messager, arrivant du lac Vert, presque mort de peur, annonça que le poste de la Compagnie y avait été pillé et que les Cris avaient dû déjà en massacrer les habitants; peut-être étaient-ils même en route pour le Nord.

Aussitôt, tous se précipitèrent dans la fuite. On passa la nuit à la grande pointe aux Sables, dans la direction du Chagona, et le lendemain on atteignit l'entrée de la rivière Churchill.

Les fugitifs commençaient à s'y rassurer quand une nouvelle alerte les incita à se rendre dix milles plus loin, sur une île assise entre deux rapides et facile à défendre en cas d'attaque. Voici le motif de ce nouveau déménagement.

Un bon nombre de Métis du lac Vert venaient se réfugier vers le nord, de peur d'être attaqués chez eux; ils avaient été rejoints en route par le père Mélasyppe Paquette, forcé, lui aussi, de s'enfuir du lac Maskeg. À l'entrée du lac de l'Île-à-la-Crosse, ils commencèrent à respirer voyant que nul ne les poursuivait. Un enfant y étant venu au monde, le père Paquette le baptisa et l'on fêta le nouveau-né. Un mât fut dressé en son honneur et on le salua, selon l'usage, de joyeuses fusillades, d'autant mieux nourries que les canots emportaient des barils de poudre.

La pétarade fut entendue par des serviteurs de la Compagnie qui annoncèrent vite aux exilés une grande bataille, faisant rage entre les Métis et les Cris, à l'embouchure de la rivière Castor.

Pendant que le peuple de l'Île-à-la-Crosse se morfondait dans son île, le père Paquette rejoignit à la Mission les frères Némoz et Marcilly qu'on y avait laissés. Ils reposaient paisiblement quand le père, se levant au début de la nuit, aperçut soudain une grande lueur du côté de la rivière. Comme personne d'autre ne pouvait être là, c'était, bien sûr, un feu de bivouac allumé par les rebelles de Gros-ours. Il crie donc à ses guides d'atteler les chiens et de se préparer à fuir, jetant lui-même ses bagages par la fenêtre pour être prêt au plus tôt.... Les frères et les jeunes gens, accourus en vitesse, jettent un œil au dehors et constatent que seule, la lune alors en son plein, venait d'émerger moqueusement au-dessus de la Grosse-île !

Le lendemain, le père Paquette se rendit quand même au refuge, pour y rédiger en paix le « journal » de son hégire; tandis que

le père Rapet, profitant de la présence de tout son troupeau, lui prêcha sans retard une grande retraite.

Le 24 mai, pour perpétuer le souvenir de l'aventure, les fugitifs dressèrent une croix sur leur île qu'ils baptisèrent: Île Sainte-Croix. Ils y gravèrent cette inscription : « C'est sur cette île que les Pères, les Frères, les Sœurs et le « Bourgeois », menacés par l'approche des Cris révoltés et persécuteurs, sont venus chercher un refuge au milieu de leurs fidèles Montagnais... »

Le 29 mai, les nouvelles se faisant plus rassurantes, tous repartirent pour la Mission qui fut réintégrée le lendemain [145].

En août de l'année suivante, Mgr Grandin devant venir à l'Île-à-la-Crosse, le père Dauphin se porta à sa rencontre au lac Vert; mais les désastres de 1885 avaient retenu Sa Grandeur dans les postes de la prairie plus longtemps qu'elle n'avait pensé d'abord. Ne pouvant se rendre au lac Vert où le père l'attendait, elle y députa le père André, qui y parvint le 11 septembre, apportant au père Dauphin l'ordre de partir avec lui pour aller faire soigner une maladie de cœur dont il souffrait depuis quelque temps.

Le père Dauphin partit donc avec regret, sans dire adieu à ses fidèles dont il parlera longtemps avec émotion. Son départ fut un malheur pour les Cris car il avait sur eux, sur les jeunes gens surtout, une emprise sans pareille. Aujourd'hui encore, le nom du père Dauphin est vénéré à l'égal de celui du père Légeard et de Mgr Grandin parmi les Cris de la région [146].

À la fin de l'année, une maladie épidémique avait envahi la Mission du lac Vert, y faisant de nombreuses victimes. Au début de 1887, elle se propagea à l'Île-à-la-Crosse et au portage la Loche, frappant partout à la fois Montagnais, Cris et Métis...

Les pères Rapet et Teston ne pouvaient suffire au ministère. Partis dans une direction, ils étaient réclamés en même temps de trois ou quatre autres endroits. Après des prières publiques pour implorer la miséricorde du ciel, le fléau perdit de sa violence vers la mi-février. En six semaines, vingt-neuf sépultures eurent lieu dans le cimetière de la Mission. Les Montagnais et les Cris, dispersés au loin, n'y étant pas enterrés, il dut y avoir en tout près de

---

[145] Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, pp. 192-201.
[146] Cf. Id., *ibid.*, pp. 205-207.

cent décès, sans compter ceux du lac Vert et du portage la Loche [147].

En septembre suivant, Mgr Grandin reprit la visite omise l'année précédente :

Nous constatons avec bonheur, remarque-t-il, que les sauvages de deux nations différentes qui fréquentent le poste de l'Île-à-la-Crosse sont vraiment christianisés. Mais en constatant ce bien, nous reconnaissons avec peine la difficulté de le continuer comme par le passé. Les ressources locales font de plus en plus défaut; les sauvages ne peuvent plus, comme autrefois, vendre aucune provision. La pointe sur laquelle se trouve la Mission est maintenant couverte d'habitations: les habitants ont leurs champs, leurs animaux domestiques, et cela diminue d'autant les pâturages et augmente la difficulté pour élever des animaux domestiques, ce qui faisait une ressource pour la Mission. Le poisson qui jusqu'à présent avait été la principale ressource de la localité, fait de plus en plus défaut; on ne peut bientôt compter que sur la farine et les autres provisions importées, et pour peu que ces difficultés augmentent encore il sera absolument impossible d'entretenir un orphelinat [148].

Par bonheur, la situation s'améliora pour un temps et l'on put conserver une œuvre aussi puissamment efficace. L'école elle-même prit un nouvel essor avec l'arrivée, en juillet 1888, de sœur Brabant, d'origine métisse, qui jouit sur les élèves d'un ascendant incomparable.

L'année suivante, un incident fâcheux illustra bien la mentalité primitive des indigènes. Le 7 février, deux Montagnais arrivant du portage la Loche y réclament le père Rapet au nom d'un malade. Mais rendu là, il n'y avait point de malade : les gens, ayant organisé un bal, craignaient que le missionnaire refuse d'aller les visiter pour les punir; aussi avaient-ils cru plus diplomate de l'amener sous un faux prétexte, persuadés qu'une fois rendu chez eux il leur pardonnerait.

Mais le père Rapet, ne voulant point encourager un acte qui pouvait avoir des suites funestes, reprit le chemin du retour sans même y célébrer la messe. Le 12 février, dans la nuit, il rentrait à la Mission. Trop tard, hélas ! Pendant que les Montagnais du portage la Loche le promenait inutilement sur un parcours de trois cents milles, d'autres étaient venus le chercher pour six malades

[147] Cf. ID., *ibid.*, p. 208.
[148] Mgr V.-J. GRANDIN, O.M.I., *Acte de visite*, 22 septembre 1887, original, Arch. prov. Edmonton.

qui requéraient son ministère. Ayant appris son départ pour le portage, les guides étaient repartis car on ne l'attendait pas avant deux semaines. Le père Rapet, sur la foi de vagues indications, voulut retrouver ces malheureux au fond des bois, par des chemins impassables; mais il ne put les atteindre tous et quelques-uns moururent ainsi sans sacrements.

En cette même année, Mgr Grandin fit une dernière visite au berceau de sa vie épiscopale.

On avait fini le fauchage du foin quand un incendie, allumé volontairement il semble, détruisit un des meulons et, se propageant dans la tourbe, menaça d'anéantir la récolte entière. Le 21 août, tous les Oblats s'étaient rendus sur place pour enrayer le fléau. Ce fut au retour qu'ils eurent la joyeuse surprise d'embrasser Mgr Grandin venu en leur absence.

Cette visite fut particulièrement paternelle de la part du prélat. Au concile de Saint-Boniface, la division du diocèse de Saint-Albert avait été décidée, et l'Île-à-la-Crosse se trouvait comprise dans les limites du futur vicariat apostolique de la Saskatchewan; dès que l'affaire serait ratifiée à Rome, elle passerait sous la juridiction d'un nouvel évêque. Tous le savaient à l'Île-à-la-Crosse; aussi le départ fut-il empreint de la tristesse des adieux. Ce fut le 26 août, vers trois heures de l'après-midi, que Mgr Grandin quitta la Mission. On équipa une barge sur laquelle il prit place avec le personnel du presbytère, celui du couvent et tous les élèves. On campa, le soir, à la rivière Castor; et le lendemain, à la messe, les enfants chantèrent avec accompagnement de l'harmonium qu'on avait apporté. Après le déjeûner, le père Rapet lut une adresse au nom des missionnaires et des fidèles, puis le prélat, bien ému, prit place dans le canot que le conduisait au lac Vert [149].

Mgr Grandin ne reviendra donc plus à la Mission Saint-Jean-Baptiste.

Il mourut à Saint-Albert, le 3 juin 1902, en odeur de sainteté. Le 24 février 1937, l'Église a pris en mains la cause de sa béatification, reconnaissant en lui « l'image fidèle du divin Pasteur ». Au pied de son tombeau, dans la crypte de l'église de Saint-Albert,

---

[149] Cf. J.-M. PÉNARD, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, pp. 216-217; 220-221.

on lit cette inscription: « Ici reposent les restes bénis du Serviteur de Dieu Vital-Justin Grandin, O.M.I., évêque de Saint-Albert, juridiquement reconnus le 23 août 1938. »

Dans les travaux incessants, — dans de fréquents dangers de mort,
Souvent en voyage, — en de nombreuses veilles,
Dans les périls sur les fleuves, — périls de la part des païens,
Périls dans la solitude,
Dans la faim et la soif, — dans le froid et la nudité.
Je me glorifierai dans mes infirmités.

(SAINT PAUL.)

CHAPITRE XVI

TROP TÔT ENLEVÉS

En mai 1890, le père Jean-Marie Pénard, O.M.I., vint du lac Froid succéder au père Teston appelé à se rendre au lac Vert le mois suivant. Le père Pénard avait atteint l'entrée de la rivière Castor la veille de la Pentecôte. Le lac n'étant pas encore complètement libre, des Montagnais campés sur la rive lui dirent qu'il serait imprudent de se risquer sur la glace fondante. Le père et ses guides s'arrêtèrent donc de l'autre côté du lac, contemplant de loin la fête qui se célébrait à la Mission. Mais le 26, un des Montagnais fit remarquer qu'on avait là un petit esquif lissé avec lequel il serait facile de traverser. Il n'avait pas voulu indiquer ce moyen le samedi précédent pour que le père passe le dimanche avec eux et leur dise la messe...

Ce fut huit mois plus tard que l'Île-à-la-Crosse fut détachée du diocèse de Saint-Albert et incluse dans le vicariat de la Saskatchewan érigé le 20 janvier 1891. Le 19 avril, le père Albert Pascal, O.M.I., fut nommé évêque de Mosynopolis et titulaire du nouveau vicariat. Il fut sacré à Viviers, en France; le 6 octobre, prenant possession de sa résidence à Prince-Albert, il choisit le Sacré-Cœur de Jésus pour patron de toutes ses œuvres.

Le 10 juin de l'année suivante, Mgr Pascal débarquait pour la première fois à la Mission Saint-Jean-Baptiste. Il versa des larmes de bonheur en abordant sur ce rivage béni. Huit cents Indiens acclamèrent leur pasteur, tombant à genoux pour recevoir sa bénédiction. « Leur piété, leur empressement et leur fidélité à leurs devoirs religieux est ce que j'ai vu de mieux parmi les sau-

vages... J'appelle cette Mission la perle du vicariat », écrira-t-il plus tard [160].

A côté de la joie causée par la venue de son évêque, l'Île-à-la-Crosse eut aussi ses tristesses en ce même été. Le 15 août, en effet, sœur Agnès quitta le couvent qu'elle avait fondé en 1860 et dont elle avait été continuellement la supérieure, si ce n'est de 1884 à 1888. Sœur Agnès était d'un courage et d'un dévouement extraordinaires et fut vivement regrettée par la population qui avait profité de son zèle; elle avait pansé près de 9,000 plaies, donné plus de 24,000 doses de remèdes et fait plus de 4,000 visites au domicile des malades. Sœur Lajoie, sa remplaçante, arrivée le 20 juillet précédent, était sa propre sœur Marie-Émilie qu'elle n'avait pas revue depuis trente ans.

En même temps que la fondatrice, sœur Mercier quittait aussi la Mission où elle s'était dépensée depuis 14 ans et où elle avait contracté un asthme pénible qui demandait des soins médicaux plus assidus.

Au printemps de 1894 eut lieu une cérémonie comme on n'en avait pas encore vue à l'Île-à-la-Crosse: trois tertiaires de Saint-François qui demeuraient depuis longtemps chez les Sœurs avaient obtenu la permission de faire leur profession perpétuelle comme sœurs converses. La fête, présidée par le père Rapet, eut beaucoup d'éclat et fut célébrée par toute la population.

Le 15 avril 1895, le père Pénard partit pour aller fonder définitivement la Mission Notre-Dame de la Visitation au portage la Loche. Le 31 mars, le père Henri Jouan était venu prendre sa place auprès du père Rapet. Voici comment le jeune missionnaire raconte ses premières expériences à l'Île-à-la-Crosse:

Je ne connaissais pas encore la Mission, lorsque le R. P. Supérieur commença une série de voyages qui me laissèrent seul et livré à mon inexpérience pendant l'espace de trois mois. Il est évident que, durant tout ce temps, j'eus beaucoup d'occupations; et les soins à donner aux besoins extérieurs de la Mission ne me permirent guère de me livrer à l'étude des langues sauvages. Je désirais cependant me rendre utile et apprendre au moins assez de montagnais pour décharger le R. P. Rapet d'une partie des voyages qui ont déjà gravement endommagé sa santé. Pour me faciliter le travail, le R. P. Supé-

---

[160] Mgr A. Pascal, O.M.I., Rapport au Chapitre général de 1893, dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. XXXI, 1893, pp. 418-419; Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. I, pp. 246-247.

rieur décida que j'irais passer quelques semaines au milieu des sauvages de la rivière au Bœuf. Je reçus la nouvelle avec joie, et, le 10 octobre, je partais en canot d'écorce pour me rendre à ma destination; j'y arrivai au bout de huit jours, après avoir visité sur mon chemin un petit camp de sauvages situé sur le lac Clair.

Lorsque je débarquai sur la grève, ce fut une grande surprise pour les sauvages, car je n'étais point attendu; mais on me reçut avec les démonstrations de joie les plus encourageantes. Le chef de la place, un petit vieux de soixante-dix ans, qui ne voit plus que d'un œil, ne savait comment exprimer la vive satisfaction que lui causait la visite du missionnaire. Il convenait que je descendisse chez lui; mais sa maison se trouvant trop exiguë, on m'assigna un logis plus spacieux. Malheureusement rien n'avait été préparé pour me recevoir, et, à travers les murs faits de troncs d'arbres, le vent entrait de tous les côtés; ce ne fut point jugé convenable pour « l'homme-de-la-prière ». On me fit donc stationner quelque temps à la porte, et trois hommes furent chargés de faire les réparations les plus urgentes. Vite on prépare du « mortier », et à pleine mains on lance la boue sur tous les murs; deux heures de travail suffisent pour mettre tout en ordre et je suis introduit dans mes appartements. Dans le coin le moins sombre, je fais construire un autel plus que modeste, et c'est là que, chaque jour, se réuniront mes sauvages pour entendre la messe le matin, et réciter le chapelet le soir, après le chant d'un cantique [151].

Le père Jouan résidait depuis une semaine à la rivière au Bœuf lorsqu'on vint l'y chercher pour un jeune Montagnais, malade à la rivière Poisson Blanc. Trois Indiens s'étant offerts pour l'accompagner, il partit aussitôt. Le missionnaire conféra les derniers sacrements au moribond qui expira quelques heures après, et l'on revint sans tarder en dépit d'un grand vent, car à cette saison il fallait craindre la prise des glaces. C'est ce qui arriva précisément; vers le soir, le vent cessa tout-à-coup et la glace commença à se former sur le lac, tranchant l'écorce du canot et rendant impossible toute navigation. Force fut donc de gagner la rive et d'y coucher à la belle étoile. Le lendemain, le voyage se poursuivit à pied, en emportant le strict nécessaire. Un des guides se chargea de la chapelle portative, les deux autres se partagèrent les vivres et les couvertures, et le père Jouan se vit attribuer la marmite, qu'il s'accrocha au dos, utilisant sa ceinture en guise de courroie. On partit donc, à la file indienne, à travers bois et marais, essayant de rire pour tromper la fatigue... Il fallut marcher tout le dimanche pour arriver à la rivière au Bœuf à neuf heures du soir.

---

[151] H. Jouan, O.M.I., Lettre, Ile-à-la-Crosse, 3 décembre 1895, dans *Les Petites Annales de Marie Immaculée*, Lyon, t. VI, 1896, pp. 158 ssq.

Le jeune Oblat était satisfait de l'expédition, mais tellement harassé qu'il s'endormit sans souper.

Quelques jours plus tard, on l'appela pour un autre malade; mais cette fois le voyage fut moins pénible, car il se fit en traîne à chiens sur la glace; et puis, comme il disait tout naturellement: « le missionnaire ne doit se laisser arrêter par aucune difficulté lorsqu'il s'agit de secourir et de consoler les âmes confiées à sa garde. »

Durant les six semaines qu'il passa à la rivière au Bœuf, le père Jouan put se familiariser à loisir avec les sons particuliers du montagnais. Les Indiens ne le quittaient pour ainsi dire ni le jour ni la nuit, essayant, et par des gestes et par des signes, de se faire comprendre; les vieux et les vieilles se pâmaient d'aise en le voyant répéter ce qu'on venait de lui enseigner. Le chef, pour sa part, le visitait quatre fois par jour, entamant chaque fois la conversation par l'assurance de la joie extrême que lui causait sa présence parmi ses sujets. « Je t'aime comme mon fils, lui répétait-il, et quand tu vas nous quitter, l'eau coulera certainement de mes yeux. » De son côté, le vaillant missionnaire s'attachait chaque jour davantage à son peuple dont il aimait la ferveur et la charmante simplicité.

Dans la nuit du 23 novembre une lettre du père Rapet le rappela à l'Île-à-la-Crosse; en même temps, deux malades l'appelaient en deux endroits différents. Après avoir couru où on le mandait, il rentra en hâte à la Mission après avoir « touché la main » de tous ces braves gens, réunis autour de sa traîne et lui faisant promettre de revenir parmi eux.

Il trouva son supérieur aux prises avec un douloureux rhumatisme; il espérait, à l'avenir, lui éviter la plupart des voyages en se faisant son « porte-voix » aux quatre coins de son immense territoire : son plus cher désir était de passer sa vie au milieu du bon peuple montagnais.

Il y passera en effet toute sa vie; mais combien vite hélas! Au cours de 1896, après d'incessants voyages, il fut pris d'hémorragies répétées et finalement, le 9 novembre, il dut se retirer à l'infirmerie pour n'en sortir pratiquement plus.

En même temps, au couvent des Sœurs Grises, sœur Sainte-Mechtilde était minée, elle aussi, par une terrible phtisie. Arrivée à

l'Île-à-la-Crosse en 1894, elle avait aidé sœur Langelier à l'école où sa grande bonté lui gagna tous les enfants; mais ses forces n'égalaient point son zèle et après quelques mois elle avait dû se mettre au repos.

Le mal s'aggrava et fit de tels progrès qu'on crut prudent de l'administrer.

C'est alors qu'un charmant oiselet dont les visites tenaient du mystère, vint mettre l'espérance au cœur de la malade; on se plut à penser, comme elle, qu'il devait être un messager d'en-haut, apportant peut-être, dans les replis de ses ailes, la force et la santé ! Le barde ailé revint souvent chanter et becqueter auprès d'elle, se reposer ses ses épaules et lui faire mille gentillesses. Il ne reparut plus le jour où, quittant sa chambre, elle put se récréer avec ses compagnes [152].

Ainsi, pendant douze mois, elle put s'occuper de menus travaux, confectionner des fleurs, diriger le chant de la chapelle. La maladie reparut alors plus menaçante et en mars 1897 son extrême faiblesse annonça une fin prochaine. La veille de sa mort, elle dit au père Rapet qui la visita : « Je souffre, mais je suis heureuse de mourir pour la conversion de ma nation »; elle était iroquoise de naissance [153].

Sœur Sainte-Mechtilde succomba le 8 mars. Ce fut avec une résignation admirable que cette excellente religieuse, encore dans la fleur de la jeunesse, reçut la funèbre visiteuse. On peut dire qu'elle sourit à la mort comme elle avait souri à la maladie et à la souffrance.

Ce décès affecta le père Jouan aux prises avec le même mal. Ce fut un avertissement qui dissipa toutes ses illusions. Il envisagea, lui aussi, la mort en face et se résigna à la volonté de Dieu, suivant quand même avec beaucoup d'intérêt les progrès de la Mission [154].

Les frères convers préparaient alors la construction d'une église destinée à remplacer l'humble chapelle qui datait de cin-

[152] Cf. J. Rapet, O.M.I., Lettre à Mère Deschamps, Ile-à-la-Crosse, 14 mars 1897, dans *Circulaire mensuelle*, Montréal, Hôpital Général des SS. Grises, 21e année, mars-avril 1897, No 10, p. 390.

[153] Cf. Id., *ibid.;* aussi dossier de Sr Ste-Mechtilde, Arch. de l'Hôpital Général.

[154] Cf. J.-M. Pénard, O.M.I., *Codex Historicus...*, t I, p. 288.



quante ans. Le 28 juin, on dressa la structure du nouveau temple; mais à peine était-elle debout qu'un ouragan se déchaîna dans la contrée, renversant la tour avec fracas et brisant toutes ses pièces. Le reste de la charpente fut ébranlé et fléchit en toute sa longueur. Heureusement, on parvint, quelques jours plus tard, à la remettre d'aplomb au moyen de forts palans.

La santé du père Jouan déclinait cependant de plus en plus. Finalement, le 14 septembre, comme les pères Rapet et Teston terminaient leurs messes, on vint en hâte annoncer que le malade agonisait.

Immédiatement, tous entourèrent le moribond qui conserva sa pleine lucidité jusqu'à la fin; son agonie fut douce et brève. Le père Pénard qui n'avait pas dit sa messe l'offrit pour l'âme du cher défunt. Les funérailles eurent lieu le lendemain, en présence de tout le village. Les protestants eux-mêmes rendirent hommage à la mémoire de cet apôtre qui, en peu de temps, avait su conquérir toutes les sympathies.

Les desseins de Dieu sont insondables, écrit le père Pénard, et il avait sans doute ses vues en appelant si tôt ce jeune ouvrier à recevoir sa récompense. Mais, humainement parlant, il n'en est pas moins vrai que la mort de ce père, si jeune et si dévoué, fut un malheur pour la Mission de l'Île-à-la-Crosse et pour tout le vicariat. C'était un homme de grand talent, et quoique tout jeune encore, il possédait déjà une rectitude de jugement telle qu'on en rencontre rarement, surtout à son âge. Déjà, après deux ans à peine, il parlait le montagnais et le cris, et les sauvages des deux nations l'aimaient et l'estimaient également. On était donc en droit de fonder sur lui les plus belles espérances; mais toutes ces espérances furent détruites par cette mort prématurée [155].

[155] ID., *ibid.*, pp. 293-294.

CHAPITRE XVII

PAR LE FEU ET PAR L'EAU

Une épreuve devait bientôt se présenter dans un autre domaine : l'étable de la Mission fut réduite en cendres par un violent incendie qui fit périr en même temps huit têtes de bétail. C'était une charge qui s'ajoutait à celle de l'église en construction. Heureusement, cette même année, le père Rapet avait fait reconnaître l'école Notre-Dame du Sacré-Cœur comme pensionnat du Gouvernement canadien; celui-ci s'engageait à payer la pension annuelle de 12 Indiens à raison de $72.00 chacun; revenu minime, mais qui survenait à propos pour soulager le lourd budjet.

Une décision de Mgr Pascal fit retomber ce fardeau sur le père Pénard. Il arriva à l'Île-à-la-Crosse le 24 janvier 1898, et dès le surlendemain le père Rapet alla lui succéder au portage la Loche. Tandis que le nouveau supérieur cherchait péniblement des revenus pour ses œuvres, des caravanes de chercheurs d'or affluaient dans les parages, se dirigeant, par la vallée du Mackenzie, vers les mines prometteuses du Yukon.

Les frères, absorbés par les travaux de l'étable et de l'église, furent puissamment aidés à cette époque par un cadeau de M. Marcellin, traiteur de fourrures établi depuis un an dans la localité.

Ayant fait des affaires fructueuses et tenu tête au magasin de la Baie d'Hudson, cet excellent catholique et parfait ami des missionnaires leur avait donné une scie circulaire, une scie à bardeau et une raboteuse qui devaient être actionnées par un manège à cheval apporté jadis par Mgr Grandin. Ce système n'étant pas efficace au gré du donateur, il acheta une scierie à vapeur qu'il céda à la Mission, demandant en retour qu'on célèbre dix messes pour lui après sa mort.

Le 7 mars 1899, les frères avaient terminé l'installation de la machinerie nouvelle et l'on entendit pour la première fois dans le Nord le cri d'un sifflet à vapeur. Toute la population accourut sur la place pour contempler l'extraordinaire invention qui débitait le bois à une vitesse étonnante. Tout cet ensemble de machines, le va-et-vient des ingénieurs, la rapidité du sciage, le mouvement des curieux, transformaient la cour à bois au point qu'on se serait cru en pleine cité ! A la mi-mai, en plus du bois de chauffage, on avait scié 31,000 bardeaux et 700 planches et varlopé une grande quantité de boiserie pour l'intérieur de l'église.

Grâce à cette machine, tout le dehors de la nouvelle construction put se terminer à la fin d'octobre. Le 4 novembre, les matériaux étaient prêts pour le finissage du dedans. Les frères et les orphelins avaient donc pu faire, à eux seuls et rapidement, un travail qui aurait exigé autrefois une quinzaine d'hommes pendant plusieurs mois [156].

Un autre progrès, au bénéfice des religieuses celui-là, fut le creusage d'un puits et l'installation d'une pompe près de la cuisine : c'était le résultat d'une neuvaine à saint Antoine que les sœurs avaient faite en secret ! Ainsi, pour la première fois, on put avoir de l'eau à l'intérieur du couvent sans être obligé d'aller la puiser au lac.

Au cours de cette même année, le père Pénard eut, lui aussi, une occasion particulière de se réjouir. Le 18 mai, revenant de brûler les tiges sèches dans les prairies naturelles de la rivière Canot, il se préparait à traverser une lisière de glace qui barrait encore le lac quand il aperçut deux vieilles Crises abordant aussi le banc de glace friable; les voyant marcher droit devant elles sans éviter les failles, il résolut d'attendre avant de s'éloigner. Et bien fit-il, car tout-à-coup, l'une d'elles plongea sous l'eau. Courant à son secours, il put la tirer à temps et lui sauver sûrement la vie, car sa compagne ne pouvait la repêcher [157].

Au début de 1900, le père Pénard était assisté à la Mission par le père Delmas, et les frères Labelle, Pouliquen et Balwegg; Monsieur Burnouf dirigeait les travaux de l'église. Au couvent, le personnel comprenait six Sœurs Grises et quatre auxiliaires. Le

[156] Cf. *Chroniques*..., t. II, p. 58.
[157] Cf. J.-M. PÉNARD, O.M.I., *Codex Historicus*..., t. II, pp 33-34.

père Delmas devant bientôt quitter l'Île-à-la-Crosse, le père Xavier Simonin arriva, le 2 février, pour prêter main-forte au supérieur, encore aux prises avec les problèmes de la construction.

Pendant l'hiver, des employés avaient coupé du bois sur les rives du lac Canot où les forêts sont très riches. En juin, on forma des radeaux ou « cajeux » qu'il fallait rendre à la Mission par la rivière, longue de 40 milles et coupée de nombreux rapides. Le découragement s'étant mis parmi les hommes qui veillaient au flottage, le père Pénard alla les stimuler; mais le 30 juin, laissant les cages échouées sur des récifs, il voulut, en compagnie de deux guides, venir passer le dimanche à la Mission.

Parvenus au lac, un vent de tempête rendait trop dangereuse la traversée à trois dans un petit canot. Le père débarqua avec un homme sur un îlot pendant que l'autre allait chercher une embarcation plus sûre; il était grand jour encore et il pouvait revenir avant la nuit. Mais l'Indien, ne trouvant pas d'esquif à l'Île-au-Foin comme il espérait, s'y arrêta cependant pour infuser du thé et manger un poisson; quand il atteignit le village, tout le monde dormait déjà, et il crut bon d'en faire autant sans prévenir la Mission.

Cependant, le père Pénard et son guide attendaient sur leur île, n'ayant pour protection contre le vent et la pluie incessante que deux couvertures, minuscules et toutes mouillées ! Un maigre feu de branches vertes et de bois pourri les enfumait beaucoup en ne les réchauffant guère.

Après une triste nuit, il commençaient à craindre que leur compagnon ne se fût perdu dans la tourmente lorsque, vers les neuf heures, ils virent venir à leur secours une grande embarcation. Ils abordèrent à l'église au moment où l'on sortait de l'office : le père Pénard qui avait fait le voyage précisément pour célébrer cette messe n'eut pas même la consolation d'y assister; et de plus le trouble ayant repris parmi les « draveurs », il dut retourner à la rivière pour en ramener de peine et de misère une partie des radeaux [158].

Le 19 mars 1901, tout était terminé. Ce jour-là avait lieu la bénédiction de l'église justement considérée comme un chef-d'œu-

[158] Cf. ID., *ibid.*, pp. 63-64.

vre en un pays aussi isolé. Aujourd'hui encore, après avoir été revêtue de briques, ornée d'une flèche gracieuse et d'un toit de zinc, elle attire l'admiration des visiteurs par les sculptures ajourées de son maître-autel; ses colonnades légères et ses ogives élégantes.

Ce travail terminé, les frères, qui voulaient utiliser encore l'engin à vapeur, remirent en ordre le vieux moulin de Mgr Clut depuis longtemps jeté aux rebuts et s'en servirent pour moudre les grains de la récolte précédente.

Le 17 juin suivant, sa mission brillamment accomplie à l'Île-à-la-Crosse, le père Pénard permuta de nouveau avec le père Rapet; il retourna au portage la Loche et ce dernier reprit son ancien troupeau.

Une grande épreuve était réservée au nouveau supérieur. Au cours de l'été, une inondation diluvienne mit en péril les œuvres de la Mission. À la fin de juillet, les flots submergeaient les jardins et les cours, le trottoir de l'église, les clôtures, une grande partie des champs; ils atteignaient le couvent et le presbytère.

Sur ces entrefaites, Mère Lethellier, en visite officielle, vint à l'Île-à-la-Crosse et fut atterrée à la vue du désastre. Elle songea à ramener les religieuses avec elle et consulta la Maison-mère à ce sujet. Heureusement, la réponse se fit attendre et elle dut repartir seule.

Le 4 septembre, Mgr Pascal vint à son tour examiner les dommages. Il offrit aux sœurs de se réfugier au lac Vert ou à Duck Lake, mais elles préférèrent demeurer à leur poste.

La nuit même de l'arrivée de l'évêque, une tempête indescriptible emporta les trottoirs et les escaliers extérieurs, démolit la grange et menaça la maison des pères complètement entourée d'eau et ébranlée dans ses fondations. Le prélat ne put fermer l'œil sous un tel tintamarre. À minuit, le vent redoubla de vitesse et les vagues déferlèrent avec une rage inouïe. L'évêque et le père Rapet se levèrent, n'y tenant plus, et se promenèrent du grenier au rez-de-chaussée, palpant les murs pour mesurer leur solidité. Finalement, par une nuit noire et sous l'orage, ils se rendirent à l'atelier où les frères logeaient déjà. Le lendemain, le père Simonin dut se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture pour communiquer avec le

reste du monde, car la rafale avait emporté tout ce qui reliait le presbytère aux autres bâtisses [159].

Les Oblats hivernèrent dans la boutique qu'on avait dû changer de place car l'eau l'avait envahie. Quant aux religieuses, elles attendaient une décision de leurs supérieures; le 14 avril 1902, une lettre annonça qu'il leur était permis de demeurer sur « l'île de misère » d'où les flots se retiraient peu à peu. Mais le 16 juin 1905, le père Auguste Lecorre, O.M.I., qui venait prendre charge de la Mission, apporta un message annonçant le rappel des Sœurs Grises. Ce fût une rude épreuve pour elles et pour tous les gens.

Le 7 septembre suivant, une barge de la compagnie Révillon Frères, récemment établie dans la contrée, accosta au quai de la Mission : huit religieuses de Saint-Joseph de Lyon, les « Sœurs noires », en descendirent pour la relève. Le surlendemain, les Sœurs Grises firent leurs adieux aux enfants tout en larmes. La population entière se réunit pour serrer en silence la main des partantes; sous les pavillons à mi-mât, l'émotion était au comble.

Avant de s'embarquer, les Sœurs Grises visitèrent le cimetière où quatre des leurs dormaient d'un dernier sommeil : sœurs Dandurand, Senay, Marguerite-Marie et Sainte-Mechtilde, mortes au champ d'honneur. Leurs cœurs s'attendrirent en pensant que désormais nulle de leurs compagnes ne viendrait plus s'agenouiller sur ces tombes glorieuses. Elles y cueillirent quelques fleurs et s'éloignèrent pour toujours, pensaient-elles, de ces souvenirs chéris [160].

Les œuvres ne pouvant se maintenir en ce lieu, un nouvel édifice s'élevait, à trente milles vers le sud, au confluent des rivières La Plonge et Castor : la future école de Beauval surgissait, là-bas, dans la forêt vierge, sur un sol plus fertile.

En septembre 1906, le père François-Xavier Ancel, les frères Balwegg et Duclaux, les Sœurs de Saint-Joseph et leurs élèves s'y installèrent définitivement. M. McKenna, qui conclut à cette époque un traité avec les Indiens du pays, écrivit dans son rapport officiel que l'édifice faisait honneur aux frères qui l'avaient

159 Cf. X. Simonin, O.M.I., Lettre au père G. Simonin, Île-à-la-Crosse, 6 décembre 1901, original, Arch. prov. Edmonton; aussi *Chroniques...*, t. II, pp. 66 ssq. *passim.*

160 Cf. *Chroniques...*, t. II, pp. 89-90.

construit, comme un « splendide monument de leur savoir-faire, de leur habileté et de leur dévouement [161] ».

À l'Île-à-la-Crosse, le père Rapet revint succéder au père Lecorre après un an d'absence; le père Cochin, remplacé en 1908 par le père Ernest Lacombe, aida au ministère, tandis que le frère Pouliquen, de sainte mémoire, devint fermier, cuisinier, menuisier, factotum.

Les « Sœurs noires » quittèrent Beauval en 1909. À l'automne, le père Rapet alla redemander, à Montréal, le secours des Sœurs Grises. Le 28 janvier 1910, elles vinrent reprendre, à la joie commune des missionnaires et des fidèles, leurs traditionnelles occupations de dévouement et de souriante charité [162].

---

[161] J. A. McKenna, *Treaty N° 10 and Reports of Commissioners*, p. 6.

[162] Cf. J. Rapet, O.M.I., Lettre au Supérieur Général, dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. XLIX, 1911, pp. 437 ssq.; *Codex Historicus...*, t. II, pp. 136-137.

CHAPITRE XVIII

L'IVRAIE

Le 4 mars 1910, Rome érigea le Keewatin en vicariat apostolique; Mgr Ovide Charlebois, O.M.I., en serait le premier titulaire. C'était un progrès marquant demandé par le développement des prairies qui détournait du soin des missions indiennes. Le 30 novembre, le père Rapet assista, à l'Assomption, au sacre du nouvel élu. En mars suivant, le prélat prit possession, dans le village du Pas, d'une cathédrale de vingt-deux pieds par quatorze, qu'il avait bâtie de ses propres mains, et d'un palais épiscopal en bois rond, mesurant quatorze pieds de côté et ne renfermant ni table, ni lit, ni armoires.

Le 11 juin 1911, Mgr Charlebois visita pour la première fois la « Capitale d'une solitude ». Il était accompagné du père Marius Rossignol, O.M.I., son ancien compagnon d'apostolat au lac Pélican, qui venait remplacer le père Rapet à la tête de la Mission Saint-Jean-Baptiste.

Six Indiens de l'Île-à-la-Crosse demandèrent la faveur d'aller chercher les arrivants à Beauval, réservant un canot à chacun et les traitant comme des princes, à la montagnaise ! Un vent violent accompagné de nombreuses ondées n'empêchait point les équipages de ramer de toutes leurs forces, quand un bateau de la Baie d'Hudson les rejoignit et remorqua leurs embarcations jusqu'à l'entrée du lac, où l'on attendit le calme pendant quelques heures; le ciel permettant sans doute cet arrêt pour donner à l'évêque le temps d'y visiter une vieille malade et d'entendre sa confession.

A peine repartis, les voyageurs sont signalés sur la rive : une salve soutenue en apporte les premiers hommages. Il est neuf heures du soir; le soleil se reflète encore sur l'église, le presbytère et les tentes indiennes; les drapeaux flottent partout; le cri joyeux

de la sirène du navire, la fusillade qui fait vibrer le sol, mettent la population en émoi !

Mon cœur est tout impressionné, raconte l'évêque, en songeant que, dans quelques minutes, j'aborderai à cette Mission de l'Île-à-la-Crosse, qui a eu pour fondateurs Mgr Taché, Mgr Laflèche et Mgr Grandin. Le souvenir de ces grands et saints missionnaires m'inspire un grand respect pour cette terre qui a été foulée de leurs pieds [163].

Le père Rapet accueille au débarcadère son évêque et son successeur. Et tandis que la fusillade gronde, la foule s'agenouille avec foi pour recevoir la bénédiction et baiser la main du prélat.

Le lendemain, Mgr Charlebois put admirer des cérémonies dominicales comme jamais il n'en avait vues en pays indien : le bon esprit des auditeurs, les chants en commun, le jeu de l'organiste indigène, les ornements liturgiques luxueux pour le pays, l'assistance de deux prêtres à l'autel, tout ce déploiement ravit l'évêque qui déclara cette Mission la « perle » du Keewatin.

À la messe pontificale, Mgr Charlebois commença, en langue crise, une série d'instructions que le père Rapet traduisit en montagnais : « les auditeurs sont tout yeux et tout oreilles pour écouter » !

Le jeudi, le programme comportait une messe suivie de la procession du Saint-Sacrement, la confirmation de cent huit fidèles, une communion générale, l'imposition du scapulaire du Sacré-Cœur et trois sermons de retraite; aussi le prélat constatait-il qu'il était resté peu de temps pour les paroles inutiles. C'était certes une journée bien remplie, après une séance de confessions qui avait occupé les missionnaires une partie de la nuit précédente; mais tous sont heureux d'avoir ainsi « travaillé pour le bon Dieu et le salut des âmes ».

Le lendemain, avant le départ de Mgr Charlebois, on voulut perpétuer le souvenir de sa visite par l'érection d'une grande croix qui remplaça sur la colline celle de Mgr Grandin; puis au son de la fusillade rituelle, après l'échange d'une poignée de mains avec tous, l'évêque s'embarqua et disparut bientôt vers le portage la Loche, entraîné rapidement par les avirons de ses guides qui ployaient sous l'effort. L'embarcation aussi était digne de la

---

[163] Mgr O. Charlebois, O.M.I., *Débuts d'un évêque missionnaire*, Ottawa, 1912, pp. 33-34.

générosité montagnaise. Quand le père Rapet avait demandé un canot pour le voyage du vicaire apostolique, un bon vieux Montagnais s'était aussitôt présenté, disant :

— La semaine dernière, je me suis acheté avec mes fourrures un canot de bois qui me coûte $125.00; je ne l'ai pas encore étrenné. Quand même le roi d'Angleterre voudrait le louer, je refuserais; mais pour monseigneur, il est à sa disposition...

Telle était donc la Mission de l'Île-à-la-Crosse en 1911. On y comptait une population de 1055 âmes composée de 540 Métis, 400 Montagnais, 100 Cris et 15 Blancs. Onze foyers seulement se groupent autour du clocher, tout près des postes de traite; trente familles sont fixées, aux quatre points cardinaux, à des distances de deux à cinq milles. Le reste des « paroissiens » s'éparpillent le long des rivières et des lacs en une douzaine de bourgades perdues au loin jusqu'à cent quarante milles. Et ces villages se fractionnent encore au temps de la chasse quand les natifs vont, par petits groupes, chasser l'orignal, le caribou ou les animaux à fourrures.

À l'automne, avant la prise des glaces; au printemps lorsqu'elles se désagrègent; en été, si la tempête soulève les eaux; l'hiver quand la neige « poudre » sous le vent, les communications sont dangereuses et souvent impossibles : malheur au voyageur imprudent qui défie alors la nature [164] !

Cette dispersion des fidèles rend difficile l'éducation chrétienne des jeunes. Depuis le départ des religieuses, gémit le père Rapet, la jeunesse de l'Île-à-la-Crosse retourne vers la barbarie. Sans doute, quelques Métis peuvent être reçus au pensionnat indien de Beauval, mais la plupart font l'école buissionnière : il faudrait un couvent pour attirer l'enfance, l'instruire et la sauver [165].

En arrivant à la Mission Saint-Jean-Baptiste, le père Rossignol se trouve donc en face de ce problème angoissant auquel il pourra donner, après de longues démarches, une adéquate solution. En attendant, il oriente son zèle vers le lac Poule-d'eau, dernier refuge du paganisme, « où le diable règne en maître ». Il y tente, en janvier 1912, un essai d'évangélisation.

---

[164] Cf. J. Rapet, O.M.I., *loc. cit.*, pp. 441, ssq.
[165] Cf. Id., *ibid.*, p. 141.



Sur l'ordre de monseigneur, raconte-t-il, je partis pour aller visiter ces réfractaires et essayer de leur dessiller les yeux. J'avais entendu parler d'eux et de leur endurcissement, je croyais les connaître, et sans me faire illusion sur le résultat de ma visite, je pensais du moins pouvoir prendre contact avec eux. Mais non, je me trompais encore, même sur ce point: ils sont gardés par le diable avec une jalousie sans pareille. Évidemment, sous l'inspiration de leur maître tyrannique, ces pauvres païens refusent d'écouter toute parole qui a rapport à la religion. Parlez-leur de chasse et de pêche, ils sont contents, ils jubilent de voir que vous connaissez leur manière de vivre. Passez de là, si habilement et timidement que vous voudrez, à la question de religion, de l'âme, de Dieu, ils vous arrêtent net par une déclaration furibonde de leur croyance, vous disant, sans détour, qu'ils ne veulent pas entendre parler d'une autre religion que la leur, la seule qui a été faite pour eux, celle qu'ils suivent de père en fils, la seule bonne, d'après eux; pour un peu ils se croiraient capables de vous convertir.

Ce qu'est leur religion ? C'est un amas de superstitions, de niaiseries: c'est l'adoration de tout ce qui n'est pas Dieu.

J'ai demeuré quinze jours avec eux, logé chez l'un des principaux de la place qui ne me gardait qu'à contre-cœur dans sa maison. J'ai vu leurs jongleries, leurs danses religieuses, leurs festins religieux, leurs cérémonies avec le calumet; je les ai vus s'essayer à guérir un enfant en conjurant les esprits ennemis; j'ai entendu leurs chants, le son de leur tambour et de leurs cornes à poudre remplies de ferrailles; je les ai entendus invoquer leurs esprits protecteurs, leur demander aide et soutien, surtout de la nourriture, des fourrures et l'invulnérabilité contre la maladie; tout pour ici-bas, rien pour l'au-delà; tout pour le corps, rien pour l'âme. Tout cela je l'ai vu, sous mes yeux, dans l'étroite cabane où j'étais assis et où ils se réunissaient un peu par habitude et un peu pour me narguer et me montrer ce dont ils étaient capables.

Ils ne nomment pas le démon par son nom dans leurs incantations et invocations, mais ils supplient les esprits, leur parlent, les appellent en les nommant: vent du nord, l'homme de la lune, l'enfant de la montagne, l'ours, etc... et ces esprits viennent leur répondre pendant leur sommeil et surtout pendant leurs jongleries. J'ai entendu ces voix caverneuses, mentir, tromper effrontément leurs victimes qu'ils hypnotisent. C'est bien le culte du démon, l'invocation des mauvais anges puisque c'est avec le démon qu'ils conversent. Qui a jamais entendu parler l'homme de la lune, le vent du nord, l'ours ?...

J'ai vu les offrandes qu'ils font à leurs esprits: des pièces d'indienne, de coton, de flanelle attachées au haut des arbres, des fusils neufs posés au pied d'un tronc d'arbre ou d'une pierre, du tabac et des allumettes sur une souche. Ils se dépouillent de tout pour le sacrifice des dieux. J'ai vu jeter au feu ou sur le poêle rouge, au lever du soleil, une poignée de menthe sauvage séchée, en l'honneur de « celui qui se lève ». Je les ai vus renouveler cette cérémonie au commencement de chaque action qu'ils considèrent comme religieuse, pour que la fumée âcre qui s'en dégage vous chatouille les narines jusqu'à la fin: leur

encens à eux, *quoi* ! C'est à cette fumée qu'ils font chauffer, comme à un agent antiseptique, leurs colliers de perles avant de se les passer au cou le matin après leur toilette. Une imitation encore de la bénédiction du scapulaire ! J'ai entendu leur chant, au réveil, sorte de monologue avec inflexions de voix, inintelligible, à l'adresse de leurs esprits.

C'était une vrai pitié ! Et je me trouvais impuissant devant cette démonolâtrie, je ne pouvais rien faire pour l'enrayer, car ils ne voulaient rien entendre sur ce sujet. Le diable, on a raison de le dire, est rusé, c'est lui qui leur a inspiré cette tactique de non-recevoir; il les tient et les tiendra longtemps peut-être encore par ce moyen. Durant mes quinze jours, j'ai pu réunir dix sauvages, une fois, et il m'a fallu presque me fâcher pour cela. J'ai exploité les grands moyens en faisant appel à toutes les traditions de leur race à l'égard d'un étranger et d'un visiteur pour les réunir et pouvoir leur parler au moins une fois. Je les ai tenus trois heures durant, sachant bien qu'il n'y aurait pas de seconde séance. Je ne sais si mes paroles porteront des fruits plus tard. Sur l'instant, elles n'excitèrent que la haine et firent jaillir de vraies sentences de démon en réponse à mon enseignement.

J'eus la consolation cependant, avant la fin de mon séjour parmi eux, d'en voir un venir me trouver pour se faire instruire. Je l'instruisis, le baptisai avec son petit enfant encore au berceau. J'ai appris depuis, avec une grande joie, qu'il persévère dans ses bons sentiments et dans la pratique de la religion [166].

Incapable de réaliser là-bas tout le bien qu'il désire, le père Rossignol accroît l'instruction de ses brebis; il imprime, avec des moyens de fortune, une traduction crise du petit catéchisme de Québec; puis, de concert avec le père Rapet, il publie un livre montagnais renfermant des cantiques, les prières de la messe et un abrégé du catéchisme.

Pendant ce temps, la chasse aux renards vivants amène une avalanche d'étrangers qui, croyant à un nouveau Klondyke, viennent chasser et spéculer. Cet afflux d'éléments hétérogènes devait être funeste à la population simple et naïve; ces indésirables tracèrent un sillage démoralisateur dans un troupeau à la volonté faible; et quand vint la ruine de l'étrange mine d'or, quelques-uns restèrent dans le pays pour vivre à la manière des Indiens et perpétuer le désordre [167] !

Les employés protestants des maisons de commerce mirent aussi du leur, achetant des liqueurs fortes et invitant les natifs à

---

[166] M. Rossignol, O.M.I., « Rapport sur la Mission de l'Ile-à-la-Crosse », dans *Missions des Missionnaires O.M.I.*, t. LI, 1913, pp. 182-185.
[167] Cf. Id., « Mission de l'Ile-à-la-Crosse », *ibid.*, t. LVI, 1922, pp. 55-56.



boire. Trois de ces commis, à moitié ivres eux-mêmes, se saisirent un jour d'un jeune homme, le garrottèrent, et lui ouvrant la bouche, lui firent avaler de force le contenu d'une bouteille.

Non contents d'inciter à l'ivrognerie, ces débauchés voulurent, à grand frais, organiser des bals, offrant des friandises, gâteaux, raisin, sucre, thé, bonbons, pour attirer les Métis; mais ceux-ci s'éclipsèrent après avoir englouti les victuailles et les manants furent quittes pour leurs dépenses. En 1915, une loi provinciale abolissant la vente des liqueurs enivrantes, tarit à leur source toutes ces misères [168].

Cependant, à force d'instructions, d'avertissements et de sanctions, les missionnaires purent endiguer l'exubérance du fléau. De sorte que la population resta aussi religieuse qu'elle l'était autrefois. Quelques individus paraissaient peut-être plus mauvais; brebis galeuses, gangrenées de luxure et d'indifférence : ils étaient seulement moins hypocrites. Et, par contre, beaucoup demeuraient aussi bons et étaient plus éclairés.

La foi est profonde, en effet, parmi ces braves gens : tous veulent bien mourir pour aller au ciel. Leur charité brille surtout dans les voyages très longs, pénibles et fréquents qu'ils doivent accomplir pour procurer à leurs malades l'assistance du prêtre; ils manifestent souvent en ces circonstances un dévouement inouï chez les peuples civilisés. De même, ils font chanter, pour l'âme des leurs, beaucoup plus de messes que ne le comportent, au jugement de Blancs, même les meilleurs, leurs modiques revenus [169].

Tout en dirigeant une lutte victorieuse contre les dangers nouveaux, le père Rossignol affermit la foi et implante définitivement l'Église. Ainsi, en 1914, il présida, au lac Canot, la construction d'une jolie chapelle qui sera longtemps l'honneur des Cris de cette fervente chrétienté; terminée l'année suivante, elle fut bénite par Mgr Charlebois le 1er juillet 1917.

À l'été 1915, l'arrivée du père Louis Moraud, O.M.I., en route pour le portage la Loche, augura de futurs progrès dans l'évangélisation des Indiens : ce jeune missionnaire perpétuera merveilleusement la tradition de vie voyageuse mise en honneur par

---

[168] Cf. ID., *ibid.*, t. LI, 1913, pp. 181-182.
[169] Cf. ID., *ibid.*, t. LVI, 1922, pp. 57-58.

les anciens. Ayant appris la langue montagnaise auprès du père Pénard, il revint à l'Île-à-la-Crosse l'année suivante, pour y remplacer le père Rapet que la maladie forçait au repos. La Mission Saint-Jean-Baptiste sera désormais le port d'attache du père Moraud qui la quittera volontiers et fréquemment pour d'indescriptibles voyages apostoliques.

Le progrès matériel n'avance pas au rythme du développement religieux dans ces pays désertiques; aussi faut-il encore que le missionnaire se résigne aux méthodes pénibles d'antan. Il doit voyager en canot l'été, et suivre péniblement son attelage de chiens en hiver. Après une longue journée de course à la raquette, s'il pouvait du moins se reposer dans un « chez soi », y travailler, y prier à son aise ! Mais souvent il n'a pas de demeure à lui et doit vivre, des jours, des semaines, dans la loge étroite et surpeuplée de quelqu'un de ses fidèles. Là encore il trouve des ennuis de tout genre. Le père Moraud, qui les a tous connus, nous en décrit quelques-uns:

> Et cet inconvénient de ne pas avoir de maison, de presbytère enfin, excite une certaine jalousie chez les gens. Ils sont jaloux de celui qui héberge ainsi le prêtre...
>
> C'est ainsi qu'il m'est arrivé une petite scène au jour de l'an...
>
> Dans la maison où j'étais campé, après le catéchisme et la prière du soir, je me suis permis de chanter quelques cantiques montagnais, et quelques-unes de nos vieilles chansons canadiennes; les gens ne comprennent pas les paroles, mais les airs sont si beaux qu'ils aiment à les entendre chanter. Je pensais bien que je n'avais fait de mal à personne !
>
> Le lendemain, la femme du chef vient me trouver et me demande d'aller chanter chez eux. Pourquoi ? parce que j'avais chanté la veille dans la maison de Benjamin [170] !

Bientôt, le père Moraud pourra jouir d'un pied-à-terre dans une, au moins, de ses Missions. En juillet 1917, le père Rossignol commença à construire, à la rivière au Bœuf, une chapelle qui fut terminée l'année suivante; lambrissée et voûtée, peinturée à l'extérieur et à l'intérieur, avec des vitres colorées, elle fit grand plaisir aux excellents Montagnais et contribua beaucoup à aviver leur ferveur.

---

170. L. MORAUD, O.M.I., Lettre, Île-à-la-Crosse, 9 février 1918, original, Archives du Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa.



Un autre développement se produisit à Beauval en septembre 1917 : l'arrivée du frère scolastique Martin Lajeunesse, O.M.I., et de l'abbé Ovide Guy, séminariste, y marqua le début d'une maison d'études où, pendant plus de quinze ans, les futurs missionnaires du Keewatin reçurent leur formation sacerdotale et apostolique. Quel bonheur, pour l'Île-à-la-Crosse, de voir ainsi, dans sa « Mission-fille », une phalange de lévites s'orientant vers le sacerdoce et l'apostolat !

LIVRE QUATRIÈME

CAPITALE DE LA FOI

(1917............)

CHAPITRE XIX

HEUREUX CEUX QUI PLEURENT

L'année 1917 apporta une grande joie à la Mission Saint-Jean-Baptiste. Le 1er mars, en revenant de Beauval, le père Rossignol annonça la venue prochaine des Sœurs Grises de Montréal. Le 21 août suivant, il alla à Prince-Albert rencontrer les fondatrices et, un mois plus tard, jour pour jour, quatre religieuses débarquaient avec lui : sœur Saint-Nazaire, supérieure, sœur Elise Martel, sœur Cécile Nadeau et sœur Séphora.

Qu'elles soient les bienvenues, souhaita le père Rossignol dont les désirs se réalisaient enfin, et que leur dévouement fasse du bien à nos pauvres gens qui ont tant besoin d'instruction, d'éducation et de bons principes !

Pendant que le frère Rouliquen, l'admirable factotum, se départ avec joie de ses casseroles au profit de mains expertes, les pères voient avec bonheur garçonnets et fillettes s'acheminer chaque jour vers l'école au lieu de flâner çà-et-là, en tirant de l'arc sur les oiseaux...

Et les enfants de chœur, qu'on était obligé de pousser pour faire marcher, et de tirer d'un bord et de l'autre: ils marchent tout seuls maintenant et se tiennent droits[171] !

Mais si l'on se réjouissait, à l'Île-à-la-Crosse, de ces renforts nouveaux, on y pleurait d'autre part un grand disparu. Le père Rapet, qui y avait été missionnaire pendant trente-cinq années, était décédé le 24 avril précédent à l'hôpital du Pas. On l'y avait inhumé au lieu précis du premier autel érigé dans cette bourgade. Les Montagnais voulurent que les restes de leur prêtre reposent au milieu d'eux. Ils fournirent eux-mêmes une somme de $200.00 pour exhumer son cercueil et le transporter dans leur cimetière où il attend aujourd'hui la résurrection bienheureuse.

---

[171] Id., Lettre, Ile-à-la-Crosse, 2 décembre 1917, original, Arch. du Scol. Saint-Joseph.

La mémoire du père Rapet est vivante encore chez les Montagnais et les Cris. On se souvient de ses prédications, de sa délicatesse et de sa charité; on répète ses paroles : « Je ne veux pas me reposer ici-bas, disait-il, mais seulement au ciel »; on l'invoque même dans les moments de détresse. Au lac Canot, dans la maisonnette de François Opikokiw, le fils de Marie-Rose, la légendaire maîtresse d'école, les humbles images de trois grands Oblats, Mgr Grandin, le père Légeard et le père Rapet, sont suspendues au mur de terre et sont l'objet d'une égale vénération.

Tandis que cet ancien va jouir là-haut du bonheur, l'œuvre de Dieu s'affermit sur terre !

En juin 1918 une grande solennité eut lieu à l'Île-à-la-Crosse: après avoir porté en procession la statue du Sacré-Cœur, les fidèles promirent, un cierge à la main, de s'abstenir du mal, puis ils se consacrèrent tous au divin Cœur.

Le même jour, à l'examen de fin d'année, de nombreux assistants applaudirent aux rapides progrès des écoliers, constatant que les religieuses avaient fait merveille pour incruster tant de notions dans le cerveau de ces enfants dont le cris naguère était l'unique langue.

Pour la première fois au cours de son histoire, l'Île-à-la-Crosse assista, quelques mois plus tard, à une ordination sacerdotale. Le père Joseph Dubeau, O.M.I., futur apôtre des Maskégons du Manitoba, reçut l'onction sainte de la main de Mgr Charlebois au matin du 5 janvier 1919. En même temps, sœur Nadeau prononça ses vœux perpétuels. Avant la double cérémonie, le vicaire apostolique expliqua aux fidèles le sens des rites sacrés qui allaient se dérouler sous leurs yeux et qui, de fait, restèrent gravés profondément dans leur mémoire.

Le 22 juin suivant, une autre joie marqua la solennité de la Saint-Jean-Baptiste : en ce jour, on installa pour la première fois à l'église une belle statue de son saint patron. Du haut du ciel, il veilla sans doute davantage sur les siens, car bientôt, l'épreuve, messagère de grâces, allait frapper la Mission.

Ce fut le 1er avril 1920, au soir du Jeudi-Saint. Le personnel du presbytère et du couvent assistait à une heure d'adoration au Tombeau. Vers les sept heures, des lueurs rougeâtres se reflétant dans les fenêtres de l'église annoncèrent un désastre : le couvent était en flammes. On put en retirer le Saint-Sacrement, une statue



Couronne Maurice.



Types métis.

de Notre-Dame de Lourdes, un harmonium, quelques livres de piété, trois chaises.

Une petite infirme, couchée au départ des religieuses, ne put être secourue et périt dans le sinistre...

Le père Rossignol remercia le ciel d'avoir été préservé de pis encore. Si le feu s'était déclaré quelques heures plus tard, il y aurait eu, sans aucun doute, plus de pertes de vie à regretter; si le vent avait soufflé du sud, l'église aurait été en grand danger; s'il était venu de l'ouest, le presbytère, la grange et l'étable auraient été probablement détruits.

Que faire en face de ces ruines !

Les élèves du voisinage se retirèrent chez leurs parents. Les autres s'entassèrent dans la maison des Pères, les garçons dans la bibliothèque, les fillettes dans une petite chambre avec sœur Martel et sœur Nadeau.

> Sœur Supérieure et sœur Sainte-Cécile se rendirent à l'église, raconte sœur Saint-Nazaire elle-même. Oh ! qu'elles avaient besoin d'épancher leur cœur dans celui du Doux Ami. Lui, à pareil jour, était broyé jusqu'au fond de l'âme, jusqu'à suer du sang; notre dénûment, uni au sien, était une consolation et une paix que rien ne pouvait troubler. Qu'il est fort et puissant le courage que le bon Dieu donne. Oh ! douce et sainte résignation ! Jamais nous n'oublierons ces moments[172] !

A minuit, le père Rossignol envoya chercher les deux adoratrices, mais le reste de la nuit n'eut point de sommeil pour elles. Durant la cérémonie du Vendredi-Saint, la supérieure, qui n'avait pas encore versé une seule larme, éclata en sanglots en vénérant la croix de sa propre chambre, apportée à l'église avant l'incendie. L'exemple entraîna les autres, et religieuses, enfants et fidèles ne purent retenir leurs larmes.

Après l'office, il n'y eut pas de déjeûner; seuls les écoliers mangèrent un peu de galette apportée par une voisine. Après avoir tenu conseil, les sœurs s'installèrent au presbytère avec les enfants qui, depuis la veille, suppliaient leurs maîtresses de les garder. On utilisa une chaufferette pour le dîner; quelqu'un prêta un plat, une poêle et une lèchefrite; le père Rossignol se procura quelques ustensiles et l'on se servit de fourchettes recueillies dans

---

[172] Sr St-Nazaire, S.G.M., *Chroniques de l'Ecole Sainte-Famille*, t. I; M. Rossignol, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. II, pp. 236-237.

les décombres; une grande table sauvée du lavoir fut placée dans un corridor; plus tard, on acheta un fourneau de cuisine qui fut installé dans la boutique du frère Pouliquen.

Les garçons eurent ensuite leurs « lits » dans une chambrette et les filles dormirent au grenier; tout fut prêt en un clin d'œil car le mobilier et l'avoir de chacun se réduisaient à zéro. Les religieuses trouvèrent place dans un couloir entre les appartements des pensionnaires; elles y avaient des couchettes, mais si peu d'espace qu'elles n'auraient pu baiser la terre et devaient circuler à la file indienne...

« Il fallait garder strictement la modestie des yeux, écrivit sœur Saint-Nazaire, car si nous allions jeter un regard sur les ruines fumantes, les larmes perlaient aussitôt... »

Avec l'aide de Beauval qui donna du linge et des fournitures scolaires, on put se remettre presque aussitôt à la tâche, et l'on songea à reconstruire.

Malgré toute la diligence possible, ce fut seulement dans la matinée du 24 octobre 1921 qu'on put entrer dans le nouveau couvent. Au cours de l'après-midi, on nettoya la chapelle encore pleine de copeaux, y installant un autel improvisé et plaçant la Madone échappée aux flammes sur un barillet recouvert de papier gris. Le jardin fournit des fleurs, marguerites, résédas et gueules de lion; un papier d'emballage, à défaut de plafond, protégea l'autel; et Jésus-Eucharistie vint prendre possession de ce nouveau Bethléem [173].

Le 29 septembre 1923, une autre épreuve vint visiter l'humble couvent. Ce matin-là, tous partaient pour un joyeux pique-nique : les fillettes et trois religieuses dans un esquif à gazoline et sept petits garçons avec sœur Cécile Nadeau dans un canot à la remorque. On venait de partir sur un lac très calme quand à l'extrémité de la pointe de la Mission, le canot frappa un pieu submergé et fut précipité à la renverse. La sœur et trois garçonnets se noyèrent malgré tous les efforts qu'on fit pour les sauver. Il était neuf heures. Vers deux heures de l'après-midi on retira de l'onde la religieuse et deux des garçons; une heure plus tard, on retrouva le troisième.

---

[173] Cf. *Chroniques*... t. I, pp. 26-27.

Le lendemain, les missionnaires de Beauval vinrent prendre part à ce grand deuil. A dix heures, un service fut chanté pour les victimes; les trois enfants furent inhumés l'après-midi, et au matin du 31, après un service funèbre auquel assistait toute la population du village, sœur Nadeau fut à son tour portée au cimetière. Elle semblait dormir paisiblement, tant ses traits étaient calmes et naturels. On ne pouvait la croire morte !

Quelle perte pour nous ! dira le père Rossignol, quel serrement de cœur nous étreint ! C'est impossible à dire. Mais que les voies de Dieu sont mystérieuses ! Il nous semblait qu'elle était nécessaire ici. Elle faisait si bien et tant de bien ! Elle était jeune, vingt-neuf ans et neuf jours seulement; elle promettait une longue carrière, elle était très active, très dévouée, très intelligente, très délicate, très influente sur les enfants et très aimée; et c'est elle que le bon Dieu nous a reprise ! Que sa volonté soit faite [174] !

De son côté, Mgr Charlebois écrivit à la communauté en deuil : « Je la crois déjà heureuse; car c'était une bien belle âme. Le bon Dieu a dû lui ouvrir son Paradis en souriant. » Puis, consolant celles qui restaient : « Que cette épreuve ne vous décourage pas ! Après avoir éprouvé, Dieu bénit et récompense. Continuez à faire son œuvre. Il sera à vos côtés pour vous consoler et vous fortifier. Baisez la main qui vous a frappées: elle vous bénira en retour [175]. »

Quelques semaines après cette tragédie, une autre parfaite religieuse, sœur Saint-Nazaire, cousine germaine de sœur Cécile Nadeau, expirait à Beauval. Elle avait été au couvent de l'Île-à-la-Crosse comme simple religieuse de 1898 à 1905, puis comme première supérieure de 1917 à 1923. Elle fut universellement regrettée.

Encore une autre sœur de premier ordre qui nous laisse pour aller recevoir sa récompense, écrira le père Rossignol. C'était un modèle de religieuse, humble dévouée, sans exigences et laborieuse à l'excès. Elle est morte comme elle avait vécu, en voulant se faire ignorer [176]...

Mgr Charlebois dira de cette sainte fille : « Sœur Saint-Nazaire était bien l'idéal d'une religieuse missionnaire [177] !

---

[174] M. Rossignol, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. II, pp. 266-267.

[175] Mgr O. Charlebois, O.M.I., Lettre aux religieuses de l'Île-à-la-Crosse, dans *Chroniques...*, t. I, p. 56.

[176] M. Rossignol, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. II, p. 268.

[177] Mgr O. Charlebois, O.M.I., Lettre au père M. Lajeunesse, Le Pas, 21 novembre 1923, original, Arch. de l'évêché, Le Pas.



En février 1924, on amena à la Mission deux Canadiens du lac Brûlé, souffrant d'horribles blessures causées par l'explosion d'un bidon de gazoline dont ils s'étaient servis pour allumer le poêle de leur camp. L'un des deux, M. Gallant, mourut dès le lendemain; l'autre, M. Gaudiose Tremblay survécut grâce aux soins de l'infirmière, sœur Jubinville, et du père Moraud qui, pendant deux semaines, se fit jour et nuit son garde-malade, couchant par terre à ses côtés et le veillant avec une sollicitude maternelle.

Mais la Mission Saint-Jean-Baptiste n'était pas au terme de ses épreuves ! Le 19 février 1926, le père Pénard gardait le presbytère pendant que le père Rossignol assistait à une retraite prêchée à Beauval par Mgr Charlebois. Ce matin-là, le vicaire apostolique y avait conféré le sous-diaconat au frère Médard Lavoie, O.M.I., et l'on se préparait à partir pour l'Île-à-la-Crosse où le lévite recevrait les derniers ordres sacrés quand un message vint annoncer un nouveau malheur : le couvent de l'Île-à-la-Crosse était consumé par les flammes !

Vers quatre heures du matin, le feu avait pris aux décorations préparées pour la venue de l'évêque. Le père Pénard, admirable de sang-froid, sauva le Saint-Sacrement; on put également retirer des vases sacrés, des ornements d'autels, des statues, deux harmoniums, une machine à coudre, quelques pains. En moins d'une heure, la maison était écroulée, en un désastre comme celui de 1920 [178].

Mgr Charlebois et le père Rossignol arrivèrent le soir auprès des ruines fumantes et reprirent encore une fois la décision de rebâtir. De nouveau, les religieuses demandèrent pour leurs enfants et pour elles-mêmes l'hospitalité du petit presbytère. Mais cette fois la construction fut rapide, et le 23 octobre le père Jean-Baptiste Ducharme, O.M.I., donnait la bénédiction du Saint-Sacrement dans le couvent ressuscité. Quand, à la fin de décembre, le père Rossignol revint de Rome où il avait assisté au Chapitre Général des Oblats, il trouva l'école Sainte-Famille terminée et aménagée [179].

---

[178] Cf. M. ROSSIGNOL, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. II, pp. 280-281.
[179] Cf. *Chroniques...*, t. I, p. 106.

CHAPITRE XX

L'OMBRE DE PIERRE

Une œuvre nouvelle allait bientôt se joindre au couvent rebâti : en 1927, un hôpital fut construit tout auprès par les soins du Gouvernement fédéral; les Sœurs Grises en prirent officiellement la direction en avril 1928.

Les religieuses ne délaissaient pas pour autant leurs écoliers; en mars 1929, une de leurs jeunes filles, Thérèse Arcand, allait à Saint-Albert se préparer au noviciat, première vocation germée à l'Île-à-la-Crosse. Quinze ans plus tard, sœur Arcand faisait partie de l'heureux groupe des fondatrices d'un couvent, plus isolé encore, au portage la Loche. Quelle joie, pour ses anciennes maîtresses, de voir leur brillante élève d'autrefois devenue leur compagne ! Elles lui dédièrent un poème dans le bulletin de l'école.

Du foyer qui vous a abritée aux jours de l'adolescence et du cœur de celles qui vous aimèrent alors, montent chaque jour de ferventes prières pour que Celui qui vous a appelée à Le suivre continue à guider vos pas dans le sentier qu'Il a choisi pour vous. Le « Vieux Foyer » vous chérit encore, comme une mère l'enfant aimée dont elle est séparée [180]...

Mais selon la loi de la vie humaine, après le bonheur viennent les tristesses. L'avènement au pouvoir du premier ministre Anderson déclancha, en Saskatchewan, une persécution sournoise.

L'année 1930 commença avec un nouveau médecin pour l'hôpital :

Celui-ci, rapporte le père Rossignol, semble avoir été envoyé par le nouveau gouvernement conservateur pour nous surveiller, espionner, etc. Nous pouvons nous attendre à quelque chose, puisque nous sommes l'ennemi...

---

[180] S.G.M., « To a Former Pupil », dans *Island Breezes*, Dec. 1944, pp. 6-7.

Tout de suite, comme un fait exprès, les malheurs arrivent et se succèdent. D'abord la fournaise craque; ensuite le moteur pour l'électricité casse, et enfin le système d'eau gèle. Tant bien que mal on continue à faire marcher l'hôpital, mais les malades sont partis et ne sont pas pressés de revenir. D'autre part les connaissances médicales ne sont pas évidentes et n'inspirent pas confiance,[181]...

L'année suivante, l'hôpital parvint à rouvrir ses portes; mais d'autres difficultés surgirent : une école neutre fut fondée par le gouvernement pour cette population catholique : il faudra patienter dix ans et lutter avec force pour obtenir enfin justice.

Par ailleurs d'heureux événements apportèrent quelques consolations. En 1931, les religieuses eurent la joie de recevoir la Très Révérende Mère Anna Piché, Supérieure Générale; les Oblats accueillirent le Très Révérend Père Pietsch, Assistant Général, venu de Rome; toute la région acclama Paul Coze, l'artiste scout de France, celui qui baptisa l'Île-à-la-Crosse du titre expressif: « Capitale d'une solitude ». Plus tard, le 14 juin 1935, le Très Révérend Père Labouré, Supérieur Général des Oblats, vint lui aussi faire un pèlerinage dans la « Bethléem du Nord ».

Mais le visiteur qui reçut sans doute la plus cordiale bienvenue fut Son Excellence Mgr Martin Lajeunesse, O.M.I., qui vint à la Mission Saint-Jean-Baptiste le 2 août 1933. Préconisé évêque de Bonusta et futur vicaire apostolique du Keewatin le 25 avril précédent, il avait été sacré à l'Assomption, le 29 juin, par Mgr Charlebois. Le nouvel évêque avait été supérieur à Beauval pendant sept années et était vénéré de tous dans le pays; aussi sa venue suscita-t-elle une explosion d'enthousiasme.

À l'Île-à-la-Crosse, raconte un spectateur, nous attendait une réception splendide, grandiose. Au sortir de la rivière Castor, nous nous engageons sur le lac. Par une après-midi calme et ensoleillée, le coup d'œil y est vraiment pittoresque. Voyez ces îles couronnées de verdure que le mirage nous ferait croire suspendues au-dessus des flots telles de gigantesques bouquets. Et ces caps, là-bas, très loin, qui semblent des bras géants s'abaissant vers le flot paisible dans une étreinte caressante.

Avançant toujours, nous allons doubler la Grosse-île qui nous masque la Mission. Mais voilà que soudain, telle une flottille de hardis pirates se lançant à l'attaque, une douzaine de canots, munis de puissants moteurs, et drapeaux au vent, foncent sur nous. Rapides comme la gloire, en un instant ils

---

[181] M. Rossignol, O.M.I., *Codex Historicus...*, t. II, p. 293.

nous rejoignent, et se mettent à exécuter d'audacieuses évolutions autour du canot épiscopal. Le bruit des moteurs, le tapage assourdissant de la fusillade à bout portant et le spectacle de ces rapides coursiers, allant, venant, tournoyant sur eux-mêmes et se cabrant sur le lac, devenu agité comme par une forte brise; cela produit une impression de transport, d'enthousiasme difficile à décrire.

En un mot, ce fut une réception digne de la Mission de l'Île-à-la-Crosse, mère des Missions du Nord et « Berceau d'évêques » comme on l'a appelée.

Sur le rivage commence le chapelet interminable des poignées de main. Là sont massés les fidèles de l'Île-à-la-Crosse, du lac Canot, du Chagona, de la rivière Épinette et aussi quelques-uns venus de la rivière Souris[182]...

Mgr Lajeunesse resta jusqu'au 6 août parmi ces fervents Indiens qui se montrèrent dignes de leur longue tradition de foi. Au départ, le père Moraud, fier de ses ouailles, ne put s'empêcher de dire : « N'est-ce pas qu'ils font les choses en messieurs, mes Montagnais...! » Et le prélat, riant de bon cœur, dut en convenir comme d'une vérité certaine.

En juillet 1935, le frère Pouliquen, épuisé par l'âge et le travail, entrait à l'hôpital Saint-Joseph; bientôt, sa maladie exigeant des soins spéciaux, il fut transporté au Pas où il expira, le 2 janvier suivant. Ce départ creusait un vide douloureux à la Mission Saint-Jean-Baptiste où il avait été vraiment un serviteur « bon et fidèle ». Lorsqu'une chaise, une table ou un autre meuble avait besoin de réparation, instinctivement, on pensait encore à lui; une chaussure, un soulier demandaient-ils un cordonnier; une horloge refusait-elle de marquer les minutes et les heures qui passent si vite, aussitôt, on entendait quelqu'un dire: « Si le frère Pouliquen était ici, il nous arrangerait cela ! » Puis on restait silencieux, continuant de penser avec quelle ferveur il s'acquittait de ses obligations religieuses, la première des choses qui font le vrai missionnaire.

Tandis que ce vaillant apôtre va prendre possession de la récompense, la longue tradition d'un dévouément inlassable se continue à l'Île-à-la-Crosse.

Au couvent, les sœurs hébergent plus de 50 pensionnaires tous bien vivants ! Elles en refusent même, faute de place. Et la tâche qu'imposent l'instruction et l'éducation de ces écoliers requiert

---

182 O.M.I., *L'héritier de Monseigneur Charlebois,* Le Pas, 1934, pp. 78-79.

un courage peu commun, car l'idéal du savoir n'est pas si puissant en eux qu'il les plonge spontanément dans l'étude.

Le moment du jour qu'ils trouvent le plus intéressant, c'est l'heure des repas. Ils se sont mis à manger tant de pain que la cuisinière et ses assistantes durent recourir à l'aide d'un engagé pour fournir à démêler la pâte. Une moyenne de cent-vingt poissons y passent chaque semaine, ce qui soulage rapidement la provision du père Rossignol. Bientôt, il lui faudra choisir les plus beaux bœufs de son troupeau pour continuer de nourrir sa grande famille [183].

Une grâce insigne accordée à l'une de leurs jeunes filles vint alors encourager les religieuses en démontrant l'efficacité de leurs exemples. Après quelques mois de travail au couvent, Marie Gardiner, fille de « Lucia », retournait chez elle pour assister ses parents. Une épidémie d'influenza l'attaqua bientôt avec force, et elle fut réduite à l'extrémité. A ses derniers moments, appelant sa mère, elle lui dit, le visage transfiguré, radieuse :

— Maman, ne vois-tu pas la sainte Vierge, là ?

Sa mère regarda, mais ne vit rien.

— Oh ! qu'elle est donc belle, la sainte Vierge ! Je ne veux plus rester ici, je veux m'en aller avec elle !

C'est ainsi que mourut Marie ! Pendant que la vieille Lucia racontait cette mort bienheureuse, elle ajouta, à travers ses larmes maternelles, avec l'accent d'une foi infinie: « C'est le bon Dieu qui a fait ça; ce n'est pas à nous de nous plaindre, c'est à nous de porter la croix qu'il nous a donnée [184]... »

Le mal qui emporta Marie ravit peut-être une cinquantaine de victimes. Couronne Maurice, une bonne vieille Métisse, chrétienne modèle, disait un jour aux sœurs, au sujet des enfants qui mouraient tous: « Le bon Dieu sait bien ce qu'il fait. Il les appelle au ciel tandis que rien ne les empêche d'y entrer; mais pour nous, les vieux, ils nous laisse sur la terre pour faire pénitence encore un peu [185]... »

Malgré les travaux incessants et les années qui s'additionnent, le père Rossignol a donc des raisons de se réjouir, car ses labeurs n'ont pas été vains.

---

[183] *Le Courrier du Keewatin*, Le Pas, N° 9, 16 décembre 1935, p. 4.
[184] *Ibid.*, N° 38, 20 décembre 1943, p. 24.
[185] *Ibid.*, N° 17, 8 juillet 1937, p. 6.

Reprenant une plume alerte, il publie, dans une revue scientifique de Washington, *Primitive Man*, une série d'articles remarquables, fruits de son expérience, sur les coutumes et les croyances des anciens Cris. Depuis que le père Moraud a fondé, au Chagona, la Mission Saint-Louis, le père Rossignol est aidé tour à tour par les pères Joseph Bourbonnais, François-Xavier Gagnon, Yves Kéribin, André Rivard, et surtout le père Guy Remy, arrivé de France le 29 septembre 1936. Mais le vaillant supérieur voyage encore comme aux anciens jours. En janvier 1939, il fit une longue visite aux fidèles de la rivière Souris et du lac Serpent.

C'est dans ces petits séjours au milieu d'eux, écrivit-il, en partageant leur vie, qu'on se rend compte de leur état, de leur bien-être ou de leur misère.

En fait de misère, j'en ai vu souvent. Mais dans ce dernier voyage, j'ai été témoin d'un cas qui sortait de l'ordinaire.

Un peu avant midi, j'allai rendre visite à la famille voisine de la maison où je m'étais installé. Le père et la mère étaient chez eux. Quatre petits enfants au-dessous de sept ans jouaient sur le plancher disjoint, sans souliers et sans bas. La maison n'avait qu'une fenêtre dont un morceau de sac de farine servait de vitres. Ce morceau de coton était fendu par le milieu d'un travers à l'autre. Et à côté, sur la longueur d'un pied, le joint de terre entre deux troncs d'arbres du mur avait été enlevé. Le vent entrait par là et refroidissait considérablement ce taudis qui n'avait qu'un petit poêle de tôle dans un coin et qui ne chauffait pas faute de bois. Je me demandais intérieurement pourquoi ce trou pratiqué dans la terre du mur et pourquoi cette déchirure de la toile du chassis quand les aboiements des chiens firent se précipiter les enfants à ces deux ouvertures pour voir ce qui se passait dehors. J'eus la réponse à ma question. Les enfants, pour voir les alentours de la maison, avaient fait ces deux ouvertures par où le vent entrait.

C'était le garçon aîné, un garçonnet de seize ans, qui revenait de la chasse. Il entra, enneigé et glacé jusqu'au-dessus des genoux, n'ayant rien tué.

— Mange vite, lui dit son père, et tu iras au bois avec les chiens. Tu tâcheras de faire deux voyages !

Aussitôt, la mère va prendre dans un coin une patate dure que les petits enfants avaient commencé de gruger et la donne à ce garçon en lui disant: « Mange ! » Le jeune homme, avec son couteau, taille deux tranches dans le bout de la patate et les mange. Ensuite il sort, attelle ses chiens et va à deux milles chercher les deux voyages de bois qu'il devait bûcher et apporter pour se chauffer la nuit.

Je ne sais pas ce que ce pauvre garçon avait eu pour son déjeûner, ni ce qu'il trouva à se mettre sous la dent le soir pour son souper, mais je trouvais

que son dîner avait été maigre. Ce qui le prouve, c'est que j'y pense encore et que je vous le raconte [186]...

Au mois d'avril suivant, naissait, à l'école Sainte-Famille, « Island Breezes », un bulletin semi-mensuel qui s'est montré depuis plein de beaux sentiments et d'esprit juvénile. Grâce à ces « Brises de l'Île », les élèves ont pu pratiquer la correspondance, la composition, la poésie et le dessin, d'une façon attirante pour des jeunes qui, un peu comme tout le monde d'ailleurs, aiment que d'autres admirent leurs chefs-dœuvre.

Le 6 août 1939, au bruit d'un avion qui apparaît dans le ciel, les cloches de l'église sonnent à toute volée, publiant une grande joie: le Délégué du Pontife de Rome vient visiter l'Île-à-la-Crosse!

Au père Rossignol, décrivant, en une courte adresse, l'histoire de la Mission, S. Exc. Mgr Antoniutti répond, en présence de NN. SS. Lajeunesse et Breynat :

C'est une glorieuse page de l'histoire de votre Mission que vous venez de mettre sous mes yeux. La grande joie qu'elle me cause, en même temps que l'heureuse coïncidence de mon arrivée parmi vous, en cette fête de la Transfiguration, évoquent tout naturellement en mon âme les sentiments de l'apôtre en cette occasion. Dans l'Évangile d'aujourd'hui, nous lisons en effet qu'à la vue de Notre-Seigneur transfiguré, saint Pierre s'écria: « Seigneur, il nous est bon d'être ici ». Oui, aujourd'hui, au milieu de vous, qui êtes tous réunis avec votre pasteur et votre évêque, je fais miennes ces paroles de l'apôtre, et avec tout mon cœur je répète: « Il fait bon être ici ».

Les missionnaires qui, il y a déjà si longtemps, sont venus ici pour commencer l'œuvre de la christianisation ne pouvaient soupçonner qu'un jour cette nouvelle petite Mission aurait le privilège d'être visitée par le représentant du Pape lui-même. Aujourd'hui les ossements de tous ces grands missionnaires doivent tressaillir dans leurs tombeaux, car du haut du ciel ils voient et savent bien que toute la joie que nous éprouvons dans cette chapelle est le fruit de leurs pénibles labeurs.

Notre Saint-Père le Pape porte une affection particulière à toutes les Missions, mais je puis dire que la Mission de l'Île-à-la-Crosse occupe une place toute spéciale dans son cœur, parce qu'elle est la Mission-mère de toutes celles établies dans le grand Nord-ouest canadien.

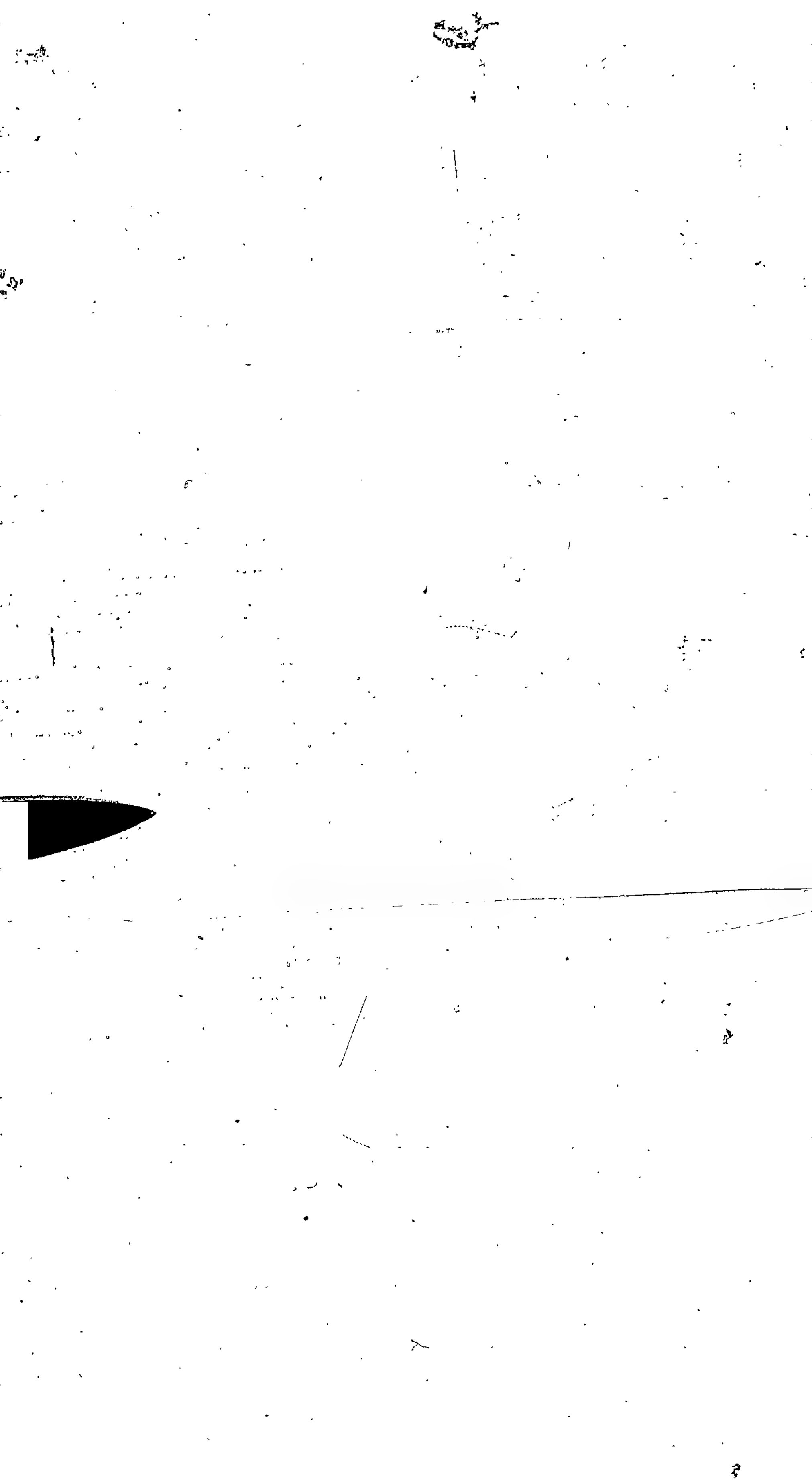
Notre vénéré Pape Pie XI, décédé depuis peu, avait un grand désir de visiter les Missions, objet tout spécial de sa prédilection; mais ne pouvant le faire lui-même, il me demanda de réaliser son propre désir en visitant en son

[186] M. ROSSIGNOL, Lettre au père P. Poirier, Ile-à-la-Crosse, 23 février 1939, dans *Le Courrier du Keewatin*, No 23, 30 mars 1939, pp. 18-19.

nom ses chères Missions du grand Nord. C'est pour cela que je suis ici aujourd'hui [187].

Le lendemain, au moment où le « Santa Maria », l'avion pontifical, s'éloignait du rivage, Son Excellence le Délégué Apostolique, et NN. SS. Lajeunesse et Breynat tracèrent ensemble un grand signe de bénédiction sur l'Île-à-la-Crosse; puis l'appareil, prenant son essor, survola la Mission en un cercle gracieux avant de disparaître dans le ciel, aux yeux de ceux qui, du rivage, accompagnaient les illustres prélats d'une prière émue et d'un souvenir inoubliable: l'Ombre de Pierre — *Umbra Petri* — venait de passer sur eux, consolatrice et bénissante !

[187] Cf. *Supplément du Courrier du Keewatin; Le Courrier du Keewatin*, No 25, 25 octobre 1939, p. 33.



CHAPITRE XXI

DANS LES TRAVAUX

Le « pèlerinage d'amour et de reconnaissance » accompli par le représentant du Vicaire de Jésus-Christ mettait le sceau de l'Église sur près d'un siècle de labeurs géants. Il disait en particulier au père Rossignol que ses trente années d'apostolat avaient été, pour la Mission Saint-Jean Baptiste, des années de grâces d'autant plus précieuses qu'elles avaient été semées de plus d'épreuves. Le temps allait bientôt venir de confier le dépôt à des mains plus jeunes. Mais avant de quitter le premier plan, il préparait, pour l'Île-à-la-Crosse, des années de prospérité. En 1939, deux salles de classe, spacieuses, modernes, s'élevaient à l'ombre du clocher. L'année suivante, un vaste édifice de brique, à l'épreuve du feu, agrandissait à la fois l'hôpital, devenu propriété de la Mission, et le pensionnat des Sœurs Grises.

Le 18 février 1941, le père Guy Remy, O.M.I., succéda aux grands missionnaires qui bâtirent dans la solitude une cité chrétienne. Il voudra, de cette cité, faire une *capitale* digne de l'Église et digne des Anciens. Il est appuyé par toute une armée: le père Rossignol, au zèle toujours énergique, sème encore la gloire de Dieu; les pères Joseph Chaput, Germain Lesage et Wilfrid Dumont aident tour à tour leur supérieur en faisant leur joie d'une visite régulière à la chrétienté modèle du lac Canot. Il y a aussi les « apôtres inconnus » dont les noms sont inscrits au grand livre des mérites: Auguste Duclaux, le pionnier de Beauval aux temps héroïques; Joseph Cordeau, « le frère aux merveilles » comme l'appellent les Cris; Robert Boivert, menuisier, ingénieur, l'âme dirigeante des ateliers; et le benjamin, Fernand Lefevbre, qui trouve toujours, au moment voulu, le mot pour rire.

Le bataillon infatigable de la Charité comprend treize Sœurs, toujours actives: à l'école, à l'hôpital, au pensionnat; mères vigilantes qui forment avec amour la jeunesse, qui est l'avenir.

Le supériorat du père Remy faillit débuter dans les larmes. On était au dimanche, 30 mars. Au début de la messe, une religieuse malade demeurée au couvent aperçut de la fumée entre l'annexe de brique et l'hôpital; elle appela la garde-malade de service qui alla chercher les frères à l'église. Le feu avait pris sous l'orifice où passe la tuyauterie de l'aqueduc et du chauffage et gagnait le dessous de l'hôpital dans un coin inabordable.

Ne pouvant localiser le foyer dans la fumée dense, les frères lancèrent des grenades extinctrices qui le décelèrent; après dix minutes, il fut possible de pénétrer au sous-sol et d'utiliser les lances. L'incendie fut vite maîtrisé; mais si la maison eût été de bois, ç'aurait été un nouveau désastre. Le plancher de ciment, dilaté par la chaleur, resserrait le coupe-feu comme un étau; les fils électriques étaient brûlés, l'amiante des tuyaux désagrégé; plusieurs heures après l'alarme, les planchers étaient brûlants encore sous des torrents d'eau [188].

Le malheur, cette fois, n'était pas irréparable. Mais un autre allait survenir qui, hélas ! laisserait un grand vide et une grande tristesse.

Au soir du 22 juin, fête du Sacré-Cœur, la petite Mary Laliberté vint dire au père Remy qu'on le mandait à l'hôpital pour administrer une moribonde. Son ministère accompli, il retourna à la maison où un garçonnet entre soudain, tout essoufflé: « Une petite fille s'est presque noyée », articule-t-il. Ce « presque » laissait place à l'espérance. Le père sortit: après quelques pas, il apprit toute la vérité: une sœur et une fillette venaient de disparaître. Il se hâte vers la pointe de la croix où la désolation régnait parmi les enfants éperdues et tout en pleurs. Il descend vers la grève, où l'on vient de déposer le corps de sœur Eugénie, et s'agenouille pour une dernière absolution; puis, tandis qu'on recherche Mary Laliberté, il retourne chercher les saintes huiles, croisant en chemin le père Rossignol, puis la communauté des religieuses et Mère Mary-Ann Casey, Provinciale, précisément en

[188] Cf. *Ibid.*, No 30, 13 avril 1941, p. 46.

visite pour ce jour d'épreuve. De retour, le Père Remy confère l'Extrême-Onction à la sœur pendant qu'on pratique en vain la respiration artificielle; puis il administre aussi Mary, déjà repêchée. Les deux cadavres, placés sur une embarcation, sont amenés en hâte à l'hôpital: mais tout était fini...

Que s'était-il passé ?

Les fillettes étaient à se baigner, tout près de la rive, au lieu accoutumé. Tout à coup une voix déchira l'air : « Mary s'en va ! » Elle s'agitait en gagnant le large. Sœur Eugénie demanda à de grandes filles, moins lourdement vêtues, d'aller à son secours; mais elles refusèrent, effrayées. La religieuse, envoyant l'une d'elles chercher de l'aide, se déchaussa, fit un grand et beau signe de croix et entra dans l'eau ainsi toute habillée; elle avait encore les épaules hors de l'onde quand elle disparut subitement auprès de Mary.

Toutes deux sont revenues trois fois à la surface: sœur Eugénie aurait murmuré: « Venez, mes petits enfants », puis « C'est fini... » Tom Daigneault, accostant près de là, fut prévenu par une fillette et, rembarquant aussitôt, rama de toutes ses forces vers la sœur qu'il voyait encore. Il arriva trop tard et il lui fallut de l'aide pour retirer le corps alourdi par les vêtements mouillés [189].

Mary Laliberté était une des meilleures écolières. Cette journée-là, elle avait paru anormalement joyeuse; à sœur Brady qui lui demanda, la taquinant: « Mais qu'y a-t-il donc Mary ? », elle répondit:

— Je ne sais pas; mais je vais vous dire, ma sœur: j'ai embrassé le petit Geordy Laliberté qui est mort.

C'était son petit cousin, décédé la veille au soir.

— Tu l'as embrassé, Mary ?

— Oui, ma sœur, et je lui ai demandé de venir me chercher, vu qu'il semble si heureux. Mais ne dites pas cela aux petites filles, parce qu'elles vont rire de moi.

La religieuse la quitta, la regardant à distance.

Je l'ai contemplée pendant cinq minutes, raconte sœur Brady, il y avait en elle quelque chose de si noble et de si beau. Je l'entendis alors chuchotant: « Le père Rossignol, papa, Firmin, Marie-Rose... » Je lui dis: « Mais pour-

[189] Cf. *Ibid.*, N° 31, 29 septembre 1941, pp. 41 sqq.

quoi les nommes-tu ?» Elle répondit: « Je les aime... Je m'en vais chez nous maintenant. Bonsoir ma Sœur. ».

« Chez nous ». Dieu l'a appelée « chez nous », mais dans un « chez nous » qui surpasse de beaucoup tous ceux d'ici-bas. Une heure plus tard, Mary n'était plus [190].

La disparition de sœur Eugénie était plus douloureuse encore, mais pleine aussi de célestes consolations.

Elle s'appelait Eugénie-Cordélia Lamoureux; la joie de ses parents à la naissance de cette première-née avait été mêlée de quelque tristesse, car la fillette était pied bot. La maman possédait une vieille paire de mitaines qu'avait autrefois portées Mgr Grandin; elle les défit, et avec la laine, tricota un petit bas pour le pied infirme de son bébé; elle le lui mit en commençant une neuvaine pour demander sa guérison au vaillant missionnaire qu'elle avait bien connu autrefois. Comme les jours passaient, le pied se tourna graduellement jusqu'à devenir aussi droit que l'autre. Combien de fois, plus tard, la maman ne dit-elle pas, en voyant la fillette jouer et courir avec ses compagnes: « Pauvre enfant, si tu savais ce que tu dois à Mgr Grandin [191] ! »

Trois semaines avant sa disparition tragique, avertie par un mystérieux pressentiment, sœur Eugénie avait écrit ce message qu'on trouva sur sa table de travail avec cette note: « On voudra bien envoyer cette lettre à mon père après ma mort »:

Mon bien cher père,

Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants, vous qui êtes obligés de rester sur cette terre d'exil jusqu'à ce que le bon Dieu choisisse le meilleur moment pour venir vous chercher.

Quand vous lirez cette lettre, je ne serai plus de ce monde, mais j'ai confiance que mon âme jouira du bonheur éternel et que je serai tout près de vous pour vous consoler. Courage, car le temps passe vite et bientôt nous serons réunis éternellement. Ce qui importe avant tout c'est que vous viviez de manière à ne pas être surpris par la venue du Divin Maître quand il frappera à votre porte.

Vous serez peut-être surpris de me voir écrire cette lettre alors que je suis en parfaite santé; mais je dois avouer que Jésus me dit qu'il est mieux d'agir ainsi, m'ayant avertie par une inspiration spéciale que bientôt il viendrait me chercher, et j'ai toute confiance en son Divin Cœur.

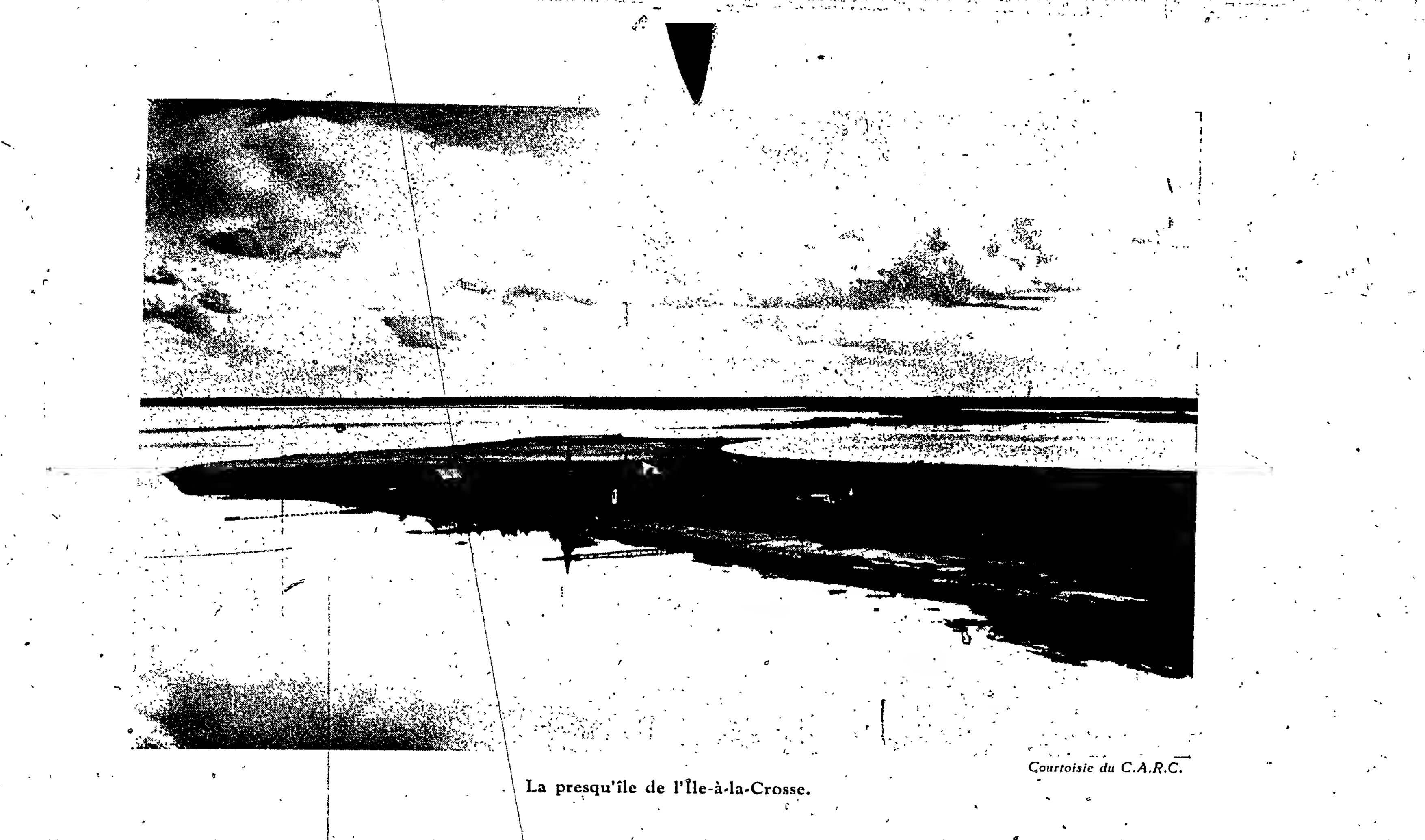
---

[190] Sr. A. Brady, S.G.M., « Mary Laliberté's last words », dans *Island Breezes*, Sept. 1941, p. 3.

[191] Cf. S.G.M., « A true Story », dans *Island Breezes*, Sept. 1944, pp. 6-7.

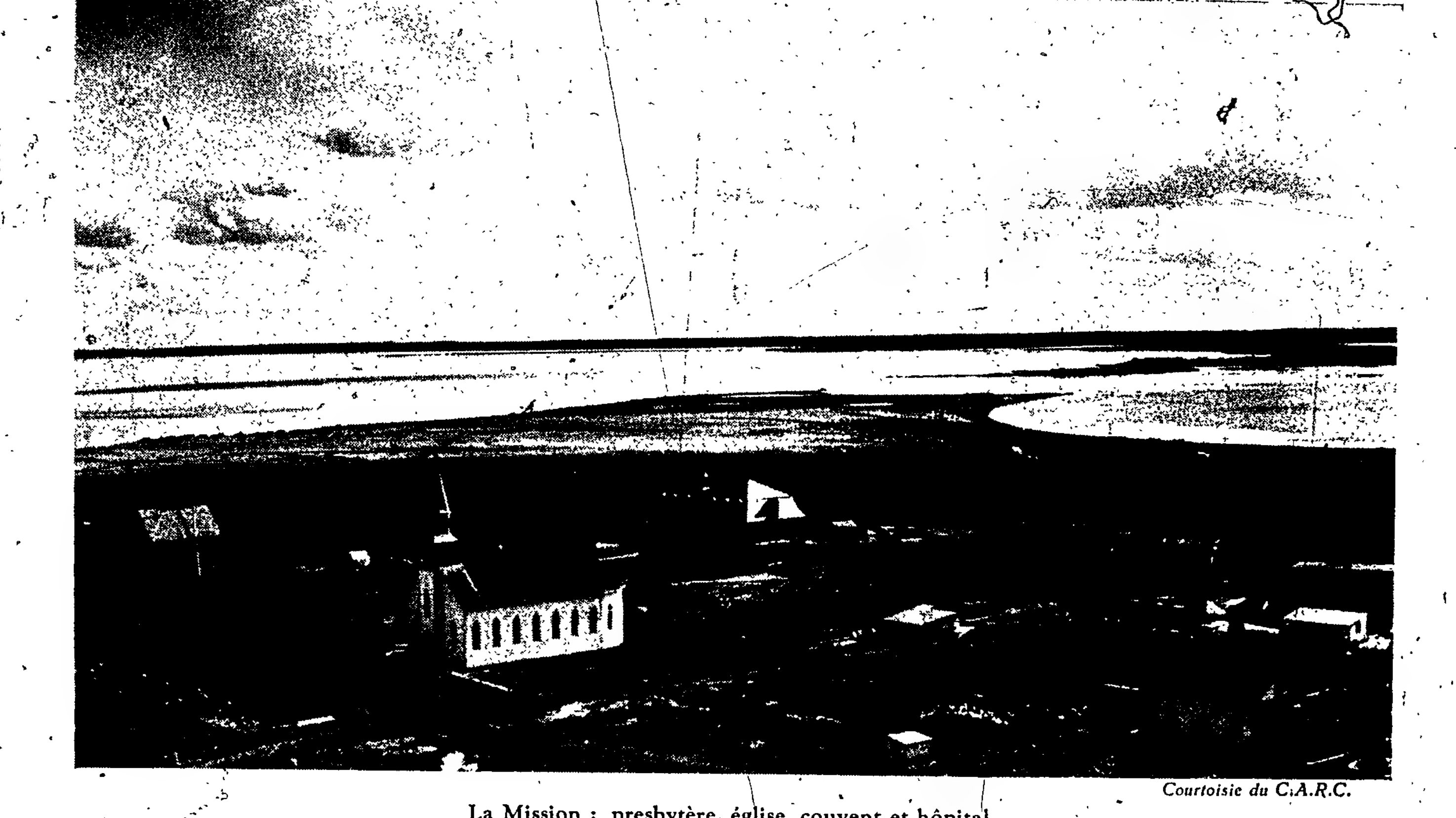


Le Délégué Apostolique en visite à l'Île-à-la-Crosse (1939).



Courtoisie du C.A.R.C.

La presqu'île de l'Île-à-la-Crosse.



Courtoisie du C.A.R.C.

La Mission : presbytère, église, couvent et hôpital.



S. Exc. Mgr Lajeunesse et un groupe de missionnaires (1945).

De toute mon âme je remercie le bon Dieu de toutes ses grâces et de tant de bienfaits reçus de mes chers parents. Une dernière fois, je viens donc vous dire le meilleur merci pour toutes vos bontés, vos conseils et vos bons exemples, et tout particulièrement pour m'avoir donné pleine liberté de suivre ma vocation. Pour moi la plus grande consolation en ce moment, est d'avoir vécu une vie pure et cachée.

Encore une fois, cher père, ne pleurez pas, mais réjouissez-vous, car si votre joie fut grande au jour de ma naissance, pourquoi auriez-vous de la peine maintenant que Jésus m'appelle auprès de lui, où je continuerai d'être tout près de vous, puisque la foi nous affirme et nous fait espérer l'union des âmes. Je veillerai sur vous et malgré toutes sortes d'épreuves et de souffrances, ne vous découragez point: c'est le signe que Jésus veut rendre votre âme toute belle, et c'est d'ailleurs le seul chemin pour arriver au ciel. Ma dernière recommandation est pour vous exhorter à recevoir souvent la sainte communion et à faire des visites à Jésus pour vous fortifier dans le sacrifice: car lui seul est notre vrai consolateur sur cette terre.

À mes chers frères, à mes sœurs bien-aimées, je suis heureuse de dire « au revoir », en leur confiant la pensée suivante: ici-bas, il n'y a qu'une chose importante, servir le bon Dieu et bien faire son devoir. Au revoir et priez pour moi.

Je demeure votre petite fille qui a toujours cherché à vous être très fidèle, et je vous confie tous aux soins de notre mère du ciel.

Sœur Eugénie [192].

Fortes de cette nouvelle protectrice acquise dans la patrie, les sœurs de l'Île-à-la-Crosse continuent de porter joyeusement, ici-bas, le poids du jour. Car ce n'est pas tâche facile que d'instruire ces enfants dont les caprices sont les seules lois.

La cloche sonne neuf heures, écrit la maîtresse des débutants, nous entendons le bruit des pas, toc, toc, voilà trente petits enfants qui viennent passer la journée en classe. Nous disons la prière et chantons un cantique à la sainte Vierge. Tous les petits visages sont souriants et les yeux sont vifs et pleins d'intérêt. Chacun est libre de parler et de poser des questions. Il y en a encore une restée sans réponse: un des petits voudrait savoir où les vaches achètent leur gomme... !

Maintenant il faut compter, lire et écrire. Les livres et les crayons semblent avoir le don magique de disparaître juste quand nous en avons besoin. C'est drôle, nous les cherchons et ne les trouvons pas... Ces chers petits, leurs crayons sont là, près de leur petit nez ! Enfin, nous sommes installés pour écrire. Nous commençons par faire de petits bâtons secs, oh ! pas très droits, je vous assure, mais courage, ça viendra !

---

192 Cf. *Le Courrier du Keewatin*, No 31, 29 septembre 1941, pp. 43-45.

Apprendre que un et un font deux paraît si simple! mais pour nous, les petits, c'est si dur! Et alors nous prenons deux crayons et nous chantons tous ensemble: « un et un font deux »... Demain nous le saurons, car c'est facile d'apprendre en chantant[193]!

Tandis que les religieuses peinent joyeusement pour éduquer, instruire et nourrir ces écoliers, les frères convers mettent leur dévouement et leur habileté au service de la *capitale de la foi* qui s'édifie dans la patience. Le frère Cordeau exécute, de sa main experte, le mobilier intérieur, voire même des tables métalliques pour la salle d'opération! De son côté, le frère Boisvert menuise sans cesse, transportant son établi du couvent à l'hôpital et de l'hôpital à l'école, surveillant en outre le fonctionnement des moteurs et la croissance des jardins. Le frère Duclaux a toujours la haute main sur l'étable et la grande culture :

Ses mains sont actives et sans merci pour les mauvaises herbes, raconte le père Remy. Nous avons mis des clôtures autour de l'hôpital, mais les vaches ne comprennent pas que l'herbe n'est pas pour leur mufle dans ce coin-là: elles passent... par les portes ouvertes. Les petits garçons, qui sont aussi de la gent animale, pensent que des barrières sans porte leur donnent la clef des champs à chaque récréation. Quant au bon frère Duclaux, il ne tient pas beaucoup aux portes; l'herbe est aux vaches: donc elles ont le droit d'aller la chercher là où elle se trouve, pour s'engraisser largement[194]!

Les pères aussi travaillent sans arrêt! Le supérieur surveille inlassablement les constructions en marche, dirige ses paroissiens dans la voie droite, usant une santé précaire. Le père Rossignol réserve au lac Serpent la plus grande part de ses instants et de son cœur; mais il aide aussi au ministère de la Mission, prêchant en un cris merveilleux, catéchisant les retardataires... Le plus jeune des Oblats est destiné au lac Canot, lieu idéal pour l'étude de la langue et les consolations apostoliques. Racontons la visite qu'y fit le père Chaput en avril 1943:

La tradition veut que les fidèles du lac Canot s'occupent des voyages de leurs prêtres; le conducteur, en l'occurrence un des fils du chef, avait donc reçu la consigne bien explicite de ramener le père au retour. Mais on lui offrit en route une belle génisse qu'il voulait apporter chez lui. Le missionnaire eut donc l'honneur de se voir mettre en équilibre, dans le cerveau du bonhomme, avec sa

---

[193] *Ibid.*, pp. 46-47.
[194] *Ibid.*, pp. 45-46.

nouvelle acquisition. Heureusement le spirituel, une fois de plus, l'emporta sur le matériel... heureusement aussi pour l'animal qui s'épargna un pénible voyage, car le père dut patauger la moitié du temps dans un ou deux pieds d'eau, afin de soulager les haridelles à bout d'énergie et de souffle dans les sentiers boueux.

La population, écrit le père Chaput, me reçut avec toute la sympathie et le respect qu'elle accorde depuis longtemps à ses desservants. La piété de ces gens est vraiment remarquable et pourrait faire blêmir, en la comparant, celle de milieux bien mieux favorisés. Ainsi n'est-ce pas sans admiration que j'entendis dire comment on supplée à l'absence du prêtre, le dimanche. À l'heure habituelle de la messe, tous, en effet, se réunissent dans l'église, et sous la présidence du chef de la réserve indienne, ils récitent le chapelet, chantent ensemble des cantiques et les parties du commun de la messe, telles le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*. L'après-midi, même réunion avec chapelet, cantiques et prière du soir. Le travail des anciens missionnaires sur ces âmes frustes fut vraiment en profondeur et la grâce y opère sûrement en des terrains meubles et fertiles.

Notre-Seigneur devait, en sa prescience divine, penser un peu à quelques-uns d'entre eux lorsqu'il disait: « ...et il en viendra de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, et ils seront à table dans le royaume de Dieu [195] ».

L'esprit de piété de ces Cris et leur attachement à leur église est incomparable. L'assistance aux cérémonies dominicales remplit infailliblement la trop petite chapelle. Et, fait à noter, l'assemblée entière chante le commun de la messe; il y a bien, ici ou là, quelques syllabes douteusement latines ou trop accentuées, mais chose certaine, c'est qu'ils chantent avec entrain. Dès que l'organiste donne le ton d'un cantique, tous poursuivent avec vigueur et Dieu sait combien ils aiment chanter ceux qu'ils savent, et ils en savent beaucoup, adaptés à toutes les fêtes et à tous les mystères.

La fréquentation des sacrements n'est pas moins édifiante. En dehors des communions générales de Pâques et du premier vendredi de chaque mois, plusieurs dizaines de personnes s'approchent presque chaque matin de la Table sainte. Qu'importe si pour cela le prêtre doit confesser depuis l'aube jusqu'à la nuit remettant surplis et étole et se rendant du presbytère à la chapelle vingt-cinq fois par jour pour autant de pénitents.

---

195 J. CHAPUT, O.M.I., *ibid.*, N° 37, 20 septembre 1943, pp. 25-27.

Un événement survenu à l'hôpital prouve que la foi des Indiens du lac Canot est digne de leurs missionnaires. Le père Chaput venait d'administrer les derniers sacrements à un jeune homme de ce village, William Piwapiskus, lorsque son père, Salomon, le prit dans ses bras et lui dit: « Maintenant tu as reçu tous les sacrements, tu t'es préparé à mourir, ton âme est pure et blanche et tu es prêt à partir pour le ciel. Ne pense donc plus à moi, ni à ta mère, ni à nous tous: pense seulement à Dieu que tu vas bientôt rejoindre au ciel. »

Et William mourut ainsi, digne du sacrifice de son père [196] !

L'année suivante, une autre desserte, celle du lac Serpent, vit progresser les assises de sa chrétienté quand on y éleva une chapelle et une petite maison. Pour transporter les matériaux de construction, le père Remy équipa une barge, chargée de cinq tonnes de marchandises, qu'il pilota à travers les écueils de la rivière Churchill. « Grâce à Dieu, écrivit-il, nous nous rendîmes sans trop d'encombres; juste assez pour goûter à tous les ennuis de pareils voyages: vent, pluie, et arrêt forcé dans un rapide... ! »

À l'Île-à-la-Crosse, on rafraîchit l'intérieur de l'église et l'on construit en même temps une vaste salle paroissiale dont tous sont justement fiers. De plus, une grotte de Lourdes s'élève au pied de la croix, face au lac, imposante et belle. La Madone y fut bénite en 1945, par S. Exc. Mgr Lajeunesse qui célébra pour la première fois le Saint-Sacrifice sur l'autel de pierres rustiques.

C'est le frère Boisvert qui a mis tout son talent au service de la sainte Vierge pour la construction de cette grotte.

C'est lui qui eut l'idée de creuser un puits près de là, et chose étrange, sur cette pointe sableuse, nous avons un puits avec de l'eau très bonne: « Mamaskatch tchi — merveilleux n'est-ce pas » ? fut l'exclamation de nos hommes. Et l'un d'eux ajouta: « La sainte Vierge a pitié de nous [197] ! »

L'été 1945 vit se dresser de nouvelles bâtisses pour la petite ferme qui doit nourrir tant de bouches.

Au temps de la visite épiscopale, une conférence fructueuse avec le premier ministre de la province laissa espérer un avenir moins sombre pour l'éducation de la jeunesse catholique. On se

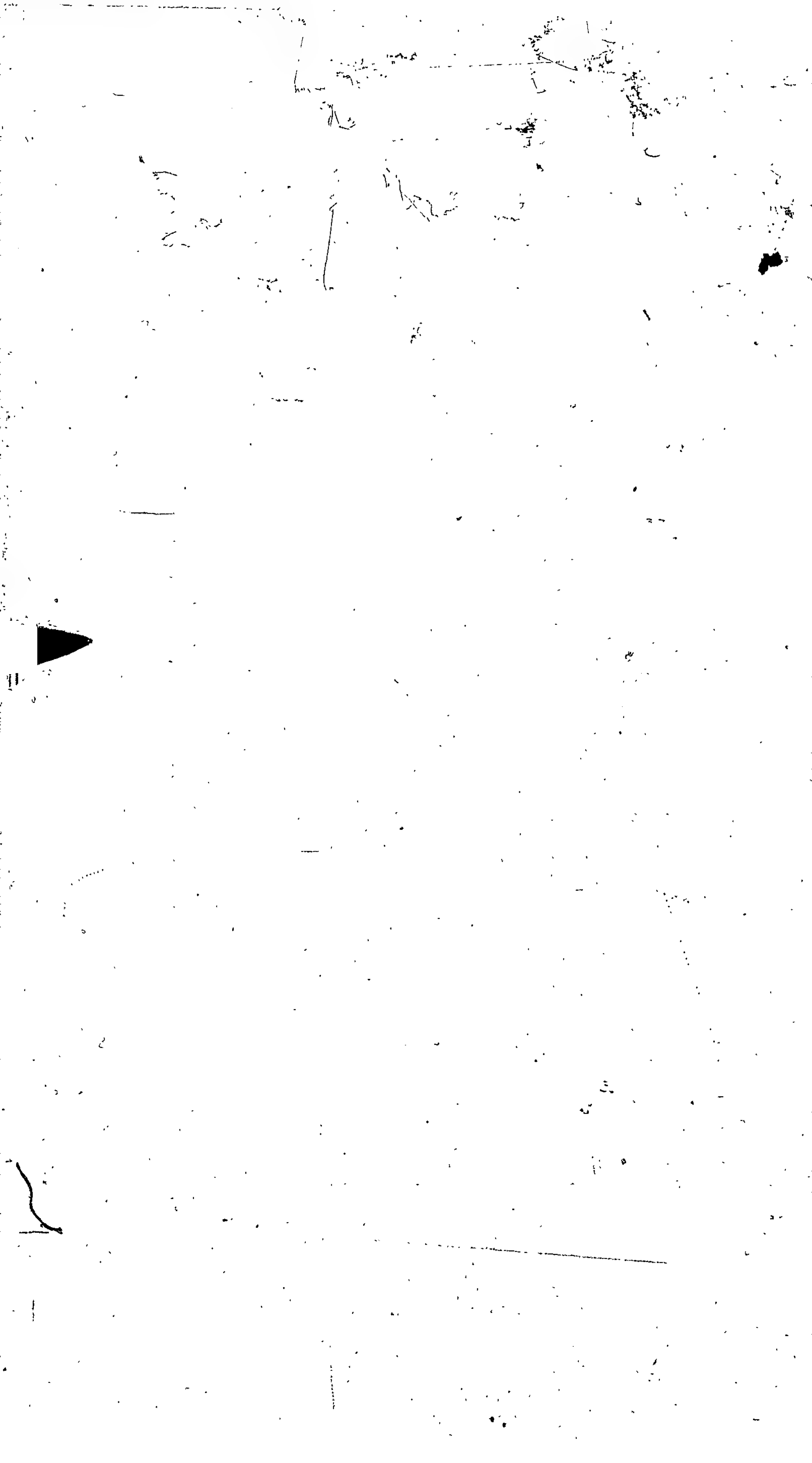
---

196 Cf. *Le Courrier du Keewatin*, No 41, 20 décembre 1944.
197 G. Remy, O.M.I., *ibid.*, No 39, 25 mars 1944, p. 21.

propose de mettre une fois encore la main à la truelle pour faire de la place à de nouveaux écoliers.

Mais il n'y a pas que les édifices matériels qui se multiplient ou s'agrandissent. Les méthodes veulent progresser d'un pas égal. On voulut introduire à l'école un programme pédagogique adapté aux besoins de la population du Nord. Le frère Boisvert donna aux garçonnets des leçons pratiques de menuiserie, et les religieuses enseignèrent aux fillettes l'économie domestique. Mais le plan, qui devait être triennal, fut interrompu par l'avènement au pouvoir d'un gouvernement peu sympathique.

Pour les anciennes élèves, sœur Bisson fonda, avec Garde Russell, le club des « Joyeuses insulaires »; à côté de travaux de couture et d'instructions catéchistiques, les membres organisèrent des amusements de société, notamment une séance publique qui consacra avec beaucoup de succès les débuts des adultes de l'Île-à-la-Crosse sur la scène. Ce cercle juvénile est en même temps un essai vigoureux de l'Action catholique voulue par l'Église, en un milieu excessivement ardu et dont la mentalité primitive survit encore après un siècle de fervent christianisme.



CHAPITRE XXII

SOUVENEZ-VOUS !

En cent années, grâce au dévouement des Oblats, à l'abnégation des Sœurs Grises et à la générosité de ses bienfaiteurs, l'Île-à-la-Crosse est devenue, de capitale du paganisme, une capitale de la foi ! La Mission catholique comprend toute une cité: église, presbytère, couvent, pensionnat, hôpital, pavillon des classes, salle paroissiale, résidence du médecin, bureau du télégraphiste, entrepôt, ferme, quatre résidences pour le chauffeur et les aides, une « auberge » pour les paroissiens en visite...

Les principaux édifices sont éclairés à l'électricité, servis par un système d'eau courante et dotés d'un chauffage central. L'hôpital est aménagé à la moderne, avec salle d'opération, rayons-X, laboratoire...

Ce n'est pas, tout de même, un paradis sur terre ! Car le perfectionnement spirituel de cette population primitive restera longtemps un grave problème, source de travail et de soucis pour les meilleurs cerveaux et les âmes les plus saintes.

Dans la visite des dessertes, des campements, des malades, des miséreux, il y a de la place encore pour les dévouements obscurs et méritoires d'un cœur sacerdotal.

Pour la formation de cette enfance remuante, il faut des patiences et des savoir-faire dignes de tous les héroïsmes.

Dans les ateliers et à la ferme, dans les forêts et sur les lacs, il faut encore les bras infatigables des frères, dont le travail est à la fois un soutien matériel et une prière bénie d'En-haut.

L'avenir, comme le passé, sera une page de grandeur, de sacrifice et de beauté. Il continuera l'épopée mystique des cent années de labeurs, de larmes et de gloire qui ont élevé cette *capitale*

dans la solitude. Et quelle épopée ! Dans le cortège sublime de ses acteurs, envoyés de Dieu, il y a des héros et des génies; tous sont de grandes âmes:

femmes héroïques,
apôtres inconnus,
Oblats, porteurs de croix !

Tous, ils défilent, dans la brume oublieuse d'un long passé. Dans la masse anonyme des bâtisseurs ou des manœuvres, quelques figures plus nobles, grandes entre les grandes, demandent de nous, leurs frères par le sang et par la foi, plus qu'une croix de bois dans un cimetière sans nom.

Là-bas, vers l'Orient, au détour d'une baie, deux prêtres glissent sur l'onde, jeunes et souriants: dans l'inconnu de leur avenir, la mitre et la crosse traçent une destinée de maîtres: Laflèche et Taché, deux grands noms dans l'Église, deux braves dans la Patrie; pasteurs magnanimes, fiers, forts, sans reproche et sans peur, fondateurs de chrétientés, les premiers-nés du « Berceau-d'évêques » !

Entonnant le *Te Deum* sur des ruines fumantes, reconnaissons Grandin, le Serviteur de Dieu. Dans la bise mordante, perdu sous les neiges poudreuses, il marchait sans relâche: « pour Dieu seul » !

Il y en a d'autres aussi : Végreville, Tissot, Moulin, Le Goff, Chapellière et Dauphin qui jouissent, là-haut, de la récompense ! Missionnaires indomptables qu'on voyait à toute heure dans la hutte des humbles, semant la joie de leur présence, les consolations éternelles, le bonheur de devenir enfants de Dieu !

Dominant ces personnages épiques, émergent des figures, plus lentes à s'évanouir dans le sépulcre de l'oubli: Légeard, le souffrant, l'amant du cœur de Dieu, l'apôtre de l'amour; Rapet, l'homme au bon cœur, si jamais il en fut, semant partout, on s'en souvient encore sous les loges indiennes, les paroles de foi, les lumineuses vérités, les encouragements infaillibles; Pénard, philosophe, historien, sociologue, linguiste, théologien: penseur qui ne se reposait point et façonnait, en savant, les destinées de son peuple !

Il y avait des petits, perdus dans la foule; mais que nous reconnaîtrons dans la patrie céleste, auréolés du prix de la récom-

pense magnifique: Dubé, le père des jeunes; Labelle, l'homme à tout faire; Bowes, le constructeur! De leurs mains laborieuses et priantes, ils ont façonné les assises de cette chrétienté vigoureuse.

Il y paraissait enfin des cœurs de femmes: pourvoyeuses des intelligences, médecins des corps, consolatrices des misérables, martyres de dévouement!

Et quand cette pléïade de faiseurs d'histoire a disparu silencieusement à nos yeux: nous voyons devant nous, fruit de leurs peines, une *capitale de la foi.*

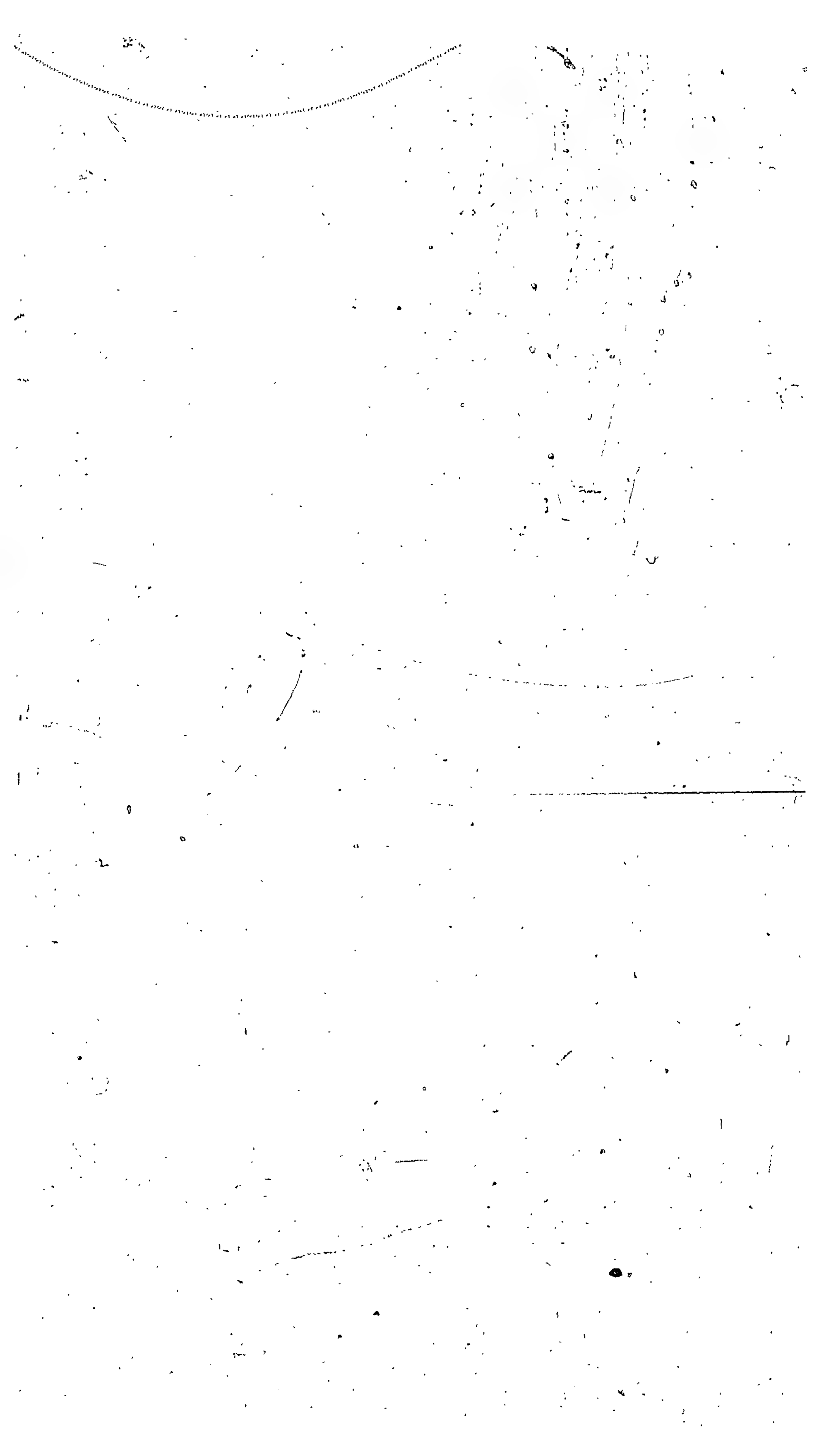
Et là, tout près, au champ des morts, des voix oubliées, mais grandes et saintes, nous disent: souvenez-vous, imitez-nous.

Nous nous souviendrons de vous: Taché, Laflèche, Grandin, Faraud, vous tous, pères des âmes, fondateurs de cette Église!

Nous nous souviendrons de vous: Dubé, Labelle, Némoz, Pouliquen, courbés sous le travail de vos bras!

Nous nous souviendrons de vous: Agnès, Dandurand, Nadeau, Saint-Nazaire, Eugénie, mères admirables au cœur sans limites!

Et vous évangélistes de vérité, ostensoirs de la croix,
pionniers de la civilisation: priez pour nous, afin que
parmi vos frères et vos sœurs plus jeunes que
vous il s'en trouve de semblables à vous
pour garder le dépôt et assurer la
relève.



BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Codex historicus de l'Île-à-la-Crosse, deux in-folio manuscrits. Le premier est tout entier de la main du père J.-M. Pénard, O.M.I., et a été écrit vers 1898. Original conservé à l'Île-à-la-Crosse.

Chroniques de la Mission des Sœurs Grises de l'Île-à-la-Crosse, deux in-folio manuscrits; de 1860 à 1905. Original conservé à l'Hôpital-Général des Sœurs Grises, à Montréal.

Chroniques de l'École Sainte-Famille, plusieurs cahiers manuscrits, de 1917 à nos jours. Original conservé au Couvent de l'Île-à-la-Crosse.

BENOIT, Dom. C.R.I.C., *Vie de Mgr Taché,* O.M.I., Montréal, Beauchemin, 1904, vol. I, X-611 pp.; vol. II, 937 pp.

DUCHAUSSOIS, P., O.M.I., *Aux glaces polaires,* Lyon, 1921, XIV-476 pp.
Apôtres inconnus. Paris, Spes, 1924, 251 pp.
Femmes héroïques, Paris, Spes, 1927, 255 pp.

GRANDIN, Mgr V.-J., O.M.I., *Notes intimes sur le diocèse de Saint-Albert.* Manuscrit composé en 1898 sq. Original conservé aux archives de la maison provinciale des Oblats, à Edmonton.

HERMANT, L., O.M.I., *Le Serviteur de Dieu Vital-Justin Grandin, O.M.I.,* Bruxelles, Messager de Marie-Immaculée, 1937, 175 pp.

JONQUET, E., O.M.I., *Monseigneur Grandin,* Montréal, Beauchemin, 1903, V-531 pp.

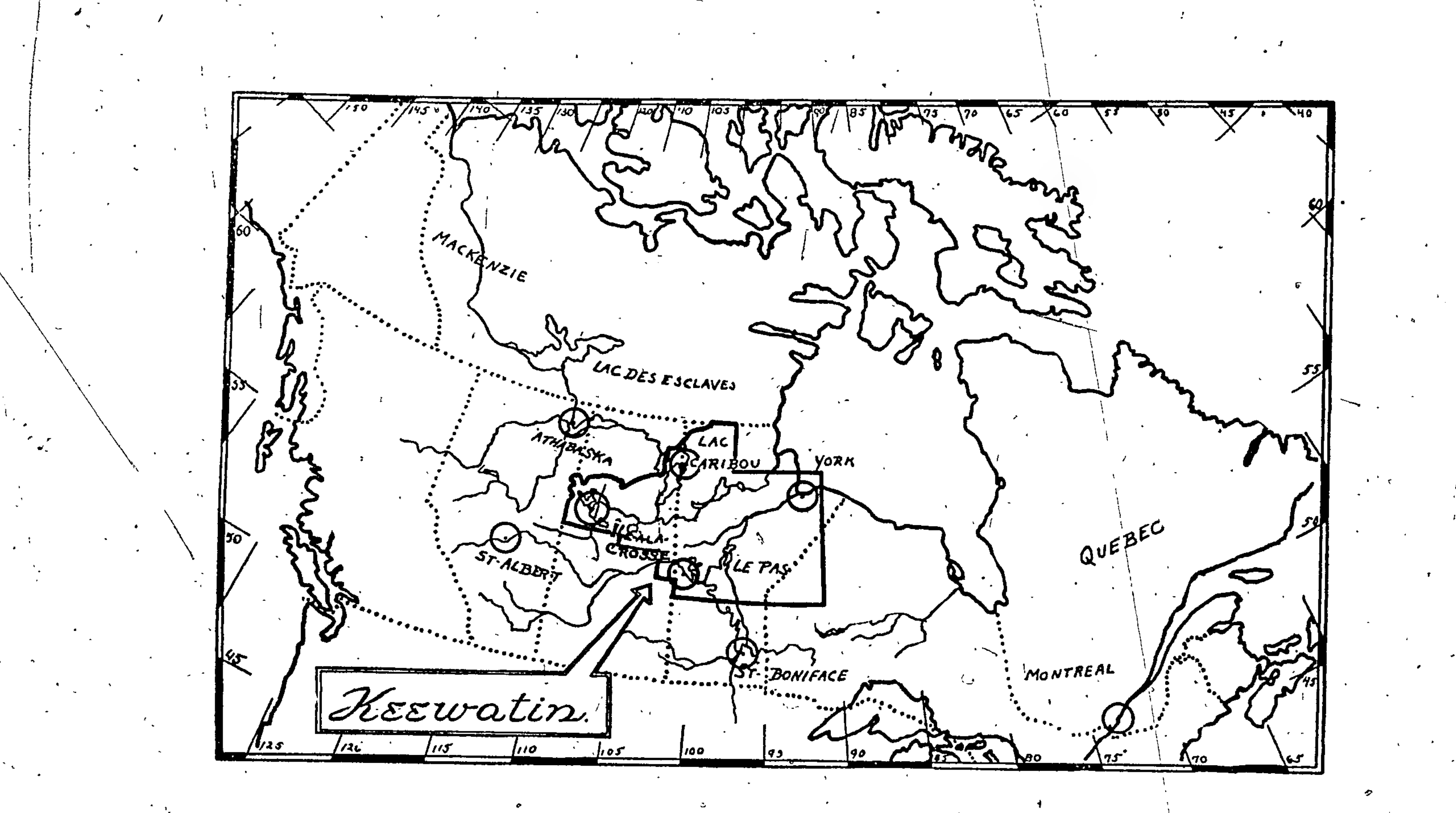
MICHEL, F., *Dix-huit ans chez les sauvages,* Paris, Ruffet, 1866.

MORICE, A.-G., O.M.I., *Histoire de l'Église Catholique dans l'Ouest canadien. Du lac Supérieur au Pacifique (1659-1915),* Winnipeg, 1928, 4ème édit., vol. I, LIII-404 pp.; vol. II, 453 pp.; vol. III, 468 pp.; vol. IV, 474 pp.

ORTOLAN, T., O.M.I., *Cent ans d'apostolat dans les deux hémisphères :* les Oblats de Marie Immaculée, durant le premier siècle de leur existence. Volumes II et IV, Paris, Librairie St-Paul.

SOULLIER, L., O.M.I., *Vie du R. P. Légeard, Missionnaire O.M.I.,* Paris, St-Paul, 1886, 148 pp.

TACHÉ, Mgr A.-A., O.M.I., *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique,* Montréal, Sénécal, 1866, XIII-245 pp.

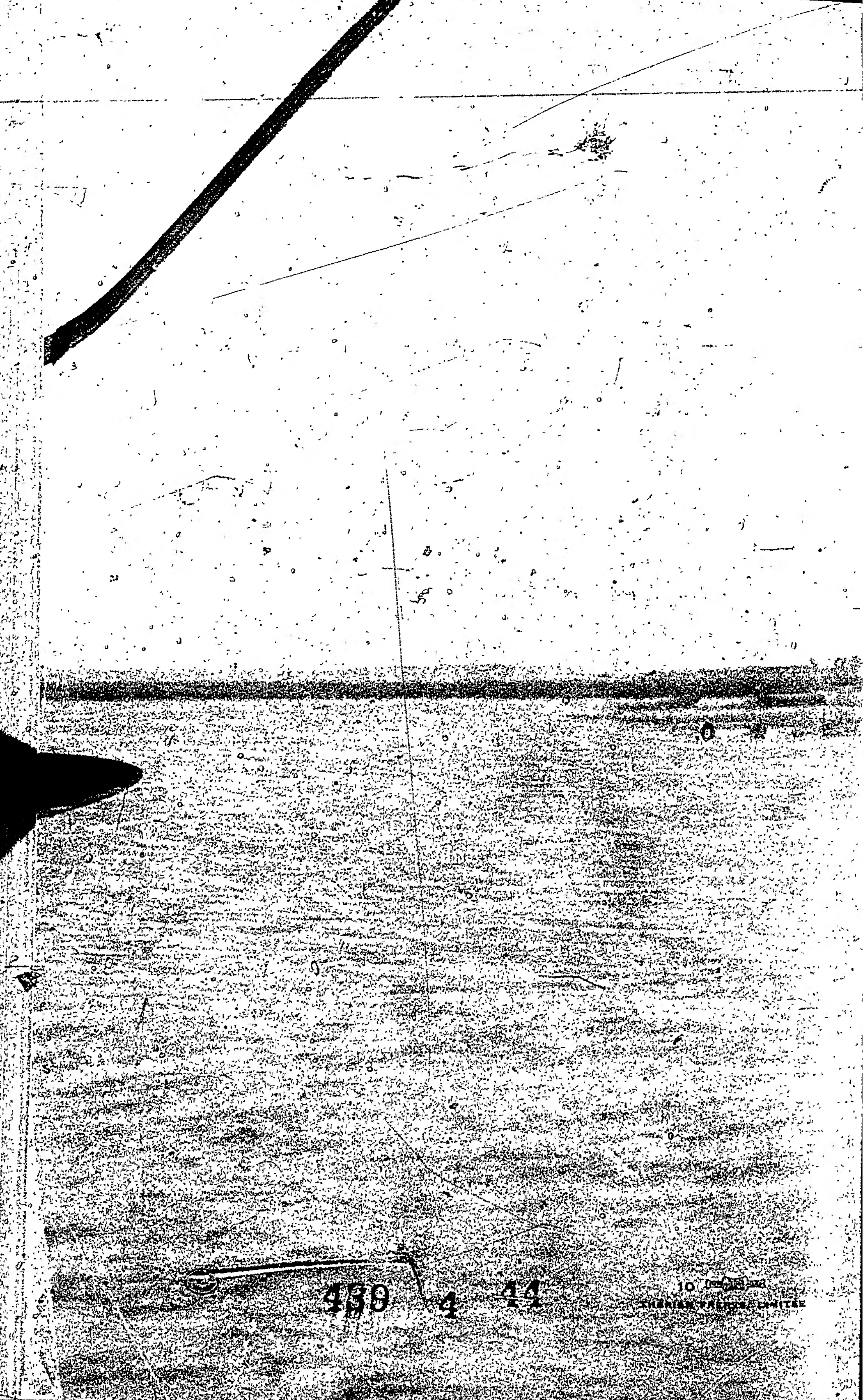

Keewatin.
MACKENZIE
LAC DES ESCLAVES
ATHABASKA
LAC
CARIBOU
YORK
CROSSE
LE PAS
ST-ALBERT
ST-BONIFACE
QUEBEC
MONTREAL



Lac Athabaska
Athabaska
Mission St-Pierre
Lac des Cris
La Loche
Rivière au Boeuf
Chagona
Rivière
Entrée du Lac
Churchill
Ile a la Crosse
Beauval
Fort de Traite
Lac Froid
Lac
Poule d'Eau
Rivière Castor
Lac Vert
Cumberland
Le Pas
Rivière
Prince Albert
Saskat-chewan
Carlton
N
District de l'Ile-à-la-Crosse

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer, à Montréal
sur les presses de Thérien Frères Limitée,
le neuf avril mil neuf cent quarante-six
pour Les Études Oblates
Ottawa, Canada.


439 4 44
10

